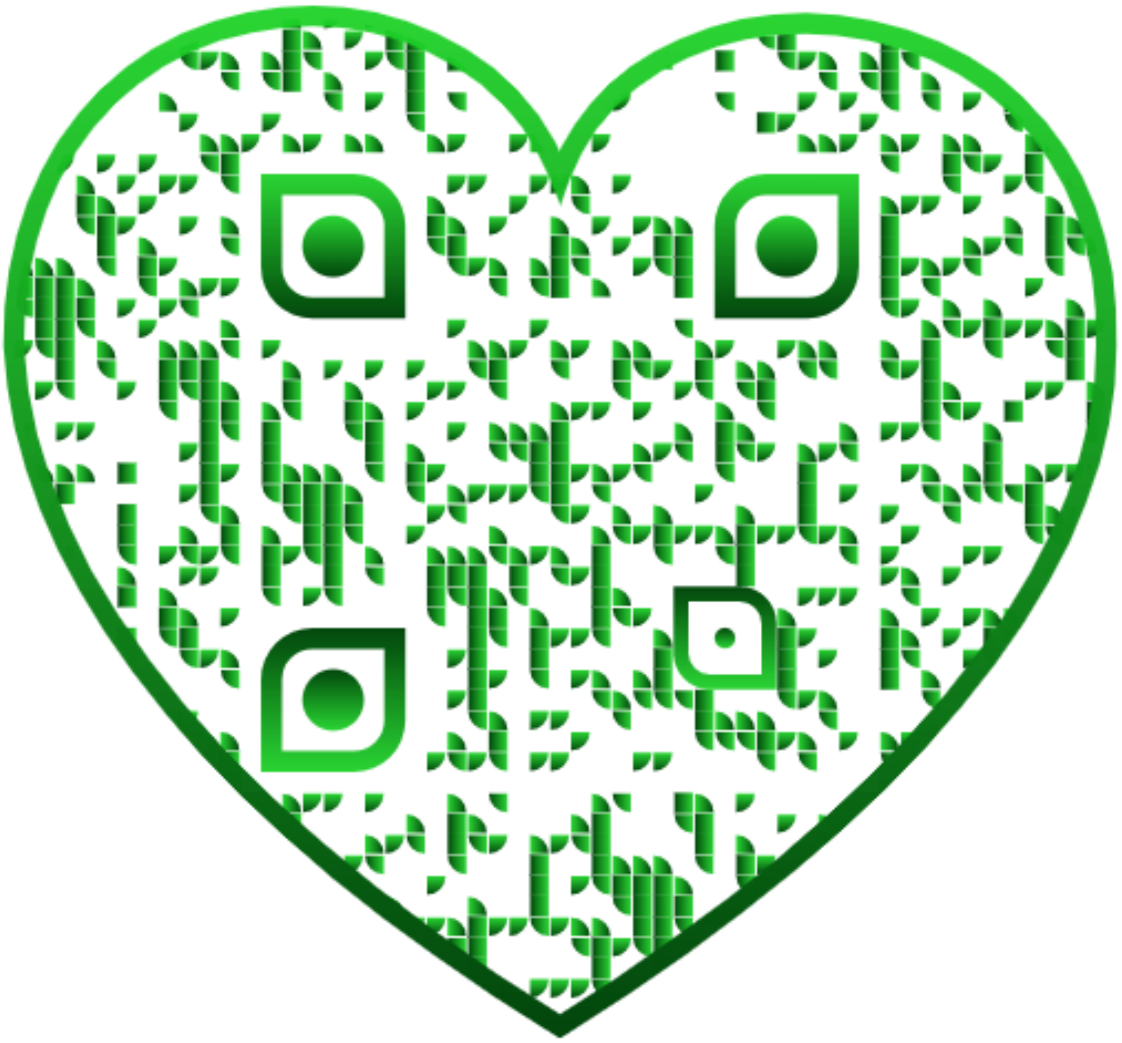
VALÉRIE BENAÏM

IL N'EST PAS CELUI QUE VOUS CROYEZ

CES FEMMES AMOUREUSES DE TUEURS EN SÉRIE

fayard



Valérie Benaïm

Il n'est pas celui que vous croyez

Ces femmes amoureuses de tueurs en série

Fayard

« La passion s’accroît en raison des obstacles qu’on lui oppose. »

William Shakespeare[1]

« C’est toujours la passion qui dévoile à une femme son caractère. C’est toujours dans l’amour et dans la douleur qu’elle atteint sa véritable mesure. »

Stefan Zweig[2]

Le syndrome de Bonnie and Clyde

Rituel immuable. Comme tous les jours, assise à mon bureau qui n'est autre que la table de la salle à manger, je découvre l'actualité, lis la presse, cherche des données, recoupe des infos, étaye mes prises de position. En un mot, je prépare l'émission à laquelle je participe quotidiennement, *Touche pas à mon poste* (TPMP).

La télé est allumée sur une chaîne d'infos – tour à tour BFM, CNews, LCI ou France Info. Je varie au gré de mes humeurs ou de l'intérêt des sujets. J'ai toujours l'oreille qui traîne en même temps que l'œil qui glisse sur un article. Je ne sais pas travailler autrement qu'accompagnée de ce fond sonore, réminiscence de mes années passées dans des rédactions où le silence n'existe pas.

Les reportages s'enquillent dans un va-et-vient saccadé, presque hypnotisant, quand le présentateur de BFM prend soudain un air à la fois gourmand et consterné. « Passons maintenant à l'affaire Nordahl Lelandais », lance-t-il en fixant la caméra. Est-ce le ton qu'il a pris ? Est-ce ce nom qui a défrayé la chronique ? Est-ce la fascination un peu coupable que l'on a tous ou presque pour les « faits divers » ? Je ne sais pas. En attendant, je ne lâche pas l'écran. J'écoute le compte rendu de la

journée du procès d'assises de Nordahl Lelandais, accusé de l'enlèvement et du meurtre de la petite Maëlys le 27 août 2017. Maëlys avait 8 ans. Cet ancien maître-chien a déjà été condamné en mai 2021 à vingt ans de réclusion criminelle pour le meurtre d'un jeune homme, le caporal Noyer. J'apprends alors, médusée, qu'il a pu ouvrir un compte Facebook en cellule, mais surtout qu'il a entretenu une correspondance avec une jeune lycéenne. C'est elle qui a fait le premier pas. Elle a 17 ans…

Ce n'est pas tout. Lelandais a reconnu avoir eu à deux reprises des relations sexuelles en prison avec une visiteuse. Une certaine « madame G ». Une femme d'une cinquantaine d'années. Aujourd'hui, elle regrette. Elle s'en veut, dit-elle, « de lui avoir procuré du bonheur, du plaisir, matériellement, affectivement, sexuellement[1] ». Elle a rompu il y a quelques mois… « Elle a rompu. » La phrase paraît si banale qu'elle en devient incongrue.

Cette femme, nous en avons parlé dans *TPMP*, quelques jours auparavant. J'avoue m'être mollement penchée sur l'information à ce moment-là. Le journaliste Oli Porri Santoro – que je connaissais pour l'avoir interviewé à la sortie de son livre, coécrit avec le fils de Michel Fourniret – était sur le plateau avec des révélations exclusives : un enregistrement audio de madame G. révélant que Nordahl Lelandais avait songé à s'évader et fuir au Maghreb après une chirurgie esthétique. L'info m'avait paru trop rocambolesque pour être vraie, au point de m'interroger sur la réalité de cette relation entre le tueur et sa visiteuse. Avait-elle toute sa tête ? Une mythomane en mal de reconnaissance ?

À la fin de l'émission, avec ma collègue et amie de toujours Géraldine Maillet, nous étions dubitatives. « Bizarre quand même, cette histoire. Tu y crois, toi, à ce que prétend cette femme ? – Je ne sais pas. Mais ce qu'elle dit dans cet enregistrement est troublant. »

Depuis cet échange, un fait divers chassant l'autre, l'histoire m'était sortie de la tête. Et voilà que l'existence et le témoignage de cette femme sont corroborés devant une cour d'assises ! J'éteins mon poste. Un silence inhabituel s'installe. Je reste là, songeuse. Les questions se bousculent dans ma tête. J'hésite entre indignation et incompréhension. Je soliloque. Qui est cette madame G. ? Peut-être connaissait-elle

Nordahl Lelandais avant qu'il ne soit derrière les barreaux. Cela expliquerait qu'elle continue de lui écrire, malgré tout. Peut-être essaye-t-elle de comprendre comment il a pu commettre de tels actes. Que ferais-je dans la même situation ? Aurais-je écrit à un ami devenu un assassin ? Non, je ne crois pas. Enfin, je ne sais pas. Et puis elle ne s'est pas contentée de lui écrire… Mais si elle ne le connaissait pas, pourquoi avoir entamé une telle relation ? Pourquoi aller jusqu'à coucher avec lui ? Pourquoi avec cet homme-là précisément, qui a tué par deux fois et dont les mains sont rougies du sang d'une fillette ? Que pouvait-elle attendre en retour ? Quelles failles cela cache-t-il ? Il y a forcément un sens ! Une perverse, une folle, une malade ? Trop facile. Des mots. Ça n'explique rien, ou si peu. Oui, trop facile de balayer tout cela d'un revers de main. Il y a autre chose. D'autres choses.

J'essaie de chasser ces interrogations. Mais j'ai du mal à me remettre au travail. Une partie de mon cerveau reste bloqué sur cette histoire. S'installent l'idée d'aller plus loin, la nécessité de comprendre. Le soir-même, je me lance dans des recherches sur Internet. Je veux en avoir le cœur net. Quelle est l'ampleur du phénomène, au-delà du cas de cette madame G. ? Ces femmes ont-elles un profil particulier ? Ou bien vous, moi, votre mère, votre sœur, chacune d'entre nous, pouvons-nous tomber amoureuses de ces criminels les pires qui soient ? Qui sont ces femmes qui éprouvent de l'intérêt, de la compassion, de l'attirance et même de l'amour, pour des hommes accusés de meurtre, de viol, de pédopornographie ? Qui sont ces idolâtres qui vouent une sorte de culte à des molochs assoiffés de sang ? Se sentent-elles investies d'une mission ? Sont-elles victimes d'une pathologie ?

À chaque question, je me rends compte que je m'enfonce dans un monde parallèle, glauque. Je pressens que je ne vais pas m'en extraire de sitôt, attirée par un mystère insondable, par quelque chose que je ne comprends pas, que je refuse de croire et qui, pour l'instant, me dépasse. Un gouffre s'ouvre sous mes pieds.

J'engloutis des pages de littérature scientifique et d'articles de presse sur ce phénomène, qui paraît essentiellement féminin. Les femmes, semble-t-il, ne craignent pas les meurtriers ; le mythe du *bad boy* sexy et de la femme rédemptrice n'est pas mort. Les hommes, eux, s'aventurent

rarement sur ce chemin. Les meurtrières ne les attirent pas. Ces potentielles castratrices les angoissent. Quand les femmes peuvent se contenter d'une relation épistolaire, rares sont les hommes qui s'en satisfont.

Les sciences humaines se sont souvent penchées sur ces « amoureuses ». Cette passion folle porte un nom : l'hybristophilie, autrement appelé « le syndrome de Bonnie and Clyde ». Il s'agit d'une paraphilie[2] selon laquelle une personne est sexuellement et érotiquement attirée par quelqu'un ayant commis des outrages ou un crime odieux. Cela signifie-t-il que ces femmes sont victimes d'une pathologie ? Non, répond le corps médical. Pas forcément des « tordues » ou des « déviantes », comme certains le diraient, un peu trop rapidement. Elles sont souvent parfaitement insérées dans la société, cultivées, ont un travail, un mari, des enfants, aucun « trauma » ; et vont pourtant tout faire voler en éclats pour une histoire hors normes. Pour d'autres, cela s'inscrit dans un schéma plus compliqué, fait de violences, d'enfance chaotique dans un univers de détresse et de solitude. Le sujet est donc plus complexe qu'il n'y paraît. Je ne vais pas pouvoir me contenter d'une réponse manichéenne, blanc ou noir, ce n'est pas possible. Nous sommes dans une zone grise.

Après m'être plongée, les jours suivants, dans des comptes rendus de procès et des articles de presse, je découvre que ce phénomène, que je croyais être essentiellement américain, existe partout dans le monde, notamment en Europe. Certaines femmes se contentent de lettres, d'autres ont besoin d'aller plus loin. C'est ainsi que je dresse une sorte de cabinet de curiosités des horreurs. Je suis effarée au fur et à mesure de mes découvertes…

Anders Breivik, le *mass murderer* norvégien d'extrême droite qui a tué plus de soixante-dix-sept jeunes gens et en a blessé cent cinquante autres le 22 juillet 2011, reçoit quelque huit cents lettres par mois ! En Belgique, Marc Dutroux, condamné à la perpétuité en 2004 pour assassinats, viols sur mineurs, séquestrations, association de malfaiteurs et trafic de drogues – excusez du peu ! – est toujours, lui aussi, le destinataire d'un abondant courrier dans lequel on retrouve des lettres d'adolescentes, souvent de l'âge de ses victimes. Des demandes en

mariage également, comme en reçoivent « le tueur de l'Est parisien », Guy Georges[3], ou le meurtrier et violeur Patrice Alègre[4].

L'un des cas les plus emblématiques est sans doute celui de Lukas Magnotta, « le dépeceur de Montréal ». Alors qu'il est ouvertement homosexuel, son « fan club » est composé majoritairement de jeunes femmes. Sur leurs blogs, intitulés « Lukasmagnottaobsession » ou encore « Soutenons Magnotta », on découvre des photos et des déclarations hallucinantes : « Je t'aime Lukas », « Trop beau », « Il est trop beau pour être un criminel », « Je l'aime comme une écolière », « Je t'aime mon bébé » (*sic*), etc. Lukas Magnotta s'est même inscrit en 2014 sur un site de rencontres ! Dans sa présentation, il déclare chercher « le prince charmant, un homme célibataire, 28-38 ans, blanc et en forme. Quelqu'un de loyal, de préférence éduqué, financièrement et émotionnellement stable pour une relation sur du long terme[5] ». Je suis littéralement estomaquée.

D'autres femmes vont plus loin, beaucoup plus loin, préférant le monde réel à une relation épistolaire, finalement trop platonique. C'est le cas de cette jeune Américaine de 30 ans, fiancée au terrifiant Charles Manson[6], de cinquante ans son aîné, ou en France de cette femme médecin anesthésiste, Béatrice Poissant, mère de deux grands ados, qui a tout lâché pour Dany Leprince, condamné pour un quadruple meurtre familial. Elle l'épousera en prison – ils sont aujourd'hui divorcés, mais elle reste persuadée de son innocence[7].

Je découvre aussi qu'aux États-Unis, contrairement à la France, la vie amoureuse des prisonniers est facilitée par des sites de rencontres, tout à fait légaux, mettant en relation des femmes et des détenus – y compris ceux qui croupissent dans le couloir de la mort. Il existe même des applications à télécharger sur son téléphone ! En France, rien de tout cela n'est possible. Si vous souhaitez écrire à un prisonnier, deux options s'offrent à vous : soit son dossier est à l'instruction, auquel cas le juge décide du sort de votre courrier, soit il a déjà été jugé et l'administration pénitentiaire lit tout et décide de faire parvenir ou non votre missive.

Les psychologues n'ont pas manqué de se pencher sur ces « drôles de dames », en tentant de cerner leur personnalité à travers des analyses

comportementales. Selon eux, il existerait trois types d'amoureuses de criminels.

Le premier profil est celui de la femme qui croit au pardon et à la rédemption. C'est ce que l'on appelle communément le syndrome de l'infirmière. Elle est altruiste, veut guérir les blessures de l'âme. Elle se voit, grâce à sa patience et son dévouement, comme celle qui permettra à l'homme de changer, de revenir dans le droit chemin. Bref, c'est un peu la rencontre du bien et du mal, le combat entre l'ange et le démon.

Le deuxième cas de figure est celui d'une femme qui souffre de solitude affective, qui a vécu des traumatismes, des violences physiques, voire sexuelles. Cette histoire peut faire évoluer son statut de victime : elle change de rôle. Elle devient celle qui a le contrôle sur l'autre. Cette relation la rassure puisque le criminel est derrière les barreaux. Elle peut ainsi vivre « le grand frisson » en toute sécurité. Elle se pense à l'abri.

Enfin, le dernier profil est celui de la femme victime d'un trouble pathologique. Elle va chercher un criminel type « *serial killer* », violeur, etc., pour attirer l'attention sur elle. Elle cherche la lumière, même si elle passe par le prisme d'un antihéros. La relation n'est au fond qu'un prétexte à son besoin « d'être quelqu'un ».

Trois profils et puis s'en vont ? Vraiment ? Il eût été trop simple de s'arrêter là ! Il faut dire que la pâte humaine se prête à tous les modelages ; c'est ce qui fait sa richesse et son infinie complexité.

À ces trois catégories, il faut donc rajouter des sous-catégories, là encore au nombre de trois. Commençons par la femme qui croit en l'innocence du meurtrier : elle est dans le déni. Poursuivons avec celle qui reconnaît le crime, mais plaide pour les circonstances atténuantes : ce n'est pas sa faute, il était ivre, drogué, sous influence, il a eu une enfance difficile, etc. Finissons avec celle qui accepte l'homme et ses crimes : il faut « faire avec ».

Je suis fascinée par ce que j'apprends. Désormais, je passe mes soirées à dénicher les sites de rencontres de prisonniers américains, à consulter les publications des criminologues et des psychiatres, à lire les témoignages, toujours anonymes et souvent parcellaires, de celles qui ont succombé à « l'ange du mal »…

Je sais que je ne vais pas en rester là. Il faut que j'aille plus loin. Il faut que je fasse une enquête, un livre. J'en parle à mon compagnon, qui s'inquiète : « Tu es sûre de vouloir te lancer là-dedans ? » Il sait que ce type d'enquête n'est pas anodin, que je suis une éponge, que l'histoire de ces femmes peut me retourner la tête, peut-être même le cœur. Je suis consciente de tout cela. Mais le désir de comprendre est plus fort que tout.

Il faut que j'en parle à une éditrice dont je connais le regard acéré et le talent. Elle me dira si j'ai raison de me lancer dans cette aventure. Rendez-vous est pris avec Isabelle Saporta, pédégère des éditions Fayard. On se retrouve dans une brasserie, rue du Montparnasse. « Alors ma belle, qu'est-ce que tu voulais me dire ? Tu as une idée de bouquin ? Je t'écoute. » Je lui expose tout, la genèse devant ma télé, mes recherches, les Français, les Américains, les lettres, les parloirs, les sites de rencontres, les catégories de femmes répertoriées par les psys… Je parle vite, je jette tout en vrac, pêle-mêle. Isabelle m'écoute avec attention. Elle marque un temps, infime, puis s'écrie : « C'est génial ! Tu tiens un sujet, tu as une enquête ! Mais attention, il y a du boulot… »

Je sautille littéralement sur le trottoir en la quittant, mais, quelques mètres plus loin, l'angoisse m'étreint. Qu'ai-je fait ? Il y a un boulot de dingue, comme elle dit. Je mesure l'ampleur de la tâche, les pistes à remonter, les gens à rencontrer. Et puis, va-t-on accepter de me parler ? Tout ce que j'ai lu jusqu'alors, ce sont des témoignages toujours anonymes et très parcellaires. Mais si j'y arrive, quelle prouesse ! Le stress commence. Ce n'est que le début. Je suis face à un Everest dont j'ignorais l'existence. Il va me falloir un cœur solide, de l'endurance et de la persévérance pour l'escalader, éviter les crevasses et les mauvaises pentes.

L'EFFET VOLDEMORT

« Alors, comme ça, vous vous intéressez à ces histoires… Mais vous allez en faire quoi, de cette interview ?

– Comme je vous l'ai expliqué, c'est pour le livre sur lequel je travaille.

– Je vois, je vois… »

Affable, sourire énigmatique en coin, le criminologue Alain Bauer m'interroge du regard, l'air de dire : « Vous vous embarquez dans une drôle d'affaire, ma petite dame… Vous n'aurez peut-être pas les épaules assez larges… » Je pourrais lui répondre que ce n'est rien d'autre que la légitime curiosité d'une journaliste, en droit de répondre à des questions et de chercher à comprendre, à informer, tout simplement. Mais laissons cela de côté. Pour l'heure, je veux du concret, des chiffres, des études. Je veux du rationnel, si tant est qu'il y en ait dans ce domaine. Bref : des faits, rien que des faits.

J'ai donc décidé de ne pas partir à l'aveugle en me tournant vers ce professeur de criminologie réputé[1], auteur d'une quarantaine d'ouvrages, de *La Criminologie pour les nuls* aux *Criminels les plus cons de l'histoire*, en passant par une *Introduction générale à la criminologie*. Il

va me permettre de poser des bases solides pour cette enquête, m'en dire plus sur ces relations hors normes, sur ce « syndrome de Bonnie and Clyde ».

Je ne me suis pas trompée. Il commence par évoquer… un sondage. Oui, un sondage. Je n'en ai vu aucun malgré les dizaines d'articles ou d'études dans lesquels je suis plongée depuis des semaines. Il sera le seul à m'en parler.

En fait de sondage, qu'il qualifie lui-même d'un peu particulier, il s'agit du courrier reçu dans les prisons. On a pu établir que trois quarts des lettres sont signées par des femmes qui tombent amoureuses de prisonniers. Seul un quart sont écrites par des hommes qui s'éprennent de détenues. « Mais ce sondage, précise Alain Bauer, ne prend pas en compte, parce que ça ne se faisait pas à l'époque, les relations homosexuelles – lesbiennes ou gays. Malgré tout, on va dire qu'effectivement ces courriers reçus dans les prisons sont un indicateur qu'il faut prendre en compte. »

J'avais donc vu juste. Il s'agit bien d'un phénomène majoritairement féminin. Soit. Mais qu'y a-t-il de spécifique chez les femmes qu'il n'y aurait pas chez les hommes ? Le désir féminin est-il différent du désir masculin ? Ne serait-ce pas un vieux poncif ? Pourtant, les faits sont là. Les femmes écrivent dix fois plus que les hommes à des criminel(les).

Alain Bauer soulève un autre sujet : le lien entre les prisonniers et le personnel de prison et toutes celles qui sont en contact avec eux par leur métier : infirmières pénitentiaires, professeures, avocates… Il a raison. Il faudra que je creuse aussi cette piste-là. Décidément, plus j'avance, plus les questions s'accumulent. Mais n'est-ce pas le propre d'une enquête, ces portes qui s'ouvrent, quitte à les refermer si elles ne mènent nulle part ?

Et les trois profils types, qu'en pense-t-il ? Là encore, le criminologue confirme et développe : « Il y a effectivement trois syndromes qui ont été identifiés par les psys. Le premier est celui de Bonnie and Clyde : "J'ai tellement envie d'être une mauvaise fille !" C'est le syndrome de la bonne élève délurée dans les soirées de beuverie. Le second syndrome est

celui de l’infirmière, dit le syndrome “Florence Nightingale”[2] : “Je vais le sauver. Grâce à moi, la rédemption est possible.” Évidemment, on bascule de l’autre côté, car le sauvetage amène aussi à l’évasion, au passage de colis, à la transmission de documents qui permettent de poursuivre des activités criminelles. »

En fait de troisième catégorie, Alain Bauer préfère parler d’une série de mini-syndromes pas clairement qualifiés, comme cette forme de revanche sur soi-même que peuvent ressentir certaines femmes ayant été agressées, notamment sexuellement. En créant un lien avec un criminel plus « grand » que leur agresseur, elles se sentent elles-mêmes revivre. « On n’a pas vraiment défini ce syndrome, évoqué par l’auteure américaine Sheila Isenberg[3] », m’explique Alain Bauer. Selon elle, il y aurait une volonté de sortir du statut de victime pour entrer en quelque sorte dans celui de complice afin de ne plus être rabaissée par l’agression, sexuelle ou autre. Bien sûr, cela ne couvre pas l’intégralité de tous les comportements, mais offre une lisibilité plus grande de ce phénomène.

Une question me taraude depuis le début de cet entretien : toutes les femmes peuvent-elles tomber amoureuses d’un criminel ? Est-ce que moi par exemple… ? Je n’ai pas le temps de finir ma phrase, Alain Bauer me sourit : « Bien sûr. Prenons l’exemple de votre émission : quand vos camarades votent, vous savez quand vous avez vos petits panneaux, regardez la diversité du vote et la diversité des explications. Si vous posiez une question de ce genre sur plusieurs types de détenus, eh bien vous devriez avoir une assez grande diversité de réponses. Vous devriez retrouver très naturellement des options qui pourraient vous surprendre, particulièrement chez des gens que vous connaissez. Par exemple, si au lieu de poser la question “Vas-tu tomber amoureuse de Nordahl Lelandais ?”, vous demandez : “Est-ce que tu peux devenir visiteur de prison ?” ou : “Est-ce qu’on peut les sauver ?”, vous allez obtenir des réponses, là encore, qui pourraient vous surprendre. »

Peut-être. Je sais que je suis capable d’empathie, je suis perméable aux émotions des autres. Je peux entendre ce discours-là. Je sais que je pourrais éventuellement être friable devant une main tendue. Mais je n’irais pas spontanément, de moi-même, prendre ma plume pour écrire une lettre enflammée et l’envoyer à un tueur en série ! Alain Bauer

me répond doucement, comme à une enfant malade qu'il ne veut pas brusquer : « Vous ne savez pas… Il y a quelques semaines, vous avez fait une émission sur un acteur accusé de viol, vous avez vu la réaction sur votre plateau ? "Il est gentil… On le connaît… Il est drôle… Il est amusant… Une agression sexuelle ? Non, je n'y crois pas vraiment." En fait, c'est peut-être le plus grand prédateur sexuel de ces vingt dernières années… À moins qu'il ne soit totalement innocent ! Par principe, personnellement, je n'ai jamais d'avis sur rien, mon métier c'est ABC, ça veut dire *Assume nothing*, *Believe nothing*, *Check everything*[4]. Ce n'est qu'après que l'on se fait une idée. Même avec le pire des meurtriers, on ne sait jamais. Il faut donc toujours étudier, rechercher. Dans le cas qui nous intéresse, vous pourriez avoir la même chose, le doute, quelqu'un qui nie… Prenons le cas de Nicolas Hulot, la plupart des autorités de l'État, y compris madame la ministre de la Condition féminine, se sont lancées dans une défense éperdue de "ce pauvre Nicolas Hulot tellement il a été victime". Donc on ne sait pas, on ne peut pas savoir. »

Le problème, selon le criminologue, c'est l'hameçonnage. « Regardez comment on fait une chaîne de Ponzi[5], explique-t-il. Regardez comment, sur les mille milliards de spams qui arrivent tous les jours, il y a des milliers de personnes qui répondent à ce jeune homme à moitié nu perdu au fin fond de je-ne-sais-où, mais très beau, très bien fait de sa personne et qui a besoin de cinquante euros pour rentrer chez lui, puis cinq cents, puis cinq mille, qu'il remboursera évidemment en nature dès qu'il sera revenu, alors que tout ça se fait dans un cybercafé de Kinshasa ! Côté victimes, il n'y a pas que des imbéciles, des naïfs. Un Ponzi, ce sont aussi des gens extrêmement intelligents, extrêmement riches, qui se font avoir par plus manipulateurs qu'eux. Évidemment, il faut faire le premier geste. Il ne peut venir que de vous, quand vous ne connaissez pas personnellement l'auteur. Pour toutes ces raisons, le mouvement d'empathie peut se transformer en manipulation et en addiction. »

L'image facile de la foldingue amoureuse d'un criminel vient de voler en éclats. L'hameçonnage serait donc la clé. Tout le monde pourrait y succomber. Mieux – ou pire –, il y aurait aussi une forme de manipulation. Mais qui manipule qui ? Qui fait le premier pas ? Le criminel ou la femme amoureuse ?

« L’un n’empêche pas l’autre, répond Alain Bauer. Je prends toujours l’exemple de ces gens trompés par Bernard Madoff[6], parce qu’on sort du caractère sexuel, on est juste dans l’argent et l’appât du gain. La plupart ont voulu gagner de l’argent, beaucoup d’argent, énormément d’argent ; ils ont été manipulés par Madoff. Ils sont autant complices que victimes. La manipulation et l’addiction sont des sujets imbriqués. On peut mixer les deux sans problème. C’est le cas du trafiquant de stupéfiants et du consommateur, victime et délinquant, pas seulement malade. Je suis pour la prohibition des drogues, mais j’estime qu’on ne peut pas mélanger les malades et les trafiquants. Il faut donc et soigner les malades et lutter contre les délinquants. Ce sont deux sujets différents. L’un est médical et social, l’autre est pénal. Eh bien nous sommes dans la même situation : une femme qui tombe amoureuse, qui se fait manipuler, qui se fait voler, n’en est pas moins amoureuse, ce qui ne l’empêche pas d’être quand même une victime. Et des femmes qui se sont fait voler, racketter, tromper, etc., c’est une histoire qui remonte à la nuit des temps ! Toute la tragédie grecque n’est faite que de cela. »

La messe est dite ? Circulez, y a rien à voir ? Non, évidemment. *Quid* du tabou de la mort que ces femmes amoureuses vont transgresser ? N’aiment-elles pas un homme qui a tué ? Comment se peut-il qu’une femme accepte l’idée que l’homme qu’elle aime a violé, torturé, tué à plusieurs reprises, *a fortiori* quand il s’agit d’enfants ? Pourquoi ces verrous sautent-ils ? Comment sont-elles capables, d’un trait de gomme, d’effacer ces images qui charrient du sang, la peur, les cris ? Comment font-elles pour ne pas être effrayées par la bestialité de l’homme auquel elles vouent une sorte de culte morbide ?

« La fascination du mal, répond le criminologue sans une once d’hésitation. Cette espèce de pulsion irrésistible de la fascination de l’horreur. C’est ce qu’on appelle “l’effet Voldemort”, pour ceux qui aiment *Harry Potter*. Autrement dit, pourquoi passe-t-on du côté obscur de la force ? Cette fascination-là, ce moment de bascule entre le bien et le mal, ce moment aussi où l’on revient du mal parce que le bien doit triompher, est dans toute la mythologie, toute l’histoire de l’humanité. La lumière face à l’obscurité est un élément consubstantiel à l’âme humaine. C’est un peu comme lorsqu’on explique aux enfants qu’il ne faut pas

mettre les doigts dans la prise et qu'ils le font quand même pour essayer. *Idem* pour ces gens qui font des trucs absolument incroyables, à qui vous expliquez qu'il ne faut surtout pas le faire et qui le font quand même. C'est comme ça. Le problème, c'est quand ils recommencent. Contrairement à ce que pensent la plupart des gens, la majorité des criminels ne repassent jamais à l'acte : 66 % pour être précis, soit les deux tiers. Environ un tiers va recommencer au moins une fois ; et il y a un tout petit pourcentage, 5 %, qui à eux seuls vont produire plus de la moitié de l'activité criminelle. Le tout, c'est de rester dans la barre des deux tiers. »

Si je résume et comprends ce que je viens d'apprendre, la plupart des femmes amoureuses d'un criminel espèrent tomber sur l'un de ces non-récidivistes, guidées par l'empathie, la rédemption, la justice et/ou le frisson. Pour certaines, c'est lié à des traumas. Quant au niveau social, il n'entre pas en ligne de compte.

Depuis le début de l'entretien, on a parlé de syndromes, d'infirmière, de goût du danger, d'interdits, de rédemption, de manipulation, d'emprise… Et l'amour dans tout ça ? Le mot n'a même pas été prononcé. Ces hommes qui sont en prison pour avoir commis des crimes de sang, ressentent-ils de l'amour pour ces femmes-là ?

« Il peut y avoir de vraies histoires, explique Alain Bauer. Il y a de vrais couples qui se forment à la fin. Mais dans le crime de sang il y a beaucoup de catégories, en général ce sont des crimes unitaires et il se trouve que le taux de récidive est très faible dans l'homicide, c'est probablement le taux le plus faible dans l'ensemble de la criminalité. Soixante à soixante-dix pour cent des crimes sont des crimes "passionnels". On ne tue qu'une seule fois l'homme ou la femme qu'on aime et, en général, on se fait prendre. Avec le tueur en série, on est dans une autre catégorie. Est-ce qu'on se venge ? Est-ce qu'on punit ? Est-ce qu'on réinsère ? C'est tout le dilemme de notre système judiciaire. Ce sont trois sujets complètement différents et nous faisons semblant de faire les trois en même temps. Le nombre de criminels qui se sauvent durant les permissions est très faible, le nombre de non-respect de toute une série de dispositifs n'est pas très élevé. La France est un vieux pays catholique. Notre relation avec la punition est très compliquée, à la

différence, par exemple, des protestants. Toutes ces considérations entrent en ligne de compte pour pouvoir expliquer un sujet qui n'est pas simple. Mais il y a des couples qui se forment en prison, ou en dehors, et qui sont des couples aussi solides que dans la vie ordinaire. »

Je suis étonnée. J'imaginais – peut-être un peu trop naïvement – que ces hommes-là voyaient ces femmes comme une « porte de sortie », une fenêtre sur l'extérieur, avec ses parfums de liberté, sur cet autre monde inaccessible, pour souffler sans avoir besoin de tomber amoureux alors qu'elles sont sincèrement éprises. J'avais une vision trop manichéenne : d'un côté un homme intéressé, de l'autre une femme victime. Mais il faut croire que, parfois, de ces rencontres peuvent naître de vraies histoires d'amour.

Malgré tout, mon esprit cartésien refuse de se soumettre. Le sujet qui m'intéresse et pour lequel j'entreprends ce livre ne concerne pas, si j'ose dire, des criminels « classiques », mais bien des tueurs en série. On est loin du crime unique. Ces femmes savent-elles vraiment à qui elles ont affaire ? Ont-elles conscience de ce que ces hommes transformés en bourreaux ont infligé à leurs victimes, à leurs « proies » ? Je me répète, je le sais – probablement parce que je n'obtiens pas de réponse satisfaisante à cette question. Une question que je poserai à maintes reprises à mes interlocuteurs, quelle que soit leur spécialité, car elle ne fait pas que m'intriguer : elle me perturbe comme elle doit perturber, déranger, scandaliser, horrifier, tout être humain normalement constitué. Comment ces femmes se laissent-elles glisser dans le sentiment amoureux, comment osent-elles ?

« Je suis sûr que vous avez des amies qui, un jour, ont trouvé l'homme de leur vie, alors que vous saviez que c'était un escroc, un salaud, une ordure, j'en passe et des meilleures, rétorque Alain Bauer. Vous avez bien essayé de leur expliquer, mais en général ça n'a pas marché. Pourquoi voudriez-vous que ça marche mieux ? » Je souris. Il vient de marquer un autre point. Mais je ne m'avoue toujours pas convaincue.

« Tout de même, ces meurtres sont particulièrement sanglants !

– Quand on ne veut pas, on ne veut pas, me répond-il l'air navré. Vous savez, c'est le principe des arts martiaux. Si vous voulez utiliser la force de l'adversaire, il faut simplement instiller le doute et attendre qu'il fasse

son travail. C’est plus lent, c’est plus long, on se fait moins mal et on a plus de chances d’y arriver.

– Alors, il y aurait nécessairement quelque chose de l’ordre de l’emprise ?

– C’est un élément majeur. Mais l’emprise n’est pas seulement subie, elle est construite. Il y a une part de “bonne volonté”. Il faut être dans cette situation-là. C’est le cas de ces femmes que j’ai classées dans la troisième catégorie, agressées notamment sexuellement, qui prennent une forme de revanche en créant un lien avec un criminel plus “grand” que leur agresseur, et qui, du coup, se sentent elles-mêmes revivre. Il y a de nombreuses raisons qui expliquent une fragilité psychopathologique.

– Mais il y a des femmes sans trauma, des femmes qui me ressemblent, avec une famille, des enfants. Prenons l’exemple de cette femme médecin anesthésiste qui est persuadée que Dany Leprince est innocent, qui est entrée en contact avec lui, qui en est tombée amoureuse jusqu’à l’épouser…

– Nous sommes dans le cas de l’infirmière, le syndrome Florence Nightingale, réagit Alain Bauer, toujours imperturbable. Non seulement sauveteuse morale, mais aussi convaincue de l’erreur judiciaire. On entre alors dans une catégorie ultra-puissante. C’est comme toutes celles qui veulent sauver des condamnés à mort, aux États-Unis, parce qu’elles “savent” au fond d’elles-mêmes qu’ils sont innocents, ce qui est le cas pour certains qui ont été condamnés à mort avec de fausses preuves ou pas de preuve du tout ! C’est plutôt le syndrome de l’avocate…

– … qui se persuade de l’innocence, à tort ou à raison, peu importe ?

– Oui. Et avec une grande capacité à la mauvaise foi.

– On s’éloigne de l’histoire d’amour pour entrer plutôt dans une sorte de bataille judiciaire dont l’un des éléments est l’amour. Mais j’ai l’impression que ce n’est même pas l’élément primordial, qu’il s’agit plutôt de réparer quelque chose…

– Oui, c’est ça. Réparer une erreur judiciaire, sortir de prison un innocent. Évidemment, mieux vaut que l’innocent n’ait pas avoué… »

Au fil de notre entretien, je commence à percevoir un monde à la fois très éloigné de moi et en même temps très familier. Ce dont me parle Alain Bauer fait appel à des ressorts humains tragiquement banals. Une tragédie grecque contemporaine.

Avant de laisser le criminologue se replonger dans ses dossiers, je lui fais part d'une constatation, de quelque chose qui m'a frappée au cours de mes lectures.

« Dans tous les témoignages que j'ai pu parcourir – peu importe le profil des femmes questionnées –, il y a toujours une phrase qui revient, un fil rouge, un point commun lorsqu'elles parlent de l'homme dont elles sont amoureuses : "Il n'est pas celui que vous croyez, vous ne le connaissez pas comme moi je le connais, il n'est pas celui qu'on décrit, on m'a parlé d'un monstre, mais ce n'est pas un monstre, il est gentil, attentionné, etc."

– Oui. Et Adolf Hitler était un merveilleux grand-père ! réagit Alain Bauer, le sourire triomphal, content de l'effet produit. Ce sont les merveilles de l'esprit humain, poursuit-il, on peut tout faire, toujours tout justifier, soit par le mensonge, soit par la conviction. C'est beau, l'amour », conclut-il devant mon air estomaqué.

Je souris. Il se moque gentiment de moi et de mes yeux écarquillés. Il a raison. Soudain, il me semble que je comprends pleinement le sens de l'adage selon lequel « l'amour a ses raisons que la raison ignore ».

Je repars accompagnée par cette image de tragédie grecque. Effectivement, il y a quelque chose d'éminemment tragique dans toutes ces histoires qui ne peuvent pas connaître d'issue heureuse, du moins de mon point de vue. Histoires où les passions se déchaînent, où se mêlent le sang, les pleurs et les sentiments les plus extrêmes ; les plus nobles comme les plus sordides. Je pressens que mon voyage m'emmène lentement vers les acteurs ultimes de ces tragédies qui se jouent derrière de hauts murs frisés de barbelés.

Il va falloir me jeter à l'eau, aller fouiller là où ça se passe : dans l'âme humaine. Il est temps d'aller faire un tour du côté des psys. Suite logique de mon enquête.

Le désir féminin

Lundi. Le soleil est au rendez-vous en ce tout début du mois d'avril. Me voilà au pied d'un petit immeuble du XII^e^ arrondissement de Paris. J'ai hâte de faire la connaissance du « Grand Z ». Je sonne et m'installe dans une minuscule salle d'attente un peu défraîchie. Je suis seule. Les minutes filent. Peu importe. J'en profite pour « réviser » mes questions…

S'il y a un psychiatre à voir, c'est lui. Daniel Zagury est l'un des experts les plus réputés auprès des tribunaux. Il est notamment l'auteur de deux livres qui ont attiré mon attention : *L'Énigme des tueurs en série*[1] et *La Barbarie des hommes ordinaires*[2]. Trente ans qu'il rend ses avis sur des dossiers qui font la une de la chronique judiciaire. Trente ans qu'on lui confie l'expertise de criminels médiatiques et de dossiers hors normes. Cinq mille expertises, ça vous pose un psy ! Enfants matricides, mères infanticides, tueurs pervers, violeurs meurtriers, *serial killers* et terroristes n'ont plus de secrets pour lui, au point que les médias l'ont surnommé « le psychiatre de l'horreur ». Il a, entre autres, témoigné dans les procès de Guy Georges, Patrice Alègre ou encore Michel Fourniret : ce qu'on fait de mieux chez les psychopathes sanguinaires.

Le personnage est sur-sollicité. J'ai bataillé ferme pour décrocher ce rendez-vous. J'ai dû passer par une amie qui le connaît pour lui faire part du sujet de mon livre et ma demande d'entretien. Il n'était pas opposé à l'idée de me voir. Je lui ai envoyé un texto aussi long qu'un chapitre, où je lui expliquais ma démarche. Un jour, puis deux, puis trois… toujours rien. Au dixième, n'y tenant plus, je l'ai relancé. La réponse viendra quarante-huit heures plus tard, laconique : « Bonjour, je vous propose lundi à 9 h 30. Cabinet médical. Métro Picpus. Cordialement. » Je suis aux anges. C'était il y a deux semaines. J'ai eu le temps de préparer mes questions. Mon interview est prête.

Quand Daniel Zagury apparaît enfin, souriant, il me tend une main franche et chaleureuse. La pièce où il me reçoit n'est pas très grande. Un bureau, deux fauteuils l'un en face de l'autre.

Je ne suis pas déçue par le personnage. Il est tel que je l'imaginais ou, plus exactement – à tort ou à raison –, tel que j'imaginais un psy. Rond, le cheveu en bataille, l'œil goguenard et indulgent, rassurant aussi avec son épaisse moustache blanche qui lui mange les lèvres. Il porte un incontournable pantalon en velours côtelé et un pull-over à la laine épaisse et sans doute très confortable. Ce qui est sûr, c'est que cet homme-là attire immédiatement la confidence.

D'emblée provocateur, de sa voix enveloppante, il m'avertit avec un large sourire : « C'est un sujet qui me rend très misogyne… » À mon tour de sourire. De toute évidence, il est disposé à jouer le jeu de l'interview. Le sujet le passionne. Il ne prend pas de gants. Tant mieux. On imagine toujours les psys très mesurés, adeptes de la périphrase pour exprimer des vérités crues. Ce n'est pas son cas. Il ne craint pas de vous secouer un peu. Ironique mais sans une once de méchanceté, il sait manier l'humour au second degré. Il faut toujours se méfier des gens qui n'ont pas d'humour. Lui n'en manque pas. C'est rassurant. « … Bah oui, poursuit-il, nous, les types bien, les types sympas, il faut ramer pour intéresser une seule femme, tandis que si on massacre, qu'on tue, qu'on découpe en morceaux, on en a des flopées qui frappent à la porte ! » Un silence. Je ne m'attendais pas à cette sortie. Il enchaîne. C'est lui qui pose la première question :

« En troisième, vous étiez amoureuse de qui ?

– Du mauvais garçon, je réponds en riant. Du cancre au fond de la classe qui faisait rire tout le monde…

– Et bien voilà ! réagit Daniel Zagury, triomphal. Pas du boutonneux qui avait 20 en version latine. Il faut préciser que l'attirance pour le mauvais garçon peut être plus forte et plus répétée chez certaines femmes. Mais il y a quelque chose de beaucoup plus profond, qui est de l'ordre du désir féminin. Enfin, chaque fois qu'on dit "féminin", on dit une ânerie. Parlons plutôt du désir chez un certain nombre de femmes, désir dont la force va transformer l'homme qu'elles aiment. Exemple : ces femmes qui tombent amoureuses d'homosexuels, tout en sachant qu'elles n'ont aucune chance. Mais elles ne renoncent pas, poussées par la force de leur désir. Elles vont être la première femme désirée par eux, ou alors elles vont faire du salopard un ange… »

Voilà *le* sujet qui peut porter à controverse : le désir féminin. Tout viendrait de là. Le péché originel. Mais n'est-ce pas un préjugé sexiste ? J'entends déjà certaines féministes : « Comment ? Le désir féminin montré du doigt ? C'est encore et toujours de la faute des femmes, donc ? Eh quoi, il serait différent du désir masculin ? »

En bonne élève, je lui ressors le syndrome de l'infirmière évoqué par Alain Bauer. Raté.

« Non, m'explique-t-il. C'est autre chose. L'infirmière, c'est la réparation de l'autre, qui est en fait une réparation de soi. C'est le syndrome du saint-bernard : "Je vais réparer un homme abîmé. Et en le réparant, je vais me réparer." Ce dont je vous parle, c'est du désir tellement grand qu'il va transformer l'autre, le sublimer, faire de lui ce qu'il n'est pas. "J'ai le diable en face de moi, je vais en faire un ange. Mon désir est plus fort que tout, il va tout emporter, tout transformer." C'est le désir magicien qui sublime, le désir créateur qui façonne. "Au départ j'avais un salopard, à l'arrivée j'ai un type formidable."

– Certaines femmes ressentent donc le besoin de s'approcher trop près de cette lumière au risque de se brûler les ailes ?

– Oui, exactement. Persuadées qu'elles ne peuvent pas se brûler les ailes. Se posent-elles seulement la question ? Cela dit, les femmes attirées par le mal pour le mal sont très rares. »

J’en reviens à cette question que je me pose depuis le début de mon enquête : ma meilleure amie, vous lectrices, ma mère ou moi-même, pourrions-nous succomber, puisqu’il est question de « désir féminin » ? Daniel Zagury ne répond pas directement :

« Je vais vous citer le cas absolument incroyable de ce prisonnier que j’ai expertisé, qui a tué ses deux premières femmes. Puis une visiteuse de prison est tombée amoureuse de lui, au point de l’épouser. Quinze jours après sa sortie, il la tuait à son tour !

– Mais pourquoi y est-elle allée ? C’est fou !

– C’est fou, mais c’est un défi ! “Moi, ça ne va pas être la même chose, parce que moi je vais l’aimer différemment, je vais avoir une autre relation avec lui, je vais le transformer.” À moins d’un désir inconscient de suicide – ce que je ne crois pas être le cas –, voilà ce que cette femme a dû ressentir : “Avec moi ce sera différent.” Cela peut être aussi baigné de religiosité… Chaque cas est particulier, chacune de ces femmes a une histoire différente. C’est un point important qu’il ne faut pas négliger. »

Il existe donc un point commun, le désir féminin, mais aucun portrait type de la femme susceptible de tomber amoureuse d’un criminel. « Non, pas de portrait type, me confirme le psychiatre, mais il y a la combinatoire et le singulier. C’est toujours pareil, la combinatoire et le singulier : cette femme-là, avec cet homme-là, dans ce contexte-là. Mais on retrouve quand même sûrement quelque chose comme l’attirance pour le mauvais garçon, l’appétit transgressif, le besoin de réparation, la transformation par le désir. Après, il faut regarder au cas par cas. Il faut fuir les généralités. »

Je propose à Daniel Zagury d’examiner les témoignages que j’ai pu glaner au cours de mes recherches, à commencer par celui lié à l’affaire Nordahl Lelandais. Je lui rappelle l’existence de cette femme découverte au moment du premier procès, une certaine madame G. qui raconte avoir assisté à la première reconstitution du meurtre du caporal Noyer à la télévision et avoir entendu les « Pendez-le ! » vociférés par la foule vengeresse. Elle aurait été choquée que l’on puisse traiter un homme ainsi. Il s’agirait d’une femme d’une cinquantaine d’années qui

travaillerait dans le social. Elle va finir non seulement par écrire à Lelandais, mais aussi par le rencontrer, avant d'en tomber amoureuse. Elle va même avoir des relations sexuelles avec lui, au parloir. Elle franchira un pas de plus en lui passant des téléphones, de la drogue, et de l'argent. Leur histoire aurait duré deux ans et demi. J'y reviendrai.

Daniel Zagury m'écoute, les yeux mi-clos. Il réfléchit à voix haute. « Je ne l'ai pas expertisée, mais disons que, tout d'un coup, il y a quelque chose qui a donné un sens à sa vie, qui s'est télescopé avec autre chose de personnel très fort, que je ne connais pas. Quand elle entend "À mort ! À mort ! À mort !", elle est saisie de l'importance cruciale pour elle, pour son destin, d'assumer le rôle de celle qui va démontrer que cet homme-là mérite d'être traité en humain. Pourquoi en être arrivée là ? Je ne sais pas. Il faudrait la connaître. »

J'ai envie de rencontrer cette femme. J'ai envie de comprendre comment et pourquoi son destin a basculé. Je vais tout mettre en œuvre pour la retrouver, entrer en contact avec elle.

J'enchaîne sur une autre histoire révélée par la presse : celle d'une certaine Laurence, première « amoureuse » de Patrice Alègre derrière les barreaux, en 2009. Elle a alors 38 ans. « Je sais qui il est, mais Patrice Alègre le tueur en série, c'est son autre vie, moi je connais Patrice l'homme[3]. » Je demande à Daniel Zagury comment elle peut faire ce distinguo ?

« Patrice Alègre, je l'ai expertisé, répond-il dans un soupir. Bien sûr qu'il n'est pas "que ça", mais c'est quand même "ça" qui fait qu'elle est allée vers lui. Elle est allée vers lui parce qu'il y a "ça", mais pour montrer qu'il n'y a pas "que ça". Enfin, bon… On ne peut pas avoir une histoire d'amour uniquement avec le docteur Jekyll en oubliant qu'il y a Mister Hide derrière. Ce n'est pas possible, elle a été attirée par Mister Hide.

– Ce qui me surprend, c'est qu'elle n'est pas la seule. Patrice Alègre a du succès en prison. Depuis cette histoire il en a eu d'autres, alors même qu'il est derrière les barreaux et qu'il est condamné pour cinq meurtres et six viols ! »

Cette première « amoureuse », dont j'ai retrouvé la trace dans la presse, a alors 38 ans. Ce n'est donc plus un tendron. Cela ne l'empêche pas de déclarer : « Je suis comme une gamine de 15 ans qui aime à en mourir. Mais je veux qu'on vive tous les deux. Il a raté le début de sa vie, mais c'est un être humain, il a droit à une seconde chance[4]. » J'avoue que je suis plus que perplexe.

« Attendez ! réagit Daniel Zagury en se redressant sur son siège. C'est à prendre à la lettre. Elle aime à en mourir, dit-elle. Soit. Mais elle aime à en mourir un type qui a tué plusieurs femmes ! Tout n'est peut-être pas dit, mais une grande partie quand même. » Il a raison. Inutile, parfois, d'avoir fait médecine pour comprendre ce qui saute aux yeux…

Je poursuis mon histoire. Lorsque l'administration pénitentiaire refuse le droit de visite à cette femme, celle-ci déclare dans la presse qu'elle va se battre « pour l'avoir, ce permis. Personne, ajoute-t-elle, ne nous empêchera de nous marier[5] ». Daniel Zagury m'interrompt une fois encore :

« Ça me fait penser à cette chanson : *Ne pleure pas, Jeannette*[6]. Vous ne vous souvenez peut-être pas des paroles : *Je veux mon ami Pierre / Celui qu'est en prison / Tu n'auras pas ton Pierre / Nous le pendouillerons / Si vous pendouillez Pierre / Pendouillez-moi avec / Et l'on pendouilla Pierre / Et sa Jeannette avec.* Jeannette est prête à tout pour ce mauvais garçon. C'est le défi de l'amour impossible, tout s'y oppose, y compris le réel, pourtant elle l'aime, le désire plus que tout parce qu'elle ne peut pas l'avoir. C'est le syndrome du fiancé canadien, c'est Israël qui décrivait ça : les hystériques ont souvent un fiancé canadien parce que ce n'est pas possible. Il est d'autant plus désirable que ce n'est pas possible. Cette exaltation du désir parce que justement il est entravé par tout. Je pense que votre livre sera intéressant s'il n'enferme pas dans une espèce de compréhension psychologique stéréotypée, s'il montre bien qu'un certain nombre d'aspects du désir féminin s'expriment de manière extrême dans ces situations, mais que ce n'est pas toujours la même chose. »

Toujours le désir féminin. Au cas par cas. Je me dis, à ce moment-là de notre entretien, qu'il me sera difficile de trouver des femmes qui acceptent de témoigner. Comme s'il lisait dans mes pensées, Daniel

Zagury m'explique qu'elles ne cherchent pas forcément l'anonymat : « Elles veulent témoigner, dire qu'elles ne sont pas folles, que leurs actes ont un sens, etc. »

J'espère pouvoir les rencontrer, ces femmes si singulières. Pour l'instant, les témoignages sont peu nombreux et anonymes.

Avant de mettre un terme à cette discussion, je souhaite évoquer celles – même si elles sont plus rares – qui finissent par succomber au mal après avoir succombé à l'assassin. Daniel Zagury ne sourit plus. « La perversion féminine est un autre problème, explique-t-il. Il y a aussi cette dimension : "l'agir pervers par procuration". Ce n'est pas moi qui le fais, c'est l'homme que j'aime. Quand j'ai expertisé Monique Olivier[7], la pauvre chérie, imitant une voix pleurnicharde, m'a déclaré : "Il m'a forcée." Pendant dix-sept ans, Fourniret l'a forcée ! Pendant dix-sept ans, elle a donc participé à cette perversion abjecte ! Pendant dix-sept ans, elle l'a aidé à attirer les petites filles… Pour une fois, à travers l'agir de son compagnon, ce n'était pas elle la victime, ce n'était pas elle qui avait été abandonnée, maltraitée par son père, par son frère, par son mari, etc. C'était l'autre. Et elle le lui offrait. Elle ne pouvait pas lui offrir sa virginité, elle l'offrait à travers les gamines. Elle était tout sauf le petit oiseau tombé du nid, passif et victime[8]. Non, elle jouait activement un rôle pervers, elle jouissait de cette posture qui, pour une fois, n'était pas la sienne. La perversion féminine ne s'exprime pas avec les mêmes armes que la perversion masculine. Quand je vous tiens des propos un peu "bisounours" – elle veut transformer le noir en blanc, l'impur en pur, etc. –, il y a aussi cette perversion qui se cache derrière. Aimer une ordure n'est quand même pas une chose banale ! Cela permet d'agir avec l'alibi de le faire à travers quelqu'un d'autre. »

J'en reste bouche bée. Les propos du Grand Z vont à l'encontre de tout ce que j'ai lu, de tous ces livres, articles, études et autres qui affirment au contraire qu'il y a une majorité de ces femmes qui sont « infirmières » ou rédemptrices, ou qui se soignent, et une minorité attirée par le noir, qui a ce goût du sang sans oser se l'avouer, qui cherche inconsciemment à toucher du doigt cet univers sépulcral, tout en se réfugiant derrière ce prétexte : « Ce n'est pas moi, c'est lui. » Il y a enfin celles, plus rares, qui passent à l'acte, comme Monique Olivier…

Le psychiatre enfonce le clou : « La perversion féminine est un grand tabou ! L'un des derniers. Les femmes ne seraient pas perverses parce que ce serait une atteinte à l'image maternelle ? Et les mères de ces tueurs en série, qui étaient-elles ? J'ai l'habitude de dire que la plupart de ces criminels n'ont pas eu de bisous, ni de câlins, ni d'histoires avant de faire dodo…

– Si je vous comprends bien, même chez les femmes qui ont une dimension d'"infirmière", de rédemptrice, etc., il y a cette part d'ombre ?

– Je n'en sais rien. Comme je vous l'ai dit, il faut voir au cas par cas. Mais l'"infirmière", la catho, toutes celles qui sont dans le sauvetage et la purification, elles aussi ressentent le frisson de l'interdit. En fait, votre sujet ne doit pas être réduit aux "infirmières" ou aux rédemptrices. Il interroge aussi le rapport de la femme à la perversion… »

Zagury cite en exemple Monique Olivier. Je lui demande pourquoi il pense qu'elle a probablement plus choqué l'opinion publique que Fourniret lui-même.

« Parce qu'on est habitué à ce que les hommes se comportent comme ça, comme des salauds ! Ce n'est pas une nouveauté. Mais que les femmes fassent ça ? Non ! Impossible. Chacun est horrifié. Pourtant, Monique Olivier s'est servie de leur fils Sélim, alors bébé, comme appât pour tromper la confiance de leurs jeunes proies et les enlever ! C'est terrible. C'est le summum de l'abjection humaine ! Le premier fantasme de Monique Olivier, ce n'était pas du tout de rencontrer un tueur. Non, ce qu'elle voulait, c'était un Lino Ventura, un protecteur, un costaud qui casse la figure de ceux qui l'ont embêtée, comme son mari. Elle voulait un type qui la venge. C'est exactement ça : être la femme du *[il prend l'accent italien] patrone*… »

Que les femmes ne soient pas toutes des bonnes sœurs, des victimes, de pures amoureuses, ce n'est pas un scoop !

« Femmes ou hommes, nous sommes tous en proie au bien et au mal, précise le psychiatre. Ces femmes le sont aussi, mais on ne le met pas assez en exergue. On peut à la fois – et cela devient très complexe –, on peut à la fois jouir par procuration du mal que ces hommes dont elles sont éprises ont fait et vouloir les transformer. Ce n'est pas tout blanc ou tout noir. On est, si je puis dire, dans des zones qui sont autrement plus

excitantes qu'avec le type gentil qui rentre du boulot le soir avec un bouquet de fleurs. On s'ennuie avec ces hommes-là ! »

Il n'a pas tort. Laquelle d'entre nous n'a jamais entendu une amie lui dire, à propos d'un prétendant, qu'il l'ennuie parce qu'il est trop gentil, trop lisse, sans surprise…

« Ce qui est surprenant, dis-je à voix haute, toujours plongée dans ma réflexion, c'est que tous ces tueurs ne sont pas vraiment ce qu'on peut qualifier de "beaux gosses"…

– *Tel qu'il est, il me plaît / Il me fait de l'effet / Et je l'aiiime*[9], vous connaissez la chanson de Fréhel, me répond Daniel Zagury en chantonnant : *C'est un vrai gringalet / Aussi laid qu'un basset / Mais je l'aiiime*[10]… Voilà : il n'y a pas que Brad Pitt qui a du succès. Savez-vous combien de fiancées a eues Landru ? Combien de femmes a-t-il séduites ? Plus de deux cents ! Il était charmant, paraît-il, c'était un très bon amant, plein de, comment dire, de gentillesse et de savoir-faire.

– Et au cours de ses quatre années d'incarcération, il a reçu huit cents demandes en mariage parmi quatre mille lettres d'amour enflammées ! Ça me dépasse ! Mais, pour reprendre vos propres termes, ce ne sont tout de même pas quatre mille… "tarées" ?

– Non, ce sont quatre mille petits défis, quatre mille "Moi je vais le changer, moi je vais me colleter avec le mal pour en faire un bien et en jouir secrètement". Mais, bien sûr, c'est plus complexe que ça. Tout se mêle, la sainte, la saint-bernard, l'infirmière, la folle. Elles sont tout ça. Pourquoi ces femmes seraient-elles différentes, après tout ? Pourquoi les ranger dans des cases quand nous sommes tous faits de mille tourments, mille envies, mille passions ?

– Et l'amour ? Elles parlent toutes d'histoire d'amour. Est-il présent ? Existe-t-il ?

– Ce n'est pas nécessairement de l'amour sexuel, ou une attirance sexuelle, ou de l'amour pulsionnel, répond le psychiatre après un temps de réflexion. Prenez l'exemple de celles qui sont amoureuses d'un condamné à mort aux États-Unis : elles savent qu'il n'y a rien de possible sur le plan physique. Dans ce cas, nous sommes dans une dimension d'exaltation mystique… »

Il y a un autre cas de figure que nous n'avons pas abordé. J'évoque alors l'affaire Dany Leprince, accusé d'un quadruple meurtre au sein de sa famille. Tout sauf un playboy. Pourtant, il va séduire une femme, anesthésiste, qui élève ses deux enfants, qui mène une vie tout ce qu'il y a de plus banal. Une femme persuadée de son innocence, partie bille en tête au combat, qui va remuer ciel et terre, essayer de faire réviser le procès et finir par l'épouser en prison.

« Vous pourriez intituler votre chapitre "Vie de mère, vie de merde", me répond Daniel Zagury, toujours surprenant… Cette histoire apporte de l'aventure, de l'extraordinaire, on tutoie les étoiles et les nuages. La vie change de calibre, on bascule dans autre chose… On transforme le cauchemar en rêve. Il y a quelque chose de l'ordre de l'alchimie, comme lorsqu'on transforme le métal en or !

– En prenant le risque de se tromper ?

– Pour mettre sa vie à la poubelle de cette façon et se lancer dans un combat titanesque, il faut une conviction passionnelle et la conviction passionnelle n'admet pas le doute. Vous ne lâchez pas votre mari, vos enfants, votre métier, si vous n'avez pas la conviction absolue, passionnelle, que vous êtes dans la vérité. Ce n'est pas possible. Ce type d'engagement n'admet pas la contradiction. Il y a cette dimension chez toutes ces femmes.

– Alors, n'importe quelle femme qui a une vie "banale" peut basculer ?

– Oui. Et le criminel, le tueur en série, à ce moment-là, est tout simplement un prétexte, un prétexte dérisoire. Ça aurait pu être autre chose, elle aurait pu s'engager pour une autre cause. D'une certaine façon, ces femmes sont plus amoureuses de la cause qu'elles portent que de l'homme lui-même.

– L'amour ne survivrait donc pas hors les murs de la prison ?

– Oui, il ne résiste pas à une vie quotidienne, banale. Il lui faut l'exaltation d'une situation extrême, impossible ! Vous devriez regarder du côté de l'amour courtois, parce que l'amour courtois, c'est l'amour destiné à ne jamais être possible, qui ne peut s'épanouir que dans ces conditions-là, très particulières, de l'exaltation. C'est l'exaltation de l'amour impossible. C'est un sujet très intéressant, car il renvoie à

l’exaltation du désir et à l’épreuve du quotidien. Ce sont des amours qui sont choisis pour, justement, ne pas être réalisés. »

L’amour courtois ! Il fallait y penser. Lorsque j’ai commencé mes recherches, on m’a parlé de Bonnie and Clyde. Voilà que je me retrouve avec Tristan et Iseut ! Décidément, cette enquête me réserve des surprises.

Dès le début de ce livre, j’ai utilisé le mot « groupie », sans vraiment savoir qu’il pouvait y avoir un lien avec le sujet qui nous intéresse. En effet, certaines de ces femmes pourraient être des groupies déçues d’une inatteignable célébrité, déçues au point de se « rabattre » sur « le » prisonnier célèbre, sur cet homme qu’elles peuvent approcher ; il suffit d’une lettre, d’une demande de visite… Et de cette façon obtenir à leur tour une certaine notoriété. C’est d’une noirceur absolue. Daniel Zagury confirme : « Oui. “Je jouis de tout ce qu’il a fait parce que j’ai beau être une femme, j’ai moi aussi ma dose de perversion.” En tout cas, ça met de l’extraordinaire dans le médiocre et le sinistre. Ces femmes, tout d’un coup, vivent un destin ! En discutant avec vous, je m’aperçois qu’on sort des catégories trop tranchées, c’est bien. »

Il y a un autre « type » de femmes que je n’ai pas encore évoqué. Je pense aux surveillantes de prison, aux infirmières, aux assistantes sociales, aux conseillères de probation, etc[11]. Je sais que ces fonctionnaires peuvent faire toute leur carrière dans le même établissement et côtoyer pendant trente ans les mêmes détenus, qu’elles voient évoluer. Certains, d’abord marqués par la noirceur de leurs actes, par le sang qu’ils ont sur les mains, vont perdre cette image au fur et à mesure des années. Ils vont « s’arrondir » jusqu’à devenir plus fréquentables, voire séduisants. C’est ce que ces femmes-là peuvent finir par ressentir. L’acte monstrueux est toujours là, mais atténué. Peu à peu, un dialogue peut s’instaurer, le tueur devenir plus sympathique – et pourquoi pas touchant ? Sommes-nous face à une autre catégorie de femmes ?

« C’est fondamental, répond Daniel Zagury en hochant la tête. C’est ce que j’explique dans mon bouquin sur les tueurs en série. C’est très naïf de croire que, lorsqu’on est avec un détenu qui a commis des horreurs, on

est forcément avec l'horreur. Je peux vous dire que Guy Georges était très sympa, bien élevé. Il avait une grande intuition. Et puis, quand vous faites une expertise, vous parlez de choses et d'autres. On a donc parlé de foot. Avant de s'appeler Guy Georges, vers l'âge de 5 ou 6 ans, il s'appelait Rampillon. Je lui fais alors remarquer que Rampillon était un joueur du Football Club de Nantes. "Ah, vous aimez le foot, docteur ?" Voilà comment on s'est mis à parler de foot, comme au café du commerce. Nous étions trois experts. À chacun, il a servi son plat favori. Moi, c'était le foot, pour les deux autres, c'étaient les femmes et la chasse…

– C'est de la manipulation ?

– Je déteste ce mot. C'est de la saisie intuitive.

– De la séduction ?

– Oui, c'est plus de cet ordre-là. Cela me rappelle un détenu que j'aimais bien. C'est vieux, j'avais 30 ans. J'étais jeune et un peu naïf. J'avais eu un très bon contact avec lui. Il s'appelait César, c'était un Italien. Il m'avait expliqué qu'il avait tué sa femme dans un moment de débordement passionnel. Cela ne l'avait pas empêché d'écoper de vingt-cinq ans de prison aux assises à Versailles ! Je m'étais alors renseigné un petit peu. Quand j'ai vu ce qu'il avait fait, c'était l'horreur absolue ! Mais ça, ce n'était pas dans notre relation. D'une jalousie pathologique et d'une violence inouïe, ce type était malgré tout sympa, chaleureux, non seulement avec moi, mais aussi avec ses codétenus et les surveillants. Les gens ne sont pas "que" ce qu'ils ont fait.

– J'en déduis que vous faites un distinguo entre les femmes qui sont au contact des prisonniers par leur travail et celles qui leur écrivent depuis l'extérieur alors qu'elles ne les connaissent pas ?

– On en revient toujours à la même chose, la même excuse : "Il n'est pas celui que vous croyez. Vous, vous pensez que c'est le salopard qui a découpé sa victime en morceaux, mais moi je sais que c'est un brave type." Les deux sont vrais. Le méchant n'est pas nécessairement que méchant… Bien sûr, il y a des méchants cent pour cent méchants. Comme disait Fourniret : "Vaut mieux pas faire d'affaires avec moi." »

Dire d’un être humain qu’il n’est pas monolithique me semble tomber sous le sens. Le mal incarné, ultime, existe-t-il seulement ? Difficile de l’imaginer, mais le Grêlé était super sympa avec ses enfants et sa femme. La phrase d’Alain Bauer me revient en mémoire. « Et Adolf Hitler était un merveilleux grand-père »…

Le Grand Z s’anime dans son pull trop large : « Guy Georges a fait un travail d’intérêt général pour éviter la prison. Il était éboueur à la Ville de Paris. Il était tellement sympa que ses collègues ont fait un pot à son départ ! À l’époque, il vivait dans un squat. Un psychiatre qui bossait avec les marginaux de ce squat l’a connu. Quand il a appris qu’il était le tueur de l’Est parisien, il a écrit un livre dans lequel il répète : “Je suis sur le cul, je tombe de l’armoire !” Il n’y a rien d’autre à dire… »

Justement, à propos de Guy Georges, je rappelle au psychiatre l’existence de cette étudiante en droit de 23 ans qui commence par lui écrire avant d’entamer des conversations téléphoniques autorisées. Puis, elle va le voir en prison. Finalement, elle en tombe amoureuse. Elle raconte même leur première rencontre : « On s’est serrés l’un contre l’autre et je suis tombée folle de lui[12]. » Quand on lui demande si le passé du tueur ne la dérange pas, elle répond : « Évidemment, quand je rentre chez moi, j’y pense. Mais, aujourd’hui, je ne lis plus aucun article. »

« Elle n’a pas envie de savoir, répond Daniel Zagury. Elle n’a pas envie de se le rappeler ! Elle a rencontré un homme avec lequel elle a ressenti de vrais sentiments et de vrais échanges. En même temps, on ne peut pas dire qu’il s’agisse d’une rencontre innocente…

– Mais, enfin, Guy Georges, ce sont tout de même les viols et les meurtres de sept jeunes femmes dans des conditions épouvantables ! Je ne peux pas croire qu’on écrive innocemment à un type comme lui !

– Cela signifie qu’en premier lieu elle veut le réparer tout en étant fascinée. Quand on est fasciné, on s’approche, on s’éloigne, on flirte avec l’objet.

– Vous avez raison, dis-je plus calmement, comme si j’étais devenue moi-même une experte. C’est vrai, elle s’approche, elle s’éloigne. “On s’est serrés dans les bras l’un de l’autre, dit-elle, mais quand je rentre à la maison, je ne lis plus les articles.” »

Silence.

Quel entretien ! Une heure et demie vient de s'écouler. Une heure et demie à échanger sur un sujet beaucoup plus complexe que je ne l'imaginais. Daniel Zagury m'a séduite, baladée dans des digressions sans fin, mais qui avaient toujours un sens. Hâbleur, charmeur, il a mis à mal mes certitudes, ne jugeant pas tout en me donnant les clés de la réflexion. Il a fait voler en éclats l'image de la femme victime, forcément victime, de la femme « tarée » qui ne serait que ça, de l'homme manipulateur, incarnation du mal absolu…

Je comprends mieux en quoi ces femmes sont dissemblables de ce que je peux être, de ce que nous pouvons être, nous qui n'aurions jamais l'idée d'entrer en contact avec un tueur en série, de lui écrire, de lui rendre visite, d'en tomber amoureuse. Dissemblables et en même temps très proches, parfois, dans notre volonté d'être nous aussi la femme du chef, la femme du plus fort, du dur au cœur tendre…

Je ne pourrai pas faire l'économie d'aller au-devant de ces femmes si particulières, quelquefois mystérieuses, énigmatiques, si lointaines et en même temps si proches, chacune – ainsi que l'a souligné à plusieurs reprises Daniel Zagury – étant un cas particulier. Il faut que je touche du doigt leur vérité. Je ne suis ni psychiatre ni criminologue. Je suis une journaliste qui cherche à comprendre.

Le point de vue d'un seul psy, fût-il considéré comme le pape en la matière, n'est évidemment pas suffisant. Je vais devoir m'astreindre à une autre séance, dans un autre cabinet…

D’un psy à l’autre

Peut-être moins connu du grand public, son nom n’en apparaît pas moins régulièrement dans les grands dossiers judiciaires. Je ne sais pas s’il est un adepte des pantalons en velours côtelé et des pulls trop larges, mais son CV parle pour lui. Chef du « Pôle de santé mentale des détenus et psychiatrie légale » de Lyon pendant plus de trente ans, Pierre Lamothe est médecin-légiste, expert honoraire agréé près la Cour de cassation et s’est illustré dans de nombreux procès, notamment celui de Klaus Barbie, dont il fut l’un des médecins, en 1983.

Je suis impatiente de le rencontrer. Plus exactement, je suis impatiente d’entendre l’expertise d’un autre psychiatre sur la personnalité de ces femmes que je commence à mieux cerner, à mieux appréhender. Quand je les rencontrerai, je saurai à qui j’ai affaire, comment je dois les aborder, sans leur donner l’impression que je les juge ou que je suis là pour faire leur procès. Ce n’est pas mon propos. J’en reviens toujours à cette même évidence, à ce même verbe : comprendre. Ce sera un exercice délicat. Je le sais. Pour toutes ces raisons, mon nouvel interlocuteur va, je l’espère, m’ouvrir de nouvelles pistes et éclaircir celles où j’ai déjà posé un pied.

Cette fois, malheureusement, pas de rendez-vous dans un cabinet, pas de contact, pas d’échange de visu, pas de face-à-face autour d’une tasse de café. L’interview se fera au téléphone. Même pas un Skype ! Aucune image. Maîtriser un entretien dans ces conditions, être privé des réactions physiques de l’interlocuteur, de ses regards, de ses gestes, n’est jamais simple. Notre premier échange ne durera d’ailleurs qu’une dizaine de minutes, pour une question d’organisation. Frustration ultime ! Attendre vingt-quatre heures supplémentaires alors que l’on s’apprête à entrer dans le vif du sujet…

Pas de description de Pierre Lamothe donc – je n’ai pas l’intention de lui demander s’il porte un velours côtelé et un pull en pure laine mérinos. En revanche, je peux parler de sa voix, qui inspire immédiatement confiance, avec un je-ne-sais-quoi de familier.

Après les présentations et les remerciements d'usage, je lui explique ma démarche. Sans l'avoir vu venir, l'entretien démarre sur l'image du « tueur en série ». Plus précisément sur l'image tronquée qu'on a, en France, de ces criminels d'une espèce particulière. Je laisse Pierre Lamothe dérouler.

« Le *serial killer* à l'américaine, m'explique-t-il, est très peu fréquent en France. Exemple : Thierry Paulin[13]. On peut le qualifier de tueur en série si l'on considère le nombre de ses victimes, mais il ne présente aucun des traits que prête l'imaginaire collectif au *serial killer* : tueur qui agit selon un scénario complexe et répétitif. Chez Thierry Paulin, il n'y en a pas. Il a repéré qu'il y avait suffisamment de vieilles dames dont personne ne se préoccupe pour qu'on puisse en tuer un bon nombre avant d'avoir la police à ses trousses. Le tueur en série à qui l'on prête une intelligence au-dessus de la moyenne, qui rit sous cape, qui joue à cache-cache avec la police, à mon avis, ça n'existe pas. On n'en a pas de véritables exemples. Je le répète : le personnage du *serial killer* appartient en très grande partie à l'imaginaire collectif. Il faut le rappeler à chaque fois.

– Et c'est cette image "fausse", souvent sortie de l'imagination de romanciers ou de scénaristes, qui fascinerait certaines femmes ?

– Être caressé par la main qui tue exerce certainement une fascination. N'en déplaise à toutes nos féministes, je pense qu'il y a des phénomènes hormonaux qui font qu'une femme peut être éblouie par l'aspect pénétrant du criminel. Cela dit, le cas contraire – un homme fasciné par une tueuse – existe aussi, même s'il est extrêmement rare. C'est une question d'ocytocine et de testostérone. Il y a quelque part une espèce de fascination pour la toute-puissance, pour l'absence de limites, ces limites que nous nous imposons sans cesse et dont s'affranchit le tueur en série.

– Vous voulez dire qu'il y a chez ces femmes quelque chose de l'ordre à la fois sexuel et maternant ? Nous sortons du "politiquement correct"…

– Mais cela n'a absolument rien de dévalorisant pour les femmes ! Je suis un féministe 3.0. Je crois à la bisexualité psychique : pour être un homme normal ou une femme normale, il faut accepter son côté femme quand on est homme et son côté homme quand on est femme. Nous avons tous à la fois de l'ocytocine et de la testostérone. »

Je pose cette question qui me tracasse – comme à Daniel Zagury et à tous les interlocuteurs et interlocutrices que je serai amenée à rencontrer – : que ressentent ces femmes qui se jettent dans les bras de tueurs ayant donné la mort, parfois dans d'atroces circonstances ? Une espèce de frisson ? Refusent-elles l'évidence ? Est-ce un déni de réalité ? Cherchent-elles une forme d'absolu, une passion déraisonnable ?

« Un peu tout cela à la fois, reconnaît Pierre Lamothe. Je pense aussi qu'elles cherchent à se fondre dans une image extrême d'elles-mêmes…

– Vous voulez dire qu'elles cherchent à être uniques, différentes, à sortir du lot ?

– Si on veut, mais je n'en ferai pas une question identitaire. Une fois la maturité achevée, on fonctionne avec une "instance", un appareil légal intrapsychique que tout le monde connaît sous le nom de surmoi[14]. La plupart du temps, les gens voient dans le surmoi l'idée d'un censeur sadique. Or, c'est tout le contraire : le surmoi est aussi celui qui vous félicite. Bien sûr, il vous dit : "Ne fais pas ça, c'est défendu, mais je te laisse faire !" Le surmoi n'est pas un empêchement, mais un interdit ! Et l'interdit, c'est l'héritage de la parole du père, ça ne peut pas être l'héritage d'un obstacle formel qu'on a mis sur la route des pulsions.

– Qu'est-ce qui fait la différence entre ces femmes et moi ? Pourquoi, par exemple, je vais me l'interdire ? L'idée d'être visiteuse de prison peut m'effleurer, mais je n'irai pas jusqu'à écrire à un tueur en série. Pourquoi certaines vont franchir le pas, allant parfois jusqu'à rencontrer le criminel en prison ? Qu'est-ce qui fait qu'il y a des degrés comme ça, des stades ?

– Dans mes cours, j'utilise la métaphore de la voiture. Dans une voiture, il y a un moteur, des freins, un volant et des pneus. Chacun de ces éléments-là se combine pour faire une voiture qui avance, qui va tout droit ou qui peut prendre des virages. C'est la même chose. À chaque fois, avant le passage à l'acte, il y a des aiguillages que l'on emprunte ou pas. Imaginez encore un petit bâton qui descend une rivière où il y a des rochers. Il peut passer à droite ou à gauche, etc. Quelquefois, il y a même des tourbillons et votre petit bâton va faire du surplace alors qu'il y a un très fort courant. À d'autres moments, il descend tout droit, etc. Il en va de même avec la façon dont nous écoulons notre libido. Quant à savoir pourquoi je ne suis pas passé à l'acte, écoutez notre cher Brassens [décidément, nos psys sont des mélomanes !] : *Toi l'intraitable*

Pénélope / N'as-tu jamais en rêve / Au ciel d'un autre lit / Compté de nouvelles étoiles[15] ; c'est merveilleux !

– Et le fameux côté saint-bernard, est-ce un marqueur fort chez ces femmes-là ?

– Oui, sans aucun doute. Mais ce sont très souvent des réparations qui s'adressent à leurs propres blessures : "Moi, on ne m'a pas écoutée, eh bien je vais me rattraper, corriger le fait qu'on ne m'ait pas écoutée en écoutant un autre. Et je suis sûre que je peux apporter quelque chose là où personne n'apporte rien. Je suis sûre que je vais le voir autrement parce que tout le monde le regarde de la même façon."

– Autrement dit, forte de mon expérience personnelle, je vais être à même de mieux le comprendre. Il y a un point commun, il y a quelque chose qui me rattache à cette personne-là…

– Je pense que ces femmes, dans cette espèce de passage à l'acte qui consiste à se donner ou à prendre en charge un tueur, relèvent certainement de choses plus ou moins connues d'elles-mêmes. Elles ont une fringale de reconnaissance, ou une défaillance de la reconnaissance et du fonctionnement narcissique normal. Elles n'ont pas véritablement l'estime d'elles-mêmes. Elles la retrouveront peut-être dans ce défi qu'elles se lancent. Normalement, l'estime est issue d'un narcissisme qu'on échange à deux : je te reconnais et tu me reconnais. C'est gagnant-gagnant. Quand on est dans l'estime de soi, on peut faire des erreurs. On n'est pas un zéro parce qu'on a commis une faute. Si c'est le cas, on repart, ou bien on en subit les conséquences…

– Quelle est la différence entre ces femmes qui travaillent en milieu carcéral (surveillantes, psychologues, visiteuses, etc.) et qui peuvent, elles aussi, tomber amoureuses d'un *serial killer*, et celles qui ne le connaissent pas et vont lui écrire ?

– Je pense que celles qui écrivent ont encore un petit frein ; elles peuvent se permettre de lâcher les vannes parce qu'une lettre ne les engagera à rien. Une lettre est peut-être une protection. Quant aux autres, tout d'un coup, le rideau se déchire… Je ne sais pas si l'idée de rédemption est très présente, mais il y a cette idée de voir le bon côté de l'individu ajouté à la séduction par l'extrême. De toute façon, on se trouve dans l'excès et l'excès fascine. On est quand même obligé de ne

pas trop s’approcher du bord de la falaise parce que l’appel du vide est quand même là. »

Au-delà de l’horreur

Décidément, je n’aime pas ces interviews à distance, surtout quand il faut les interrompre et prendre un autre rendez-vous téléphonique le lendemain, ou dans quarante-huit heures, ou la semaine suivante. À chaque fois, il faut retisser des liens éphémères, recréer un climat de confiance sans être vraiment sûre d’y parvenir. Je crains l’aspect décousu que pourraient prendre nos échanges… La prochaine fois, donc, j’espère pouvoir aborder des cas précis. À commencer par celui de Guy Georges. Si Pierre Lamothe ne l’a pas expertisé, il l’a néanmoins rencontré.

Le tueur de l’Est parisien laissait derrière lui des scènes de crime d’une particulière bestialité. On peut parler d’horreur absolue, comme me l’a confirmé Martine Monteil. Elle est à l’origine, avec le juge Thiel, de son identification, puis de son arrestation, en 1998 : elle était à l’époque cheffe de la brigade criminelle du 36, quai des Orfèvres.

D’emblée, lors de notre nouveau rendez-vous téléphonique, je rapporte à Pierre Lamothe certains des propos de Martine Monteil, avec laquelle j’ai pu longuement m’entretenir. Elle a évidemment gardé en mémoire ces scènes de crime.

« Quand vous avez poursuivi un individu comme ça, pendant des années, quand vous connaissez les horreurs qu’il a commises et que vous voyez qu’il y a des filles qui lui écrivent des messages d’amour en prison, c’est extrêmement choquant ! Je me demande si ces femmes se rendent bien compte à qui elles ont affaire. Si on leur mettait les photos des scènes de crime sous les yeux, j’ose croire que cela leur ferait changer de point de vue. C’est terrible de dire cela, mais j’ai toujours rêvé de montrer quelques photos au JT de 20 heures pour marquer les esprits, parce que je crois que les gens ne se rendent pas compte. »

Je demande à Pierre Lamothe comment ces « amoureuses » font pour gommer cette réalité qui nous paraît, à nous, si insupportable.

« Je ne connais pas Guy Georges aussi bien que Daniel Zagury, mais je pense qu’il est dans l’instant et dans la séduction immédiate. Je ne crois pas qu’il soit dans une continuité. C’est-à-dire qu’il peut très bien être

extraordinairement sincère en apparence pendant quelques minutes, ce qui peut permettre à ce moment-là à une interlocutrice de tout oublier, d'oublier ses actes. Et il va se conforter, moduler la suite. Il ne faut pas oublier, quand même, qu'il a aussi été capable de séduire !

– J'ai retrouvé une étudiante en droit qui avait 23 ans en 2004 et qui a commencé par lui écrire, avant de passer aux conversations téléphoniques pour finalement le voir en prison à plusieurs reprises. "La première fois que je l'ai vu, a-t-elle raconté dans la presse, on s'est serrés l'un contre l'autre. […] Évidemment, quand je rentre chez moi, je pense à ce qu'il a fait, mais je ne lis plus aucun article. Je veux me marier avec lui[16]."

– C'est une exaltation un peu extraordinaire. Mais cela ne change pas grand-chose à tout ce qu'on a déjà dit. C'est-à-dire au fait qu'il y ait clivage, qu'il puisse y avoir à la fois le frisson de se rapprocher du danger, d'aller presque jusqu'au bout. Je laisse le sort en décider pour montrer à quel point je suis maître de moi-même. Je suis tellement maître de moi-même que je n'éprouve même pas le besoin de lutter contre le sort. Je peux laisser le sort décider.

– Quand elle dit : "Aujourd'hui je ne lis aucun article", n'est-ce pas une façon de mettre un voile pudique sur l'horreur ?

– Bien sûr. C'est une façon de dire : "J'ai trouvé ma pépite, ma façon de fonctionner, je ne veux surtout pas la remettre en question."

– J'ai l'impression que le principe de réalité l'a rattrapée, parce qu'elle avait demandé l'autorisation de se marier, puis elle a confié quelques mois plus tard à un journaliste que ce n'était plus à l'ordre du jour…

– Cela me fait penser aux femmes d'alcooliques, qui à la fois les guérissent et en même temps les enfoncent, font tout ce qu'il faut pour qu'ils récidivent. "Il fait mon malheur, mais je ne le quitterai jamais." Mais elles font le malheur aussi du pauvre type qu'elles poussent à boire et qu'elles dévalorisent tellement qu'il ne lui reste plus comme ressource que de continuer. Pourquoi ? Parce qu'il a été défini par son comportement. Je pense que, chez ces femmes, il y a cette idée qu'en réalité elles se sont complètement approprié l'autre à travers l'image qu'elles en ont. Elles ne lui laissent même pas la possibilité d'être réellement différent. C'est la même chose avec Guy Georges. Là où les autres ne voient que l'horreur, qu'un tueur, cette femme a décidé de voir

tout à fait autre chose, comme s'il y en avait un qui disait moi j'ai vu l'œil gauche et moi j'ai vu l'œil droit. Elle est dans la même radicalité. »

Passons à l'affaire Nordahl Lelandais[17]. Une de ses ex-compagnes, la fameuse madame G. déjà évoquée avec Daniel Zagury, qui l'a connue après son incarcération, raconte qu'elle l'a vu pour la première fois à la télévision, au JT, au moment de la reconstitution. Je la cite : « On le traite mal et là je me dis "le pauvre". » Elle ne pense pas à la victime, mais immédiatement à ce « pauvre homme » ! Elle raconte qu'elle va lui envoyer une première lettre, puis il va y avoir un échange épistolaire jusqu'à ce qu'elle le voie en prison. Elle jure qu'il n'y avait rien de malsain là-dedans. Elle voulait juste tendre la main et, finalement, c'est lui qui l'a séduite. Cela s'est tellement bien passé que cette relation, aujourd'hui terminée, a quand même duré pratiquement trois ans. Il semblerait qu'elle était sous son emprise. Une unité de vie familiale (UVF)[18] se serait très mal passée. D'ailleurs, je ne savais pas que Lelandais pouvait avoir accès à une UVF… Pierre Lamothe trouve également cela surprenant et pense qu'il ne méritait pas d'en avoir, car cela n'a pas été fait pour ça. Il note qu'il est très difficile d'en obtenir pour les gens « normaux ».

Je continue en expliquant qu'ils ont eu des relations sexuelles au parloir traditionnel durant toutes ces années, avant cette UVF où il lui aurait ordonné de passer de la drogue, de l'alcool, des téléphones portables… Évidemment, elle le fait. Pour la petite histoire, elle a écopé de six mois avec sursis pour avoir répondu positivement à cette demande. Aujourd'hui, elle avoue qu'elle a encore peur de Lelandais, mais aussi qu'elle a aimé cet homme. C'est donc allé assez loin ! Je précise qu'elle travaille dans le social…

« Ce qui serait intéressant, réagit le psychiatre, c'est de savoir quelles étaient ses fragilités pour perdre à ce point tous ses garde-fous, ces interdits qui existent normalement entre le travailleur social et le prisonnier… Heureusement que Lelandais est passé à l'acte assez violemment pour qu'elle soit dessillée brutalement. Généralement, quand ça tourne mal, ces femmes oublient totalement leur consentement initial, leur fascination. Elles racontent une histoire dans laquelle elles n'ont jamais été consentantes, uniquement des victimes. »

Les verrous ont sauté les uns après les autres. C’est fascinant. D’abord, elle lui écrit presque par charité chrétienne, puis elle va le voir en prison sur le registre amical, puis elle accepte de faire l’amour entre deux portes dans un parloir, enfin elle lui donne de l’argent, passe des téléphones, de la drogue. Plus elle accumule les transgressions, plus elle oublie les actes commis par cet homme, les raisons pour lesquelles il est en prison. Pierre Lamothe acquiesce. C’est en tout cas de cette façon que j’interprète son silence à l’autre bout du fil…

J’enchaîne. J’aborde l’affaire Patrice Alègre. J’explique avoir remonté la piste de l’une de ses amoureuses. Une histoire abracadabrantesque, comme dirait l’autre. Je résume. Il s’agit d’une Canadienne prétendument étudiante en psychologie ou psychologue. Une mère de famille, elle a deux enfants. Elle vient de divorcer et va entamer une relation épistolaire avec Patrice Alègre. Ce n’est pas le premier. Elle avait écrit à d’autres tueurs en série. Il se trouve qu’Alègre a répondu. Elle va en tomber amoureuse… Sans l’avoir jamais vu. D’après mes premières informations, cela ne l’aurait pas empêchée de laisser ses enfants au Canada pour venir s’installer en France !

« C’est fascinant, reconnaît Pierre Lamothe. Évidemment, ça ne dépend pas de lui. Ça dépend d’elle. Ce n’est pas lui qui l’a faite venir…

– Quand elle parle de lui, elle avoue avoir été “surprise de découvrir une tout autre personne que le tueur assoiffé de sang décrit dans les médias. [Elle] parlai[t] avec quelqu’un qui avait évolué et qui avait pris du recul sur ses actes”.

– Alors là, me répond le psychiatre en éclatant de rire, autant je peux, à la rigueur, comprendre que quelqu’un me dise que Guy Georges n’est pas fichu, autant je pense qu’Alègre n’est pas du tout, absolument pas, dans le même système. Si vous voulez, Alègre appartient plutôt au camp de Thierry Paulin, de ceux qui ne pensent pas. Thierry Paulin, c’est zéro. Trois neurones et puis c’est tout. Alègre est en permanence dans une espèce de jouissance immédiate, dans l’absence de considération des autres. D’ailleurs, je pense qu’il ne pouvait séduire que quelqu’un qui ne le connaissait pas. »

Je rappelle à Pierre Lamothe que Patrice Alègre a fait une demande de réexamen psychiatrique il y a quelques mois. Le résultat a été absolument

catastrophique. Il semblerait que c'est elle, cette femme venue de nulle part, qui aurait contacté l'avocat d'Alègre, maître Pierre Alfort, pour lui demander de faire cette demande de réexamen. Devant le résultat, elle l'aurait pris à partie, l'accusant de ne pas faire son boulot, traitant les psys d'imbéciles et Daniel Zagury d'abruti, expliquant qu'à part elle personne ne comprenait rien à Patrice Alègre.

« Énorme, énorme ! réagit Pierre Lamothe. Vous voyez bien qu'elle se sauvegarde elle-même, qu'elle est en train de sauver son propre personnage. Elle n'accepte pas de reconnaître qu'elle a été stupide, elle n'accepte pas de se remettre en cause. Vos deux histoires sont intéressantes. Avec deux réactions différentes : si la première persiste, si elle continue à dire "C'est sa faute, tout est sa faute et rien que sa faute", la deuxième dit : "J'ai toujours été dans la raison, ce sont les autres qui continuent à avoir tort." Elles ne s'en sortiront pas.

– Dans les deux cas, l'une disant : "Je suis une oie blanche qui était sous l'emprise d'un salaud complet" et l'autre disant : "Vous n'avez rien compris, il n'est pas celui que vous croyez et vous êtes des imbéciles", elles se mentent, toutes les deux, ne veulent pas se mettre en danger et restent dans leur schéma ?

– Je pense que l'oie blanche se ment un petit peu moins que l'autre, parce qu'elle est quand même plus capable de dire : "C'est un peu ma faute." Ce qui m'inquiète, c'est qu'elle continue à avoir peur de Lelandais. Pourtant, il ne peut plus rien faire contre elle physiquement et elle sait qui il est et serait capable de se dégager de son emprise. »

Comme avec Daniel Zagury, j'aborde un cas un peu particulier, très différent des deux autres affaires : Monique Olivier qui, elle, bascule complètement alors que son histoire a également commencé par une lettre envoyée à Fourniret.

« Une perverse, commence Pierre Lamothe. Voilà une femme qui a admirablement trompé son monde en réussissant à faire croire qu'elle n'était pas dans le coup, alors qu'elle jouait le rôle de rabatteuse, qu'elle jouissait de la situation. Fourniret lui faisait l'amour par fille interposée. Et elle en a joui !

– On est vraiment dans un autre cas de figure…

– Oui, la perversion. La crudité et la pauvreté de son langage montrent qu'elle est une vraie perverse. »

Je terminerai cet entretien en évoquant Marc Dutroux[19]. Je viens juste de découvrir qu'il a reçu, outre des demandes en mariage, un important courrier d'adolescentes qui avaient souvent l'âge de ses victimes. Incompréhensible… Parmi toutes ces lettres, j'ai noté celle-ci : « Bonjour, je suis une jeune fille de 15 ans, j'habite La Roche-en-Ardenne. Vous m'avez toujours fascinée. Vous êtes une personne connue. Quand je vois vos belles photos, je ne peux que croire que vous êtes honnête. » Les bras m'en sont tombés. Que dire d'un tel aveuglement ?

« Même si les bras m'en tombent également, réagit Pierre Lamothe, je ne ferai pas d'analyse sauvage sur quelque chose d'aussi court.

– Est-ce que ces filles vont chercher cette relation aussi parce qu'elles savent qu'elle est impossible à l'extérieur, qu'elle n'aura vraiment jamais lieu dans le monde réel ?

– Par définition, c'est ce qu'on appelle le grandiose. En psychanalyse, le grandiose, c'est la toute-puissance infantile qui se manifeste chez ces enfants qui n'ont pas été harmonieusement frustrés, qui n'ont pas pu apprendre harmonieusement la dépendance. Ils restent dans des fixations qui sont antérieures au neuvième mois. En général, c'est là, quand on fait des analyses fines, que l'on trouve qu'il s'est passé quelque chose dans le domaine de la rupture, dans le retrait brutal d'investissement de la mère ; le père a perdu son boulot, un autre enfant s'est annoncé… Bref, il y a eu quelque chose et il y a l'impossibilité de surmonter cette frustration extraordinaire que doit surmonter tout enfant au neuvième mois, lorsqu'il découvre que ce n'est pas lui qui est tout-puissant à travers sa mère, mais que c'est au contraire la mère qui peut ou ne peut pas, qui a le droit de vie ou de mort sur lui. Soit on peut rester dans la position du déni du pervers et continuer en disant : "Ça n'existe pas et c'est moi qui suis réellement le patron et je continuerai à l'être", soit on devient comme le psychopathe, avec une espèce de rage sadomasochiste parce que la seule façon d'être sûr qu'on vous réponde, c'est d'être méchant ; si vous êtes gentil, ce n'est pas du tout sûr que vous receviez la réponse à votre gentillesse. »

Je n’ai pas l’intention de rencontrer un autre psy. Cela ne ferait pas avancer mon enquête. J’ai maintenant une vue d’ensemble sur le sujet. Le brouillard s’est dissipé. Je commence à percevoir qui sont ces femmes, quelles sont leurs motivations, d’où viennent leurs pulsions qui les jettent pour certaines jusque dans les bras du monstre. Même si chacune est un cas particulier – c’est désormais une évidence –, toutes ont un point commun : le désir de transformer le mal en bien et une fêlure tapie quelque part dans leur être le plus profond qui les conduit à s’acoquiner avec le mal absolu pour mieux garder la tête hors de l’eau. Le tueur ne serait qu’un moyen, pas une fin en soi. Mais elles n’en ont pas conscience. Elles sont endormies. Malheureusement, le baiser du prince ne suffira pas à les réveiller…

Oui, le sujet est complexe, traversé par de grandes lignes visiblement communes au désir et aux femmes. Soit ! Maintenant, il va falloir se confronter au concret.

Par où commencer ? Comment retrouver et approcher ces femmes ? Et si on reprenait depuis le début ? Cette enquête est née de ma stupeur devant l’affaire Lelandais. Alors débutons par là. Après tout, son avocat connaît forcément la femme qui a eu une relation de plus de deux ans avec lui. Il faut donc que j’entre en contact avec lui. Comment s’appelle-t-il déjà ? Ah oui ! Maître Jakubowicz. Alain Jakubowicz.

La parole est à la défense

Je ne suis pas familière du monde judiciaire. Je n'y ai pas mes entrées, ne connais ni avocats, ni juges ou procureurs. Que dois-je savoir sur maître Alain Jakubowicz avant d'entrer en contact avec lui ? Merci Internet, plus précisément le site grandavocat.com, qui m'apprend que cet avocat « est un grand nom du barreau », connu notamment pour avoir représenté des parties civiles lors des procès de Klaus Barbie en 1987, de Paul Touvier en 1994 et de Maurice Papon en 1997, tous reconnus coupables de crimes contre l'humanité ou de collaboration pendant la Seconde Guerre mondiale. On retrouve également son nom dans le procès de l'incendie du tunnel du Mont-Blanc en 2003, ou du vol Rio-Paris, qui connaît son épilogue alors que je termine ce livre. Mais c'est évidemment parce qu'il est l'avocat de Nordahl Lelandais qu'il m'intéresse.

Alain Bauer et Daniel Zagury ont tous deux manifesté de l'estime pour maître Jakubowicz, tout en s'étonnant qu'il ait pu prendre fait et cause pour Nordahl Lelandais, au-delà de son rôle d'avocat. L'un et l'autre ont eu cette réponse unanime : il a sincèrement cru que son client était innocent. Intuition confirmée par Alain Jakubowicz lui-même, dans une interview accordée à l'hebdomadaire *Marianne* : « Bien sûr, je l'ai cru

innocent. Plus exactement, j'ai voulu le croire. J'ai voulu croire qu'il était innocent. Tout l'accablait et lui se disait innocent. C'est une situation dont rêve tout avocat. De ma part, c'était, je l'avoue, un péché d'orgueil. Il est assumé aujourd'hui[1]. »

Dans ces conditions, le contacter directement serait prendre, me semble-t-il, le risque de me voir opposer une fin de non-recevoir. Il faut que je trouve un émissaire susceptible de plaider ma cause, de lui expliquer la nature précise du sujet que je souhaite aborder avec lui et qui n'a rien à voir avec cette polémique. Une amie va pouvoir m'aider. Elle connaît un avocat qui pourrait tenter une approche. Celui-ci m'appelle rapidement. Nous nous connaissons de vue.

« Salut Valérie, D. m'a dit que tu cherchais à me joindre pour entrer en contact avec maître Jakubowicz ?

– Oui, oui, je réponds fébrile…

– Je le connais. Je l'estime beaucoup. Ce n'est pas un ami au sens littéral du terme, mais nous avons un lien de respect mutuel. »

Je lui expose l'objet de mon livre, mes premières constatations, les premières interviews, l'angle d'approche. Nous restons plus de trente minutes au téléphone. Il trouve le sujet passionnant. Il va envoyer un mot à son confrère. J'exulte ! Mais il me calme aussitôt : « Attends, j'envoie un mot, mais cela ne signifie pas pour autant qu'il va dire oui. Je vais lui expliquer ta démarche et lui confirmer que tu es quelqu'un de sérieux. » Je le remercie pour son aide précieuse.

L'attente commence. J'essaie de me calmer. Il me faut à nouveau faire preuve de patience, l'incontournable vertu dont doit se parer tout enquêteur digne de ce nom. Ne dit-on pas qu'un instant de patience est déjà une victoire ?

Le lendemain, je reçois un SMS de confirmation. Mon contact m'annonce qu'il a bien envoyé un mot à maître Jakubowicz. Pour le moment, pas de retour. Je croise les doigts, ronge mon frein… J'obtiens une réponse, trois jours plus tard. Trois jours au cours desquels je n'ai pas succombé à la tentation de passer un seul coup de fil. Le message que je reçois est un soulagement : « Jakubowicz est OK. Je lui ai donné ton nom, tu peux le contacter de ma part. »

Il faut que j’envoie maintenant un mot à l’avocat. Je me lance. Il me répond immédiatement et me donne rendez-vous dix jours plus tard, à 11 heures du matin, dans son cabinet, avenue Kléber. Il prend soin de doubler ce SMS d’un coup de fil quelques heures plus tard, alors que je suis dans les loges de *TPMP*… Je cours m’enfermer dans les toilettes pour lui répondre. Ceux que je croise dans le couloir doivent me prendre pour une folle. Je lui explique à nouveau de vive voix l’angle de mon livre, mon envie de mieux comprendre ces histoires d’amour, en particulier celle qu’a connu, son client, mais il me coupe :

« Je ne crois pas qu’il s’agisse d’histoires d’amour…

– Ah bon ?

– Non, non, mais nous en parlerons quand nous nous verrons. Visiblement vous êtes bavarde et moi aussi. Il vous faut combien de temps ?

– Une petite heure ? dis-je en croisant les doigts.

– Je pense qu’à nous deux il faudra bien une bonne heure et demie, dit-il en riant.

– Bien vu ! Encore merci, Maître. »

Dix jours. J’en profite pour me plonger à fond dans le dossier Lelandais. Je lis tout ce que je trouve sur le sujet, des prémices de l’enquête jusqu’au premier procès relatif au meurtre du caporal Noyer, puis sur les deux suivants concernant le meurtre de la petite Maëlys. Je fouille partout. Pas un article ne m’échappe. Je traque la moindre information sur cette « amoureuse », cette mystérieuse femme, qui aurait donc entretenu une liaison pendant deux ans et demi avec Nordahl Lelandais. Bref, je suis plus que prête pour affronter maître Jakubowicz… C’était compter sans la Covid : la veille de notre rendez-vous, je suis testée positive ! J’envoie un SMS à l’avocat. Il me propose un nouveau rendez-vous… Quinze jours plus tard. J’accepte, bien sûr.

Un immeuble haussmannien, comme il y en a tant d’autres à Paris, avec deux lourdes portes cochères en chêne massif surmontées d’une

imposte ovale juchée à plus de trois mètres de haut. C’est là que se trouve le cabinet de maître Jakubowicz.

C’est lui qui vient m’ouvrir. Grand, mince, souriant, élégant dans son impeccable chemise blanche, les manches retroussées jusqu’aux coudes, il me tend une main franche et m’invite à le suivre dans son bureau. On échange quelques mots sur la canicule qui accable la capitale avant d’entrer dans le vif du sujet.

Le grand avocat n’attend pas que j’évoque son client. J’apprends que Nordahl Lelandais reçoit beaucoup de courrier en prison, auquel il ne répond plus. Je lui demande pourquoi. L’avocat botte en touche : « Pour des raisons dont je ne souhaite pas parler. » Plus tard, je comprendrai que Lelandais a rencontré une autre femme pour laquelle, apparemment, il a arrêté toute autre correspondance. Elle se fera surprendre lors de son premier parloir, quelques semaines après cet entretien, en pleines relations intimes avec Lelandais… Pour l’heure, nous allons nous concentrer sur la seule histoire que je lui connais.

Avec l’aide de maître Jakubowicz, je vais essayer de cerner la personnalité de la mystérieuse Élisabeth – ou « madame G. », comme l’a surnommée la presse. Je lui rappelle qu’au début de sa relation avec Nordahl Lelandais elle brosse, dans l’unique interview qu’elle a accordée[2], un portrait du détenu assez idyllique. À l’en croire, l’homme qu’elle rencontre « n’était pas celui que l’on disait, [il] était extrêmement protecteur, galant et redoutablement intelligent »…

« Ce n’est ni un sot ni un imbécile, mais il n’est certainement pas redoutablement intelligent ! réagit immédiatement l’avocat en souriant… On ne peut pas non plus le qualifier de galant. Disons que c’est un garçon bien élevé, qui a le sens des convenances, qui est très respectueux. N’oublions pas que c’est un soldat, c’est-à-dire qu’il a eu un rapport à l’autorité extrêmement dépendant. Pour lui, même en prison, un gardien, c’est un gardien, au-dessus de lui hiérarchiquement parlant. C’est comme ça, ça ne se discute pas. »

Je propose alors de commencer par le commencement : la lettre que reçoit un détenu.

« C’est un premier cap à franchir, m’explique l’avocat. Avant qu’il la reçoive, quand il s’agit d’un détenu comme Nordahl Lelandais, le courrier est épluché avant de lui être remis. La lettre qu’il reçoit n’appelle pas nécessairement une réponse. Il y a d’ailleurs des femmes qui écrivent sans mettre leur adresse, elles peuvent éventuellement mettre un nom, ou un pseudo ou un prénom, mais pas d’adresse, c’est donc sans retour. Et puis il y a celles qui mettent leur nom et leur adresse. Le détenu peut alors être tenté d’entretenir un lien, sans forcément d’arrière-pensée. C’est une main qu’on lui tend…

– Lorsqu’il répond, peut-il y avoir déjà une forme de manipulation ?

– Honnêtement non, en tout cas pas dans le cas qui nous occupe. Parce qu’à ce moment-là il ne sait pas à qui il a affaire. Il n’en sait rien. Il sait simplement qu’il est seul, qu’il s’ennuie. Cette lettre, cette nouvelle relation qui s’offre à lui dans la noirceur de sa vie confinée entre quatre murs – guère plus de 7 m^2 à l’isolement –, c’est un rayon de soleil…

– Tout d’un coup, il y a quelqu’un qui lui dit : “Je ne te considère pas comme un monstre, je te considère comme un homme”… C’est ça ?

– Oui ! Et l’échange épistolaire commence. On se raconte sa vie, la femme dit qui elle est, c’est vrai ou ce n’est pas vrai, elle raconte sa journée… Cela ramène le détenu dans le monde réel, dans le quotidien. »

C’est évident. Maître Jakubowicz a raison, chaque lettre est une porte ouverte sur l’extérieur. Malgré tout, je ne peux m’empêcher de penser qu’il y a peut-être chez certains détenus, pourquoi pas chez son client, une volonté de manipulation. N’oublions pas que Lelandais a tout de même demandé à Élisabeth de lui passer téléphones et drogue ! Mais je garde ces remarques pour moi. Ce n’est pas le moment. Nous venons à peine de commencer notre discussion et je ne veux pas le braquer.

Je poursuis : en lui demandant si, à titre personnel, en tant qu’avocat, il encourage ces échanges. Il répond par la négative, car, selon lui, cela fait partie de la vie privée.

J’insiste : « Mais ces histoires peuvent interférer dans le dossier, non ?

– De toute façon, quand ça s’est produit, Nordahl ne m’a pas du tout mis au courant, réagit l’avocat d’un air grave et sévère.

– Comment ça, vous n’étiez pas au courant ?

– Bien sûr que non ! s’écrie maître Jakubowicz.

– Pourquoi ? Il pensait que vous alliez désapprouver ?

– Non, mais je ne suis pas son confident. J’ai toujours voulu mettre une distance. Je suis comme ça de manière générale, je ne suis pas du tout de ces avocats qui font copain-copain… Chacun à sa place.

– Mais enfin ! Cette relation a tout de même duré deux ans et demi ; et il ne vous en parle pas ?

– J’ignorais absolument tout. Je n’ai été informé que tardivement. Sincèrement, j’étais heureux pour lui, si ce n’est que je ne voulais pas que cette femme s’immisce dans le dossier. C’était au moment du procès de Chambéry [premier procès pour le meurtre du caporal Noyer], où elle a voulu venir témoigner. J’ai dit non. Je ne voulais même pas la voir dans la salle d’audience. Je ne voulais aucune interférence. Surtout par rapport aux familles de victime…

– Effectivement. Difficile d’entendre que le meurtrier de votre fils ou de votre fille démarre une vie amoureuse derrière les barreaux !

– Oui, ce n’est pas convenable. De toute façon, son témoignage n’aurait pas pesé grand-chose dans les débats…

– J’aimerais que nous revenions sur la génèse de cette histoire. Dites-moi ce que vous savez sur cette femme âgée d’une cinquantaine d’années et que la presse a appelée Élisabeth. Je ne sais pas si c’est un nom d’emprunt. On dit qu’elle travaille dans le social. Dans la fameuse interview qu’elle a donnée au *Dauphiné libéré*, elle explique que, la première fois qu’elle s’est intéressée à Nordahl Lelandais, c’est lorsqu’elle a vu la reconstitution du meurtre du caporal Noyer, qu’elle a entendu des gens hurler “Pendez-le !” et qu’elle a trouvé ça monstrueux…

– Je vous le redis, je ne suis pas dans le secret. Mais c’est en tout cas à partir de là que commence l’échange épistolaire qui se transforme petit à petit, jusqu’au moment où on passe du courrier à la demande de parloir. Dans la mesure où il peut recevoir des visites, pas de raison qu’on l’interdise à cette femme, sur laquelle on va, bien sûr, se renseigner. À partir de là, les choses vont évoluer rapidement. Elle lui a fait pas mal de cadeaux, au moment de son anniversaire, au moment des fêtes, des

choses qui sont acceptées par l'administration pénitentiaire, parce que tout n'est pas admis, notamment les téléphones portables, comme elle le fera…

– Elle parle même de drogue…

– Oui. On arrive dans un climat toxique. Qui est responsable ? Il y a une différence d'âge et une différence culturelle évidente entre eux. Lui est très passif. Elle dit qu'elle a été manipulée, mais comment peut-il la manipuler alors qu'il est complètement dépendant ! »

Qui parle ? L'avocat ou l'homme ? Croit-il vraiment que son client soit passif ? À l'écouter, Élisabeth est une femme « pro-active ». Elle serait à l'origine de tout ? Ça me semble étonnant : dans une relation, il faut être deux et Lelandais n'est pas un homme comme un autre, pour utiliser un euphémisme. C'est un tueur, suffisamment « manipulateur » pour avoir attiré ses victimes dans un piège. J'essaie de nuancer : « Elle explique qu'il avait une emprise sur elle. Il lui demandait des choses et elle, folle amoureuse, a accepté de passer des téléphones et de la drogue.

– Comment ça, folle amoureuse ? proteste Jakubowicz. Enfin, je veux dire, ce n'est pas lui qui… Enfin, franchement, c'est un homme plutôt mutique…

– C'est l'homme que vous voyez… Peut-être n'est-ce pas le même qu'elle a face à elle…

– C'est possible, admet l'avocat. En tout cas, elle le voit dans un milieu que moi je connais, très contraignant, très contrôlé…

– Certainement, mais, enfin, ils ont malgré tout réussi à faire l'amour au parloir !

– Alors c'est très, très récent. C'est vraiment tout à fait sur la fin qu'ils ont eu ce qu'on appelle vulgairement le "parloir famille", qui permet effectivement une proximité, une intimité. Oui, et je vais vous dire mieux, quand on me l'a dit, je n'y ai pas cru ! Je ne savais pas qu'il avait ces autorisations. On ne me demande pas mon avis, on n'a pas à me le demander d'ailleurs. Lui aurait pu me le dire, mais il ne l'a pas fait… »

Maître Jakubowicz marque une pause. Je sens qu'il a envie d'aller plus loin. Je ne le brusque pas. Il hésite. Finalement, il se lance :

« Franchement, on peut se poser la question de savoir si ce n'est pas elle qui a profité de lui… » Je suis perplexe. À l'entendre, son client a certes tiré parti de l'occasion, mais tout le reste est de sa responsabilité à elle, jusqu'à, peut-être, abuser de lui ! Mais comment ? Comment peut-on abuser d'un prisonnier ?

Je résume à voix haute : « Si j'entends bien ce que vous me dites, Maître, il y a une sorte de déséquilibre. C'est-à-dire qu'il prend ce qu'on lui propose, mais c'est elle qui était demandeuse ? Dans la relation qu'il a avec cette femme, Lelandais montrerait donc une forme de pragmatisme. Il sait qu'il ne sortira pas de prison et que cette femme représente une porte de sortie. Et si cela avait été une autre femme, cela aurait été pareil ?

– Complètement, confirme et tempère l'avocat. C'est ma lecture, ce ne sont pas du tout des confidences qu'il m'a faites. Mais oui : elle lui écrit, elle est le rayon de soleil, elle l'appelle parce qu'ils ont l'autorisation de se parler, ils échangent…

– J'ignorais qu'on avait le droit de se téléphoner en prison…

– On a des noms que l'on peut appeler, il y a une liste. Moi par exemple, si je l'appelle, je vais tomber sur une boîte. Je compose un numéro et une messagerie me demande de rentrer un code que j'ai, puis je lui laisse un message qu'il peut consulter. Il a un téléphone dans sa cellule qui ne fonctionne que pour quelques personnes : sa mère, sa sœur et aussi cette femme qui lui fait des cadeaux, qui lui permet de cantiner[3], d'améliorer le quotidien et qui, un beau jour, de surcroît, lui offre entre guillemets son corps… Qu'est-ce qu'il va faire ? Lui dire : "Non, je ne le mérite pas" ?

– Selon vous, c'est donc elle qui a surinvesti cette histoire, même si effectivement il ne lui a pas dit : "Toi ou une autre, c'est pareil", il a juste été agréable ?

– C'est le minimum syndical quand même. »

Décidément, ces interviews me bousculent. Je suis arrivée avec une idée *a priori*, construite sur la base de ce que j'avais lu, je m'étais raconté l'histoire d'une femme muée par l'empathie qui tend la main, se fait manipuler et violenter, et voilà que l'avocat de l'homme en question

remet tout en cause. Il a l'air si sûr de lui. Pourtant, il me semble que la relation décrite par la presse est plus intime et égalitaire que ça. Encore une fois, je me dis que maître Jakubowicz, pour aussi sincère qu'il me semble, reste un avocat. Un avocat qui défend son client. Soudain, je me souviens d'un élément qui mérite de lui être opposé :

« Et l'enterrement ? Elle est tout de même allée à l'enterrement du père de Nordahl Lelandais. Ce n'est pas anodin, ça !

– Là, elle est carrément dans l'impudeur, réagit-il en prenant un air sévère. Elle pose, elle prend des photos qu'elle a données à *Paris Match*. Parce que les photos qu'on voit dans *Match*, y compris celles de lui enfant avec son frère et sa sœur, c'est elle qui les a prises. Ce sont des photos volées. Celle où on le voit enfant avec son frère et sa sœur trône dans la maison de sa mère. Quand on arrive, on tombe sur cette photo, elle est dans le hall d'entrée. Elle a photographié la photo et elle l'a balancée aux journalistes ! Et il n'y a pas que ça…

– Mais c'est tout de même lui qui lui a demandé d'y aller, non ?

– Bien sûr que non ! À ma demande – je pensais qu'elle serait refusée –, la justice a accepté qu'il aille se recueillir sur le cercueil de son père, qu'il aille à son enterrement. Elle, elle était là, mais personne ne l'y avait conviée. Et elle a fait des selfies avec lui à ce moment-là, qu'elle a balancés à *Paris Match* ! Franchement, c'est d'une élégance toute relative ! »

Il marque une pause avant de conclure sur Élisabeth : « Elle disait même qu'ils étaient mariés. Il y a un vrai sujet sur cette femme… »

Sur elle et toutes les autres ! ai-je envie de lui répondre. N'est-ce pas l'objet de ma présence dans son cabinet, l'objet de cette enquête ? N'est-ce pas la source de ma volonté d'en faire un livre, pour percer le secret d'Élisabeth et de ses semblables, dont le cœur ou la raison ont un jour chaviré pour un tueur ?

Maître Jakubowicz poursuit en évoquant cette seule et unique interview accordée par madame G. à la presse. Celle où elle évoque une histoire d'amour qui a mal tourné, à cause d'un Nordahl Lelandais manipulateur et sous l'emprise duquel elle se serait trouvée[4]. Elle y

dépeint un homme machiavélique, violent et à la sexualité « dérangeante ».

« Je ne veux pas l'accabler, explique l'avocat, mais j'ai trouvé tout à fait incorrect et franchement dégueulasse qu'elle accorde cette interview avant l'ouverture du procès. Ça n'a rendu service à personne. D'ailleurs, elle a été convoquée à l'audience, où elle ne s'est même pas présentée…

– Vengeance d'une femme délaissée ? »

L'avocat prend alors un air sincèrement contrit : « Je pense qu'elle s'est vraiment fait un film. De bonne foi ou pas, bien sûr, mais elle s'est fait un film. Et lui, bon, il a aussi son caractère… » Concernant son client c'est le moins que l'on puisse dire !

Mais je le sens totalement franc. Je lui explique qu'à ce stade j'ai le sentiment que, à l'inverse, Nordahl Lelandais étant le prédateur qu'on imagine, on se dit que cette femme sincère, venue à lui parce qu'il était seul, tombée amoureuse, a été manipulée… L'avocat se redresse soudainement, agitant ses grands bras comme s'il faisait des effets de manche devant un tribunal. « Nordahl Lelandais n'est pas un prédateur ! Rien dans le dossier ne permet de l'affirmer ! Il a commis un acte monstrueux qu'il a reconnu et pour lequel il a été jugé, par la peine la plus lourde qui existe, sauf sur la sûreté, mais pour des raisons juridiques. J'en veux beaucoup aux journalistes dans la présentation qu'ils ont faite des rapports de Nordahl avec les femmes. Présentation objectivement mensongère, oui, objectivement mensongère ! Aucune des femmes avec lesquelles il a eu des relations, aucune, à l'exception d'une seule, AU-CU-NE [il hausse le ton en détachant chaque syllabe] ne lui fait de griefs, si ce n'est qu'il était volage, menteur ! Si on mettait au trou tous les hommes volages ou menteurs, on n'aurait pas suffisamment de prisons ! Je le répète, aucune ne parle de violence, aucune !

– Et l'emprise, l'emprise morale dont parle Élisabeth ?

– Mais qu'est-ce que vous voulez ? Ce type est chômeur, cocaïnomane[5], sans un sou… Quand il rencontrait des filles sur les réseaux sociaux, il demandait à la fille de payer le plein d'essence parce qu'il ne pouvait pas se l'offrir. Je ne vois donc pas bien quelle est l'emprise qu'il a pu avoir. La seule, c'est sans doute sa jolie petite gueule et son côté musclé… Je le répète, aucune n'a eu le sentiment d'avoir été en danger. Elle se sont senties en danger après, quand elles ont entendu à

la télé les mots de “prédateur”, “tueur en série”… Après, qu’il n’ait pas été très gentleman avec certaines d’entre elles en prenant des photos, en les mettant sur des sites, je reconnais qu’il y a de quoi lui en vouloir, mais ça s’arrête là. Donc l’emprise sur cette femme, non. Et puis, autant il pouvait encore avoir une certaine emprise quand il était dehors, autant là, je ne vois pas bien l’emprise qu’il peut avoir derrière les barreaux. »

Maître Jakubowicz est catégorique. Le sourire franc qu’il m’envoie me range à son côté, mais en même temps je ne peux m’empêcher de penser que son client a aussi été accusé d’agressions sexuelles, d’attouchements sur deux petites cousines, de 4 et 6 ans au moment des faits, pendant leur sommeil. L’avocat a donc encore tout intérêt à minimiser le témoignage de cette madame G. Je suis perplexe. Il est tout de même sacrément convaincant… Je lui demande s’il a parlé à cette femme et, si oui, quand.

« Oui, avant le premier procès, pour le meurtre du caporal Noyer. Je voulais la dissuader de venir.

– Comment apparaît-elle dans le dossier ?

– Je ne me souviens plus exactement, mais il y a des courriers. Je vois qu’il se passe quelque chose. Mais il en a reçu beaucoup…

– Beaucoup, c’est-à-dire ?

– Plusieurs. Il n’y a pas qu’elle. D’ailleurs, elle en est jalouse. Pourtant, s’il y a un type de femme qui n’a pas à être jalouse, c’est bien celle dont l’amoureux ou l’amant est en prison…

– Qu’est-ce qu’elle vous raconte de leur relation quand vous vous rencontrez ici ?

– Pour elle, c’est quelque chose de sérieux. Elle est clairement dans une relation amoureuse. Moi, je sais très bien que ce n’est pas vrai, mais ce n’est pas à moi de le lui dire. Je vais essayer de ne pas tenir un propos trop sexiste ou machiste ou désagréable, je dirais simplement que ce n’est pas le genre de Nordahl. Si je continue à ne pas être très correct, je dirais qu’il n’a pas trop le choix. Il prend ce qu’il y a.

– Ce qui explique peut-être son sentiment quand elle dit qu’il l’a utilisée ?

– Je pense que cette femme n’est pas malhonnête, elle est malheureuse. Je ne sais pas si c’est exact, mais il semblerait qu’elle a connu son mari dans ces conditions… Ce monsieur serait sorti de prison et elle l’a épousé avant de divorcer. Faut-il croire que seul un homme en prison l’intéresserait ? Je ne sais pas. Je n’ai même pas cherché à vérifier. »

L’air de rien, l’avocat vient de me livrer une info que je n’avais pas : cette femme aurait déjà eu une histoire d’amour avec un prisonnier. Il souffle le chaud et le froid. Une femme amoureuse, pas malhonnête, mais qui aurait une fâcheuse tendance à s’enticher de criminels et qui ensuite, répudiée, irait crier à la manipulation. Où est la vérité ?

Je poursuis, candide : « D’après ce que vous me dites, elle voudrait être dans la lumière, être “la femme de”. Quand vous lui refusez cette lumière en lui interdisant de venir au premier procès, quelle est sa réaction ?

– Elle accepte. Elle n’a pas trop le choix. Peu importe, on n’a aucune proximité et je n’en veux pas. Je ne veux avoir aucun lien avec cette femme, car je savais qu’en réalité ce n’était pas sérieux pour Nordahl. De toute façon, à cette époque-là, il n’y a rien de sérieux. Il ne sait pas ce que l’avenir lui réserve.

– Mais tout de même, elle lui fait passer des téléphones…

– Ça, c’est vraiment sur la fin…

– Oui. Et là on apprend qu’il est aussi en liaison avec d’autres jeunes femmes, y compris sur Facebook, dont une qui s’appelle Camille, une très jeune fille, là encore ça m’interroge. Quand on a 17, 18 ou 20 ans, pourquoi écrire à Nordahl Lelandais ?

– On en a parlé au cours des débats, de cette fille en question. On a dit que c’était la preuve qu’il était pédophile ! Mais pas du tout : cette fille est majeure. Il y a effectivement un échange avec elle, rien de plus. Mais il y a, c’est vrai, des jeunes femmes qui lui écrivent. »

Je demande s’il voit un point commun entre toutes ces femmes. La réponse fuse, sans appel : « L’altruisme. La plus jeune était une fille très bien. Il n’y a jamais eu d’équivoque. »

Je pousse le bouchon plus loin :

« Est-ce qu’il y a un composant, j’allais dire presque religieux, de l’ordre de la rédemption : “Je vais le remettre dans le droit chemin” ?

– C’est possible chez certaines, un petit peu dames patronnesses, ce qui horripile la plupart des détenus, qui ont envie d’autre chose. Nordahl, moi, je l’ai vu arriver avec une chemise Lacoste, avec des affaires de marque… Il me disait que c’était Élisabeth qui les lui donnait. À un moment, il a voulu prendre connaissance du dossier, c’était très compliqué parce qu’il était à l’isolement, il était donc question qu’il ait un ordinateur, un ordinateur surveillé par l’administration. Et c’est elle qui devait le financer, qui l’a financé…

– Dans la presse, elle a dit qu’elle lui avait donné 10 000 euros en tout.

– Effectivement, elle l’a beaucoup aidé. Si j’étais mauvaise langue, je dirais qu’elle a cherché à l’acheter. Je crois beaucoup à la générosité, à la charité chrétienne, mais franchement, avec ce qu’il s’est passé par la suite, je pense qu’il n’y a pas que ça non plus. Lui était complètement dépendant, il avait du mal à cantiner, sa mère envoyait trois francs six sous quand elle pouvait. Alors, forcément, Élisabeth, c’était une manne pour lui. Quant au téléphone, je ne crois pas du tout qu’il lui en ait demandé un, sachant qu’il était surveillé… »

Maître Jakubowicz ne charge-t-il pas un peu trop la mule ? Je lui demande s’il pense qu’elle a fait tout ça d’elle-même.

« Oui. Pour elle, c’était une façon de préserver son intimité avec lui, de se l’attacher. Je pense qu’ils devaient échanger des photos, des trucs personnels et intimes et qu’ils ne pouvaient pas faire autrement. Donc moi, pour revenir à cette histoire de téléphone, je ne le vois pas le lui demander…

– Pourquoi a-t-elle parlé selon vous, soudainement, après deux ans et demi d’une relation inconnue du grand public ? Elle savait qu’elle serait montrée du doigt…

– Je pense qu’elle était tiraillée par rapport à ça. C’est lui qui rompt, ce n’est pas elle, on a les lettres, je les ai produites…

– Pourquoi rompt-il ?

– Il rompt parce qu’il n’en peut plus. Parce qu’elle exerce sur lui une emprise…

– Ah ? Carrément ? dis-je en soulevant un sourcil. L'inverse de ce que l'on pense alors ? C'est elle qui le tient sous son emprise, sous sa coupe, et pas l'inverse ?

– Elle est extrêmement jalouse, elle finit par lui pourrir la vie, le rayon de soleil devient un orage dont il n'a pas besoin alors que va s'ouvrir le procès Maëlys. Il n'a probablement pas envie d'un nouveau problème. Peut-être craint-il qu'elle puisse lui nuire. Je n'en sais rien, je n'en ai pas parlé avec lui… »

Je reviens sur l'omniprésence d'Élisabeth au sein de la famille Lelandais. À en croire maître Jakubowicz, elle était à la fois dans une histoire d'amour, mais aussi totalement implantée au sein de cette famille. Comment l'expliquer ?

« Elle est sans famille, cette femme, me répond doctement l'avocat. Elle est seule au monde, en tout cas c'est mon sentiment. Elle entre dans cette famille par la grande porte, elle remplace le fils, c'est la substitution. Elle s'achète une place. Je sais qu'avec la sœur de Nordahl, Alexandra, il y a des relations un peu copines.

– Et ensuite elle a disparu, aussi vite qu'elle était apparue, après avoir fait, entre guillemets, ces dégâts que vous évoquez avec ses révélations ?

– Ce n'était pas prémédité. Ce sont des dégâts collatéraux. Si cela avait été pour lui nuire, c'est raté, parce que, finalement, elle n'est pas venue au procès. Même la lecture de ses procès-verbaux, à la fin du procès, tout le monde s'en fichait… »

Je me doute que l'histoire entre Nordahl Lelandais et Élisabeth n'était pas au cœur des débats sur le meurtre de la petite Maëlys.

Cela fait plus d'une heure et demie que je bombarde de questions maître Jakubowicz. Son temps est précieux. Je sens qu'il est temps d'abréger l'entretien. Il me raccompagne à la porte et, toujours aussi chaleureux, me dit de ne pas hésiter à le joindre à nouveau si d'autres questions surgissent. Je le quitte le sourire aux lèvres. Je me dis que si un jour, ce qu'à Dieu ne plaise, j'ai besoin d'un avocat, ce sera vers lui que je me tournerai.

À peine sortie de l’immeuble, je sais où va me mener la suite de mon enquête. Cela ne fait aucun doute. Il faut que je parle à Élisabeth, à cette mystérieuse madame G. Grâce à maître Jakubowicz, j’en ai appris un peu plus sur elle. Mais cela reste la version peu objective du défenseur de Nordahl Lelandais. Je dois la retrouver pour qu’elle me livre sa vérité.

Elle a certainement perdu beaucoup de plumes dans cette histoire. Peut-être son emploi, des amis, de la famille et même son innocence, puisqu’elle a été jugée et condamnée le 9 mars 2022 à six mois de prison avec sursis pour cette histoire de téléphones et de cartes SIM. Sans compter l’argent qu’elle a laissé, 10 000 euros, elle qui ne doit pas rouler sur l’or. Le social, ça ne rapporte pas des mille et des cents.

J’ai déjà activé mes réseaux depuis trois semaines. Je ne suis pas loin. J’approche… Et j’obtiens finalement son numéro de téléphone.

« Moi, Élisabeth… »

« Je me prénomme Élisabeth. J’ai 50 ans, je travaille dans le secteur social et, bien malgré moi, j’ai défrayé la chronique judiciaire, suscité l’opprobre de la part d’inconnus qui m’ont jugée sans me connaître. J’ai payé un lourd tribut d’être tombée amoureuse de l’homme le plus haï de France, ce qui a fait de moi la femme du monstre, une criminelle aux yeux de l’opinion publique. Mon crime est d’avoir été la compagne de Nordahl Lelandais. »

Ces quelques mots me sont adressés. Je ne les ai pas reçus du jour au lendemain. Dès nos premiers échanges, mes relations avec Élisabeth, la mystérieuse madame G., ont été chaotiques, complexes – mais aussi passionnantes –, avant que je puisse enfin obtenir son témoignage.

*

Jeudi 21 avril. Il est midi. Depuis quelques jours, j’ai le numéro de téléphone d’Élisabeth. Je me décide à lui envoyer un SMS. Je ne veux pas l’effrayer. Je veux lui expliquer ma démarche, la convaincre que je ne cherche ni sensationnalisme ni voyeurisme, que je veux comprendre ces

histoires hors normes, son histoire. Je lui expose mon envie de sortir de la caricature pour m'approcher au plus près de sa vérité. Je me relis : n'est-ce pas trop ampoulé ? Ma démarche est-elle lisible ? Va-t-elle me faire confiance ? Je signe. Je prends une grande inspiration, j'appuie sur « Envoyer ».

Avant d'en arriver là, je me suis demandé quelle était la meilleure façon de se mettre dans la peau d'une femme qui vit une histoire avec un meurtrier honni de la France entière et qui, un matin, prend la décision de dévoiler son existence pour dire : « L'homme que j'ai aimé m'a menti, manipulée, souillée, trahie », en sachant qu'elle serait elle-même montrée du doigt.

J'ai toujours ces mots de Daniel Zagury qui me trottent dans la tête : « Ces femmes, pour singulières et excessives qu'elles soient, parlent aussi forcément de nous. Il y a donc chez elles quelque chose de moi, de vous. » Si c'est une évidence pour un psy, c'est loin d'être le cas pour l'opinion publique.

Avant l'envoi de ce premier message, j'ai allumé mon ordinateur et cherché les commentaires des lecteurs des articles consacrés à la révélation de son existence. Pour en avoir le cœur net, j'ai aussi fait un petit tour sur Twitter, où je tape le hashtag « #compagnedelelandais ». Un jeu de massacre ! Si le bûcher avait encore existé, cette femme aurait été brûlée vive en place de Grève, sans jugement, sans présomption d'innocence aucune. Un florilège, je vous dis, une foule vociférant, haineuse, entre ceux qui veulent « qu'elle brûle en enfer », ceux qui souhaitent « qu'elle finisse sa vie en prison » et d'autres qui, dans leur grande mansuétude, souhaitent « qu'on l'interne en hôpital psychiatrique ». Je note aussi toute une série de clichés sur les femmes et une bonne dose de sexisme ; c'est évidemment « une pute », « une salope » ; et pour qu'elle comprenne que ce qu'elle a fait est ignoble, il faut « qu'elle se fasse violer ». D'autres encore s'interrogent : « Comment est-ce possible ? Certaines "meufs" sont pires que les hommes ! » Elle serait donc « pire » que Nordahl Lelandais, qui, lui, a tué par deux fois ? Intéressant. Je repense à Daniel Zagury et à son sourire en coin lorsqu'il évoquait le mythe de la femme forcément plus

vertueuse que l'homme, sinon gare à elle. Un homme criminel n'étonne pas, mais une femme que l'on qualifie de « déviante », c'est l'hallali !

Les jours se succèdent : 22, 23, 24 avril. J'attends. Mon message n'a toujours pas reçu de réponse…

Le 25, n'y tenant plus, je la relance. Je lui explique que je suis disposée à répondre à toutes ses interrogations concernant ma démarche. Elle peut me joindre jour et nuit. Je comprends sa méfiance. Je peux me déplacer en province s'il le faut. J'abats toutes mes cartes. Deux heures plus tard, je reçois un SMS laconique, mais que je veux porteur d'espoir : « Bonjour madame Benaïm, pourriez-vous me communiquer votre adresse mail ? » Je m'empresse d'y répondre avec un enthousiasme *a posteriori* excessif – oui, je m'emballe assez vite. En fin d'après-midi, j'ai enfin une réponse par mail. C'est la douche froide. Elle a bien reçu mes SMS – elle s'interroge d'ailleurs sur la façon dont j'ai obtenu ses coordonnées –, mais elle n'a pas apprécié le débat à son sujet dans *TPMP*, en présence du journaliste Oli Porri Santoro. Elle ne souhaite pas que son histoire soit utilisée à des fins de voyeurisme. Tout ce qu'on a déjà raconté sur elle ne reflète en rien les trois années vécues avec Nordahl Lelandais, me dit-elle. Par ailleurs, elle ne veut pas être le seul sujet d'un livre et veut s'assurer que d'autres histoires y figurent. Enfin et surtout, je sens de la crainte dans ses propos : celle d'être jugée et de se mettre à dos Nordahl Lelandais et son avocat. Elle redoute que ses confidences ne les amènent à la poursuivre. Il faut que je la rassure. Je lui réponds dans la foulée. Je comprends sa frilosité, je lui expose mes réflexions et mes lectures, ma démarche dépourvue de jugement. Je lui explique aussi qu'elle ne sera pas la seule témoin de mon livre. Enfin, je lui rappelle le sérieux des éditions Fayard, qui ne publieraient jamais un livre « trash ». Bref, je suis transparente et sincère. Nous échangeons plusieurs mails. Elle demande à réfléchir. Je ne peux que la comprendre : se dévoiler sur un tel sujet n'est pas anodin. Surtout, ne pas lui forcer la main. À elle le temps de la réflexion.

Le lendemain, Élisabeth m'envoie un nouveau mail : elle étudie toujours ma proposition, mais voudrait savoir si maître Jakubowicz s'est montré virulent à son égard. Décidément, j'ai le sentiment que l'avocat la préoccupe particulièrement. Je tempère : non, il n'a pas douté de ses

sentiments amoureux. Il a été factuel et n'a pas été malveillant à son sujet. Je tais les quelques remarques acerbes de l'avocat sur cette relation et le fait qu'il ne croit pas à l'emprise de Lelandais sur elle. Inutile de la braquer. Si elle accepte de me parler, nous discuterons plus tard de la version de l'avocat. Réponse dans la foulée : elle reviendra vers moi. Elle ajoute, toujours méfiante : « Avez-vous appelé Jakubowicz pour lui parler de moi uniquement, ou pour vous assurer qu'il n'y aurait pas de procédures, ou pour vérifier la véracité de ma relation avec Nordahl ? » Son rapport à l'avocat n'a pas dû être simple ! Je lui réponds qu'à aucun moment maître Jakubowicz ne m'a menacée de quelques représailles judiciaires que ce soit. J'ajoute que nous avons évoqué son irruption dans le dossier Lelandais puisqu'elle en a été une protagoniste. Je termine en lui expliquant que c'est la parole des femmes qui est centrale dans mon livre et non celle des avocats. Je veux qu'on les entende enfin.

Ce dernier message sera-t-il suffisant pour calmer ses angoisses et qu'elle accepte de témoigner ? À ce stade, je n'en ai aucune idée. Le 27, je reçois un nouveau mail. Élisabeth consent à me contacter par téléphone pour que je lui parle à nouveau de mon projet, cette fois-ci de vive voix. On avance. Ce n'est pas un oui, mais on progresse. Elle m'appellera la semaine suivante.

Un lien est en train de se tisser. Elle me semble intéressante, peut-être plus que je ne l'aurais imaginé. Éduquée aussi, et meurtrie, mais prête à faire confiance. Après ces trois jours d'échanges de mails, je n'ai plus de nouvelles. Je ne m'inquiète pas. À elle de prendre la main.

Vendredi 29 avril, 19 h 35, nouveau SMS d'Élisabeth : « J'accepte de témoigner. Je vous en ai expliqué les raisons dans un mail. » Que s'est-il passé ? Pourquoi cette décision soudaine ? Je me précipite sur ma boîte mail :

« Bonsoir Valérie, au vu de l'actualité de NL, j'accepte de témoigner dans votre livre. Il a encore menti et manipulé une femme et je ne veux pas que cela se reproduise. Je veux m'exprimer sur lui sans animosité, sans esprit de vengeance, sur tous les aspects de sa personnalité. Comme convenu, je vous appelle en début de semaine. Il traite vraiment les femmes comme des objets, j'ai assez souffert de ma relation de trois ans avec lui, je veux que les femmes sachent qui il est vraiment, dans

l’intimité. J’espère que vous me laisserez aborder ces sujets-là. J’ai de la peine pour cette femme qui risque la prison. Il ne changera jamais. Je veux bien que vous compreniez que je ne suis pas animée par la vengeance, depuis bientôt cinq mois j’ai avancé dans ma vie, je n’éprouve plus rien d’autre que de la pitié pour lui. Nous parlerons de tout ça de vive voix, ce sera sans doute mardi vers 21 h 30. Bon week-end. Élisabeth. »

Je réponds immédiatement. Je la remercie de sa confiance. Je comprends ce qui la motive. Je la crois lorsqu’elle dit n’être animée par aucune intention malveillante. Rendez-vous est donc pris par téléphone le mardi suivant, à 21 h 30.

Quelle est donc cette « actualité » qui l’a bouleversée au point d’accepter si rapidement de témoigner ? Encore une histoire de femme…

Il s’agit de la découverte, la veille, d’une nouvelle compagne de Nordahl Lelandais, surprise en pleines relations sexuelles avec lui au parloir[1]. Les ébats ont été immédiatement interrompus par les agents pénitentiaires de Saint-Quentin-Fallavier. La presse régionale a révélé que cette femme bénéficiait de son premier droit de visite après avoir entretenu une correspondance soutenue avec le détenu. Sa demande de permis de visite avait été validée après une enquête de la préfecture. Il a été suspendu. De retour dans sa cellule d’isolement, Lelandais se serait montré menaçant envers les surveillants. Il risque désormais quatorze jours de quartier disciplinaire pour des faits « d’exhibition » – le parloir classique étant considéré comme un lieu public, contrairement à l’unité de vie familiale.

L’identité de cette femme n’a pas été révélée, elle va faire l’objet d’une procédure contradictoire. Voilà pourquoi Élisabeth est ulcérée, voilà ce qui a fait pencher la balance en ma faveur. Une autre femme, une autre potentielle « victime » ? Jalousie, comme dirait maître Jakubowicz, ou réelle envie d’Élisabeth de mettre en garde ces femmes qui, comme elle, pourraient voir leur vie basculer ? J’ai hâte de l’avoir au téléphone.

Mardi 3 mai, 9 h 50 du matin, nouveau mail d’Élisabeth : « Peut-on repousser à demain ? J’ai un impératif. » Je crains soudain qu’elle ne

recule. Je n’en laisse rien paraître : « Pas de problème, à demain ! »

Mercredi 4 mai, sitôt *TPMP* fini, je saute dans un taxi. Surtout ne pas être encore en chemin quand elle appellera, je dois être au calme ! Je monte les escaliers quatre à quatre, ce qui, pour ceux qui me connaissent, est une prouesse et démontre ma fébrilité… Le téléphone sonne quand je glisse la clé dans la serrure. C’est elle ! Je jette mon manteau et mon sac par terre, me rue sur mon magnétophone, l’allume : « Allô ? Bonsoir, c’est moi, Élisabeth… » Il est 21 h 40.

Quatre heures de confessions

« La petite Élisabeth *(sic)* est née en 1971, à Dijon. J'habite toujours Dijon. Je suis la dernière d'une fratrie de cinq enfants. Trois garçons, deux filles. Je suis restée à Dijon quasiment toute ma vie, je suis partie juste deux ans à Bourg-en-Bresse pour suivre mon compagnon de l'époque, voilà… »

L'enfance ? Heureuse et privilégiée. Un papa strict, une maman pas du tout. L'adolescence ? Normale. Les débuts d'Élisabeth G. dans l'existence ressemblent à un long fleuve tranquille. Pas de fractures, pas de drames, pas de traumas…

Elle n'ira pas jusqu'au bac. Elle se retrouve caissière, enchaîne les petits boulots, avant de bifurquer vers le social, où elle s'occupe de handicapés, « parce que j'ai toujours eu de l'empathie, dit-elle. Je me suis toujours intéressée aux autres. Aider son prochain, c'est dans mon éducation. Ma famille est catholique pratiquante. Moi, un peu moins. Mais j'ai vraiment été éduquée dans la foi et une éducation religieuse ».

Ce job, pour Élisabeth, est une révélation : « J'étais faite pour ça. » Elle décroche ensuite une formation et devient aide médico-psychologique avant de suivre les cours de l'école des éducateurs de Dijon durant deux ans. Cela fait maintenant plus de vingt ans qu'elle travaille dans le social. Elle commence à s'intéresser à la cause carcérale lors d'une formation à l'institut régional du travail social.

« Un soir, il y a eu un débat sur ce sujet. Découvrir cet univers mal connu m'avait vraiment intéressée. Puis j'ai lu des bouquins. » Elle se souvient que l'animateur avait apporté la maquette à taille réelle d'une cellule de 9 m^2 qu'il avait reconstituée jusque dans les moindres détails. « Il y avait quatre lits, enfin, deux fois deux lits superposés, les W-C, là, au milieu, et il nous avait dit : "Voilà ! Voilà ce qu'est une cellule !" Je me suis dit "Waouh, ils sont à quatre là-dedans !" L'animateur nous avait encore expliqué qu'il y avait souvent des matelas à même le sol. Et moi, le fait d'avoir vu les W-C au milieu, je me suis dit : "Franchement, faire

ses besoins devant les autres, comme ça !” Tous les droits les plus élémentaires sont bafoués !

– Il y a quelque chose de l’ordre de l’humiliation ? C’est ça ?

– Voilà, c’est ça ! Tous les droits des détenus – et franchement il y en a très peu – sont bafoués. Il y a des violences carcérales, de la violence entre détenus, entre matons et détenus, enfin, ce sont des choses terribles. L’animateur nous avait également expliqué que les surveillants peuvent priver un détenu de son courrier quand ils l’ont dans le collimateur. Ils le poussent à bout…

– C’est un sentiment d’injustice qui vous a frappée ?

– C’est exactement ça ! Un sentiment d’injustice. Je me disais que c’étaient des hommes avant tout. Ils ont enfreint la loi, mais ça reste des hommes !

– C’est à ce moment-là que vous entamez vos premières démarches pour être visiteuse de prison ?

– Non, non, pas du tout. J’y avais pensé, mais j’étais inquiète d’avoir un détenu en face de moi. Enfin, je pense que je n’étais pas prête, pas assez mature pour ça… Après, j’ai travaillé avec énormément de gens différents. Avec des autistes, des personnes âgées, des enfants, des toxicomanes, des polyhandicapés… J’ai eu une vie professionnelle assez riche.

– Vous vous confondez avec votre métier ?

– Exactement ! Je suis mon métier. Ça explique beaucoup de choses dans mon cheminement pour arriver jusqu’à Nordahl Lelandais. »

Avant d’en arriver là, après quelques rencontres, Élisabeth se marie avec un agent de sécurité. Le couple va tenir treize ans. Durant cette période, elle accompagne une amie dont le frère est en prison. Quand je lui demande s’il s’agit simplement d’un copain, elle réagit vivement en accusant Nordahl Lelandais et maître Jakubowicz d’avoir raconté dans la presse et durant le procès qu’elle avait épousé un détenu en parlant de cet homme. « Mais ce n’est pas ça, pas du tout ! » insiste-t-elle en haussant la voix. Ainsi, l’info lancée par l’avocat serait une de ces *fake news* qui pullulent dans les médias sans être vérifiées. J’insiste. Encore une fois,

elle s’insurge et nie. Elle estime que c’était encore une histoire pour la discréditer. Je lui demande de m’expliquer.

« J’avais retrouvé une amie que j’avais perdue de vue. Quand je lui ai demandé des nouvelles de sa famille, de ses parents, de son frère, que je connaissais, elle m’annonce que celui-ci est en prison et qu’elle va aller le voir. Elle me propose de venir avec elle, de demander un permis de visite. Ce que j’ai fait. Après je lui ai écrit et j’allais le voir une ou deux fois dans l’année. Rien de plus ! Après ils ont monté ça en épingle, Nordahl et Jakubowicz… Mais il n’a jamais été mon mari, pas du tout ! »

Cette histoire me semble tout de même étonnante. J’essaie d’en savoir plus. « Vous n’êtes pas tombée amoureuse de ce prisonnier en le rencontrant ?

– Non, non et non ! C’était vraiment de l’amitié, enfin, surtout du soutien. Et puis on ne s’est pas beaucoup écrit, uniquement pour Noël ou les anniversaires. Cela n’a jamais été une relation amoureuse comme Jakubowicz et Nordahl ont pu le dire… »

Au risque de la faire sortir de ses gonds, j’insiste à nouveau : « D’accord, en revanche vous le revoyez quand il sort de prison et c’est là que vous tombez amoureuse, c’est ça ?

– Non ! C’est un ami, un pote quoi, pas une relation amoureuse ni avant, ni après. Nordahl était au courant. Et au procès, justement, il a tenté de me discréditer en parlant de cette histoire. Avec Jakubowicz qui en a rajouté une couche…

– Pourquoi, selon vous ?

– Pour me faire passer pour une déséquilibrée, pour quelqu’un de pas très sain…

– Pour une femme qui aime les hommes en prison, pour faire croire que c’était vous qui manipuliez Nordahl ?

– C’est ça. Pour montrer qu’il ne fallait accorder aucun crédit à ce que je pouvais dire sur Nordahl. »

Avançons dans la vie d’Élisabeth. Ce qu’elle me raconte est loin de l’image que je me faisais d’elle, une jeune femme solitaire, renfermée, avec peu d’amis. C’est tout le contraire. À l’en croire, après son divorce,

elle sort beaucoup, se qualifie même de « fêtarde », adepte des nuits blanches, allant, parfois, directement de la soirée au boulot. Elle adore être entourée, aime profiter de la vie, se définit comme épicurienne. Elle aime tous les plaisirs de l'existence et a sa bande d'amis. Est-ce la même depuis longtemps ?

« C'était la même pendant très, très longtemps, et puis quand tout a éclaté par rapport à Nordahl, j'en ai eu beaucoup moins…

– Certains sont partis, ils vous en ont tenu grief ?

– Ils sont quasiment tous partis. Il en reste un, fidèle parmi les fidèles. Tous les autres sont partis… »

Je marque un temps, la laisse se ressaisir. Je sens que le sujet est encore douloureux.

« Et avec votre famille, cela se passe bien ?

– Oui. Nous sommes très soudés. Une grande famille…

– Vous vous voyez régulièrement ? Vous allez dîner les uns chez les autres ?

– Oui, on se voit assez régulièrement. On est un peu éparpillés aux quatre coins de la France, mais dès qu'on le peut on se voit. J'ai des contacts quasiment quotidiens avec mon frère aîné, presque tous les jours au téléphone. C'est devenu le chef de famille après le décès de papa… »

Une famille soudée, des amis, des sorties, un métier qui lui correspond à cent pour cent ; le portrait qu'Élisabeth me fait d'elle-même est celui d'une femme épanouie. Rien à voir avec les suppositions de maître Jakubowicz ! Élisabeth n'est pas une femme blessée en mal d'affection, de reconnaissance. Pourtant, bientôt, arrive cet épisode qui va bouleverser son existence. Un moment de bascule qu'elle semble ne pas avoir maîtrisé, d'autant que son père décède durant cette période.

Un homme disparaît, un autre surgit. Faut-il y voir une simple coïncidence ?

La fêlure

« En fait, je n'avais pas beaucoup entendu parler de l'affaire Nordahl Lelandais. À la même époque, il y avait surtout l'affaire Daval, Jonathann Daval. Comme cela se passait dans la région, on en parlait tous les jours. Nordahl, c'est venu beaucoup plus tard ! Je m'en souviens très bien, c'était le 14 février 2018, le jour où j'ai appris que mon père allait décéder. C'est à cette même date que Nordahl a avoué pour la petite Maëlys. »

Comment est-ce possible ? L'affaire Lelandais avait défrayé la chronique, s'étalant à la une des quotidiens, sur les ondes et le petit écran. Je lui demande de rassembler ses souvenirs, d'être un peu plus précise.

« Je n'ai pas la passion du fait divers, reconnaît-elle. Je ne suis pas quelqu'un qui regarde des émissions comme *Faites entrer l'accusé*. Ce n'est pas mon truc. Ce n'est qu'un an plus tard que j'ai commencé à lui écrire. Non, ce n'est pas en le voyant à la télé que je suis tombée amoureuse de lui…

– Pourquoi ne lui écrivez-vous qu'un an plus tard ?

– Parce que j'ai été profondément choquée quand il y a eu la reconstitution pour le meurtre d'Arthur.

– Du caporal Arthur Noyer. C'est bien ça ?

– Oui, je les appelle Arthur et Maëlys. J'ai besoin qu'ils vivent, je me sens coupable vis-à-vis d'eux, alors que je n'y suis pour rien. Mais voilà, pour moi ils ont besoin d'être vivants et je les appelle par leur prénom quand je parle d'eux…

– Pourquoi dites-vous que vous vous sentez coupable ? Parce que vous avez aimé l'homme qui les a tués ? »

Elle est soudain très émue. Puis elle se reprend : « Voilà, c'est ça… Je l'ai touché, j'ai pris ses mains qui ont tué… Après coup, c'est quelque chose qui est insupportable. Insupportable. J'en parle énormément. Je suis suivie par un psychologue depuis le début de l'année parce que j'ai

du mal à vivre avec l'idée d'avoir eu cette relation avec Nordahl Lelandais.

– Expliquez-moi : que se passe-t-il entre ce 14 février 2018 et la reconstitution du meurtre du caporal Noyer ? Quand vous entamez cette relation avec lui, c'est quelque chose qui vous traverse l'esprit ? Vous ne vous êtes pas dit : "Ces mains-là sont aussi les mains qui ont tué" ?

– Non. Quand je lui écris pour la première fois, en 2019, je n'ai eu sa réponse qu'un mois après. J'avais complètement oublié que je lui avais écrit… »

J'ai du mal à y croire. Elle écrit à un meurtrier et dit ne pas s'en souvenir ! Comment est-ce possible ? Je ne peux m'empêcher de m'écrier : « C'est incroyable ! Personne ne peut vous croire ! Comment oublier qu'on écrit à Lelandais ? On écrit au type le plus haï de France, qui défraie la chronique, puis on se dit : "J'avais oublié…" ? » Elle n'en démord pas. Naïvement, de sa voix enfantine, elle persiste : « J'ai une vie trépidante. Quand j'ai écrit à Nordahl pour la première fois, c'était un soir, il devait être autour de minuit. Ensuite, j'ai complètement oublié que je lui avais écrit. C'est sincère quand je dis ça. » Je ne sais que répondre. Elle ne se laisse pas déstabiliser par mon incrédulité et enchaîne : « En plus, je ne savais pas comment ça se passait. Quand j'avais été en contact avec le frère de mon amie, lui, il était déjà condamné et j'avais reçu sa réponse deux jours plus tard. Pour Nordahl, c'était différent, car il n'avait pas encore été jugé. Dans ce cas-là, le courrier passe par les juges. Le mien a atterri entre les mains des juges de Grenoble et Chambéry. Il m'a donc répondu un mois après. C'est pour ça aussi que j'avais oublié. »

Je n'insiste pas. Je préfère revenir au moment de la reconstitution du meurtre du caporal Noyer. « Je regardais les infos au journal de 20 heures, se souvient Élisabeth. Les journalistes disaient que la foule, enfin, les gens, les riverains dans la rue, hurlaient : "À mort ! Pendez-le !" Ça m'avait choquée. Je me suis dit : "Même s'il a avoué, il y a quand même la présomption d'innocence." J'étais choquée. Je me suis encore dit : "Bon, ce gars-là, c'est l'ennemi public numéro un, il doit se sentir bien seul dans sa cellule et il a toute la France contre lui. Malgré ce qu'il a fait, franchement, ça doit être terrible." Je l'imaginais vraiment… »

À nouveau, elle me désarçonne. Il n’y a pas d’autre mot. Si j’avais regardé les informations à cet instant précis, je n’aurais certainement pas pensé à Nordahl Lelandais, mais à Arthur Noyer ou à Maëlys et à ses parents. Franchement, la solitude ou le bien-être de Lelandais aurait été le cadet de mes soucis ! Je lui demande si c’est à ce moment-là qu’elle commence à suivre tout ce qu’il y a autour de cette affaire. « Ma démarche de lui écrire, c’était vraiment du soutien pur et dur ! Je n’avais aucune arrière-pensée, je n’imaginais même pas que j’irais le voir un jour en prison. Ce n’était pas le but. C’était de l’altruisme. »

Je n’ai que sa voix pour juger de sa sincérité, il me manque son regard, ses gestes. Une voix dit beaucoup de choses si l’on prend la peine de l’écouter. C’est une petite musique très personnelle. Notre imagination dessine une personnalité au rythme des mots, des intonations, des silences. Je la crois sincère.

À ce moment-là, je repense à ce que m’ont dit les experts. Ils sont catégoriques : il existe des femmes qui envoient des lettres aux prisonniers sans attendre de réponse en retour, par empathie, qui tendent la main juste pour dire : « Vous n’êtes pas seul. »

La première lettre était très courte, la moitié d’une feuille A4, comme un petit bloc-notes. Elle lui écrit qu’elle s’appelle Élisabeth, qu’elle habite à Dijon, lui donne son âge, lui propose un soutien : elle est disponible s’il veut correspondre, mais, s’il ne le souhaite pas, elle respectera son choix et son silence et n’insistera pas. Elle dit aussi qu’il n’y avait aucune démarche ni religieuse, ni voyeuriste derrière ça, que c’était juste du soutien.

Puis elle oublie donc cette lettre jusqu’à sa réponse, un mois plus tard. Il répond en la tutoyant – alors qu’elle le vouvoyait – et en l’appelant Élisabeth. Il dit que les journées sont longues, qu’il est à l’isolement, que c’est dur pour lui et qu’il accepte de correspondre. C’est tout. C’est signé Nordahl. Élisabeth précise : « Et là, je me dis : “Mais oui, c’est Nordahl, je lui ai écrit…” »

Elle se remet à rire ! Je ne lui redis pas à quel point tout cela me semble ubuesque.

Elle ne parle de cette correspondance qu'au bout d'un an, quand des sentiments ont commencé à naître : elle prévient alors sa mère et son meilleur ami. Cela signifie-t-il qu'elle est tombée amoureuse au bout d'un an ?

« Oui. J'ai mis du temps parce que Nordahl, déjà physiquement, ce n'est pas du tout mon type. Je ne le trouve pas beau du tout. Oh, je suis vache de dire ça ! » À nouveau, elle rit comme une gamine prise en faute, puis se reprend. « D'ailleurs, je lui ai toujours dit que si je l'avais rencontré dehors, dans une soirée, je ne serais absolument pas allée vers lui.

– Il n'était pas à votre goût…

– Ce n'est pas quelqu'un d'attirant. Il a le visage fermé, il fait tout le temps la gueule, il n'est pas avenant. Mais je ne l'ai connu qu'en prison.

– Paradoxalement, est-ce que ce côté très brut, viril, a pu aussi vous séduire ?

– Non. Ce qui m'a séduite en lui, c'est le trait qui m'attire le plus chez un homme, c'est son humour, parce que c'est quelqu'un qui a énormément d'humour. »

Les bras m'en tombent. Encore. À ce rythme, je vais devoir consulter un kiné ! Lelandais, drôle ? C'est inaudible. On parle d'un meurtrier. Je m'étouffe : « Son humour ?

– Il fait des imitations… »

De mieux en mieux ! Je m'exclame : « Des imitations ? Mais de qui ?

– Franchement, il a loupé une carrière, vraiment. Il y en a beaucoup qui le lui disent. Il aurait pu être humoriste !

– Ah bon ? Mais par exemple, il imite qui ? Quelle personne célèbre ? » Elle rit à nouveau, gênée visiblement à l'évocation de ces souvenirs. Je ne comprends pas ce qui peut la gêner. J'insiste.

« Genre des personnes qui… Non, je ne peux pas dire, parce que c'est vache en fait… Non, je ne veux pas balancer là-dessus… »

Je jette l'éponge, presque consternée, bien décidée à remettre les choses dans l'ordre. Je reviens à la première lettre et à la première réponse…

« Nous sommes en 2019. Moi, j’ai écrit en mars et c’est en septembre que les lettres ont commencé à avoir une tournure un peu plus sentimentale, narre Élisabeth. Avant, c’était amical. Je lui envoyais des photos. Enfin, des photos de choses qu’il aimait. Il est très branché bouddhisme et tout, donc je lui envoyais des photos de Bouddha, des cartes postales, enfin, des trucs, des lotus, des yin-yang, enfin tout ce qu’il aimait. J’essayais de lui envoyer des choses qui pouvaient lui plaire. »

Je digère l’information. Après avoir appris que Nordahl Lelandais est un comique, j’apprends maintenant que le criminel est « branché » bouddhisme ! Je vais d’ahurissements en stupéfactions ! Je convoque à nouveau Daniel Zagury dans le texte : « Un criminel n’est pas que ça. Il n’est pas que le mal à cent pour cent, il peut aussi se révéler par ailleurs charmant. » N’empêche, j’ai l’impression d’évoluer dans une grande nébuleuse, vous savez, l’un de ces nuages de gaz et de poussières interstellaires aux confins du cosmos…

« Qu’est-ce que vous vous racontez ? Lui, ses journées en prison, et vous, vos journées au travail ?

– Oui, c’est ça. En plus j’aime les voyages et je les lui raconte. Je lui ai envoyé des cartes postales de mes destinations, ça le faisait un peu voyager, même mes petits voyages, mes week-ends en France. Bref, je lui envoyais des cartes postales de partout où j’allais.

– Et lui, que vous raconte-t-il ?

– En fait, il parle énormément de lui, de son quotidien, il parle très peu d’Arthur et Maëlys.

– Jamais il ne parle de ses dossiers ?

– Seulement une ou deux fois.

– Est-ce que vous essayez d’en savoir plus ?

– Pas par courrier. J’ai trente-trois lettres de lui en tout et pour tout, sur trois ans. Ce n’est pas énorme. Lui, il en avait un peu plus de ma part. D’ailleurs, Jakubowicz s’est permis d’en lire au procès sur le meurtre de Maëlys et je me suis sentie… [Elle marque une pause, à nouveau envahie par l’émotion.] C’était violent, c’était un viol mental. C’était horrible pour moi, c’était plus que de la trahison, c’était… J’étais anéantie… Ils

ont dit des vacheries sur moi, mais lire mes lettres, c’était pire que tout ! »

La toute première fois

L’entretien se poursuit. Je sens qu’elle a le cœur lourd, qu’elle a besoin de vider son sac. Je la laisse parler. J’apprends au passage que Lelandais, narcissique, s’apitoie beaucoup sur lui-même, « une pleureuse, comme une collégienne », et est prêt à tout pour conserver ses prérogatives. Mais on tourne en rond. On n’avance plus. Je dois reprendre le cours chronologique de l’histoire.

« Votre relation commence à devenir un petit peu plus sentimentale fin août 2019. Ça vient de lui ? De vous ?

– De lui. À un moment, il m’écrit qu’il ressent qu’on a beaucoup de points communs et me suggère de faire une demande de permis de visite.

– Vous n’en n’aviez pas éprouvé le besoin jusqu’alors ?

– Ce n’était pas mon but, d’aller le voir. C’est lui qui me l’a demandé, j’ai les lettres où il me le demande, où il me dit : “Toi et moi, comme on aime les câlins, on pourra se faire des câlins et des bisous.” Ça, c’était fin août-début septembre 2019. Et j’ai fait une première demande.

– À ce moment-là, vous vous dites encore : “Après tout, on s’entend bien, je vais lui faire plaisir et je vais aller le voir en prison” ?

– C’est ça. Donc j’ai fait ma demande début septembre 2019. Elle est refusée une première fois en décembre 2019 au motif que je ne suis pas de sa famille. J’avais le droit de faire appel, j’ai donc fait appel de la décision. Le permis a été refusé une seconde fois début janvier 2020. J’ai laissé un message à maître Jakubowicz, j’étais en larmes, en lui annonçant qu’on m’avait refusé le permis. Il m’a dit : “Écoutez, renvoyez-moi tous les papiers par mail et je vais faire votre demande de permis de visite en votre nom directement auprès de la juge. Je vais apporter tous les papiers.” On était en janvier 2020. Finalement, j’ai eu mon permis de visite le 7 mars 2020. Sans maître Jakubowicz, je ne l’aurais jamais eu.

– Donc, entre août 2019 et mars 2020, date de l’obtention du permis de visite, vous continuez à vous écrire. La nature de vos lettres change entre août et mars, avant la première visite ?

– Oui. Il m’écrivait des lettres de plus en plus tendres et j’ai commencé vraiment à avoir envie de le voir. En fait, si je n’avais pas eu le permis de visite, ça n’aurait pas été grave. Mais, une fois que je l’ai eu, j’ai eu envie de le voir.

– Donc, nous sommes en mars 2020. Vous êtes dans quel état d’esprit ? C’est déjà une relation amoureuse ou pas encore ?

– Pour moi, c’était un entre-deux. Ce n’était pas de l’amour parce qu’on ne peut pas tomber amoureux de quelqu’un qu’on ne connaît pas, mais il y avait beaucoup de tendresse. Oui, de la tendresse, surtout. Enfin, pour moi envers lui.

– Pendant cette année-là, avez-vous eu des moments de doute, des interrogations du type : “Je suis quand même en train d’écrire à un homme qui a tué un jeune homme et une enfant, que suis-je en train de faire” ?

– J’y pensais souvent, mais c’est quand j’ai constaté tout le protocole pour le voir que je me suis demandé où j’étais tombée, et ce que j’étais en train de faire. »

C’est une question que je me pose depuis le début de mon enquête. Comment font ces femmes, comment fait Élisabeth, pour débuter et entretenir une telle relation avec un homme qui a du sang sur les mains ? Comment gommer cette image ? Je veux comprendre.

« Avant cette première visite, vous n’aviez pas, semble-t-il, pris la mesure de cette relation, de ce qu’elle impliquait pour vous et vos proches. Vous découvrez à quel point ce n’est pas un prisonnier comme les autres puisque vous êtes soumise à un protocole très strict. Comment ça se passe ? Racontez-moi votre première visite.

– C’était le 13 mars 2020, à 8 heures du matin. En fait, on reçoit l’autorisation de permis de visite et après on doit appeler le service parloir pour prendre rendez-vous. La première date pour le voir, c’était le vendredi 13 mars, à 8 heures. C’était un créneau imposé. Il faut toujours y être trente minutes avant. Je n’allais pas prendre la route à 5 heures du matin, j’ai donc loué une chambre dans un hôtel, à Saint-Quentin-Fallavier. Mais je n’ai pas dormi.

– Pourquoi ? Vous êtes angoissée, impatiente, heureuse ?

– Un peu tout ça à la fois. À un moment, j'ai même pensé repartir… Il savait qu'il avait parloir, mais il ne savait pas avec qui.

– On ne lui avait pas donné votre identité ? Vous ne lui aviez pas dit par courrier ?

– Non, je n'en ai pas eu le temps. Et à l'époque, on n'avait pas eu le permis de téléphoner. Quant au courrier, il ne pouvait pas arriver à temps. Je l'ai vu une semaine après avoir obtenu le permis. »

Élisabeth poursuit en m'indiquant qu'elle ne s'était pas particulièrement apprêtée. Elle s'était simplement maquillée, comme d'habitude. Elle précise que pour elle ce n'était pas un rendez-vous galant. Elle enchaîne : « Donc le jour J arrive. Je m'assois dans le box devant un hygiaphone et une vitre en plexiglas. J'entends la porte qui s'ouvre. Quand je le vois arriver, je lui dis : "Excusez-moi, mais je crois que vous n'êtes pas le détenu que j'attends…" Il me répond : "Mais c'est moi, c'est Nordahl !" Il était très gros à l'époque, il avait une barbe, on ne le reconnaissait pas du tout. Il était vraiment méconnaissable. [Elle rit.] Je pensais que nous allions rester de chaque côté de la vitre pendant une heure, mais, au bout d'une quinzaine de minutes, les surveillants l'ont amené vers moi. »

Je lui demande de m'expliquer, car je ne connais pas ce fonctionnement.

« Il y a ce qu'on appelle des "mouvements". Il y a les détenus qui vont à la promenade, ceux qui vont au parloir ou ceux qui vont à l'atelier. Pour Nordahl, étant donné qu'il ne devait être qu'accompagné et n'avoir aucun contact avec les autres détenus, il devait attendre le "mouvement" pour pouvoir traverser tous les parloirs et venir dans mon box sans croiser les autres visiteurs.

– Donc, au bout d'un quart d'heure, il vient dans votre box…

– Oui, et là il me prend la main et me dit : "Assieds-toi" en me tendant une chaise. J'étais debout et je le regardais. J'étais un peu hypnotisée, mais dans le sens où je ne le reconnaissais pas ! Au début, il était un peu timide. Il ne parlait pas beaucoup et ne me lâchait pas la main. Il fuyait mon regard. Au bout d'un moment, il a commencé à me regarder en me faisant un grand sourire et m'a dit : "Ah ! depuis le temps que je t'attends. Tu es contente de me voir ?" Je dis : "Oui et toi ? – Je ne

pouvais pas te l'écrire par courrier parce qu'on est lu, et après j'ai eu peur que ce soit divulgué dans la presse, me dit-il, mais je suis amoureux de toi. Je veux qu'on vive une relation ensemble, qu'on se marie." »

On bat tous les records : première visite, première demande. Il fait fort, le Nordahl ! Je demande à Élisabeth si sa mémoire ne lui fait pas défaut ? Non, elle est catégorique : « Mais c'est vrai, de but en blanc comme ça, venant d'un homme que je ne connaissais pas, même si je lui écrivais depuis un an, cela m'a stressée. Une déclaration d'amour, comme ça, au bout d'un quart d'heure, c'est stupéfiant !

– Vous me dites qu'à partir du mois d'août vous commenciez déjà à vous dire des choses tendres dans vos lettres. Ces sentiments qu'il affiche, ce n'est donc pas tout à fait une surprise, non ?

– Oui, mais de là à dire : "Je t'aime, on va se marier" à quelqu'un qu'on rencontre pour la première fois… En plus, il m'a embrassée et m'a prise dans ses bras, c'étaient des bisous et des câlins.

– Qu'éprouvez-vous à ce moment-là ? Quand il vous prend dans ses bras, quand il vous embrasse ?

– C'était confus dans ma tête, entre la joie de le voir et le fait que tout ça était trop rapide, ça allait trop vite… »

Je vois bien que tout s'est bousculé dans la tête d'Élisabeth, comme si elle ne savait plus trop ce qu'elle faisait là, face à un homme qu'elle n'a d'abord pas reconnu. Je tente de mettre à plat ce qu'elle me dévoile, d'y mettre un peu d'ordre. Nous en avons besoin !

« Cela fait un an que vous vous écrivez, que vous vous dévoilez, en même temps ça ne paraît pas vraiment concret. Mais quand tout d'un coup vous vous retrouvez face à lui, ça le devient. Que ressentez-vous alors quand il vous parle comme si vous étiez un amour de longue date et vous dit "je t'aime" ?

– Quand quelque chose me gêne, me met mal à l'aise, je ris, et là je riais, mais à en pleurer ! Il m'a dit : "Mais tu es en train de te foutre de moi !" J'ai répondu "Non, non, non, c'est parce que je ne sais pas quoi dire."

– Sa réaction ne vous a pas effrayée ?

– Si. J’ai pensé : “C’est quand même lui.” Puis ça a tourné très vite dans ma tête, je me suis dit : “Si je refuse, comment il va le prendre ?” »

Encore cette phrase énigmatique. « C’est quand même lui. » Cela signifie quoi ? Lui le tueur, lui la vedette, ou lui l’homme pour qui je commence à avoir des sentiments et à qui j’écris depuis un an ? Quand je lui pose la question, sa réponse est confuse, elle ne finit pas ses phrases. Je n’en saurai pas plus. Je poursuis en demandant s’ils parlent tout de même d’autre chose durant cette rencontre : « En gros c’était ça, répond Élisabeth. Quasiment que ça. Je n’en garde pas un souvenir impérissable, sauf le fait d’avoir ri quand je l’ai vu parce que je ne le reconnaissais pas. »

Je cherche l’adjectif adéquat : surprenant ? Incompréhensible ? Surréaliste ? Cette femme est une énigme. La voilà une heure durant avec un homme en prison qu’elle ne connaît que par une douzaine de lettres échangées en un an, une heure avec ce même homme qu’elle ne reconnaît pas physiquement, une heure encore où ce quasi-inconnu l’embrasse, la cajole, lui dit “je t’aime” et la demande en mariage, une heure avec un homme qui a du sang sur les mains, et son verdict tombe, implacable, définitif : « Je n’en garde pas un souvenir impérissable » !

Je tente de la relancer, de lui faire préciser sa pensée, mais les mêmes mots reviennent, comme si elle n’avait plus rien en réserve, complètement perdue dans ses propres sentiments : gênée, surprise, trop rapide…

Je lui fais part de mon étonnement après ces premières confidences : « En vous écoutant, j’ai l’impression que vous ne réalisez pas ce que vous êtes en train de faire. J’ai l’impression que la réalité de la situation ne vous frappe que quand vous arrivez à la prison, malgré un an de correspondance et de confidences…

– Oui, c’est ça. Parce que tout se matérialisait. Quelque chose se concrétisait. Là, je me suis dit : “Ben voilà, tu es dedans, en fait.” Ce n’était pas non plus un rêve, mais il faisait partie de ma vie sans y être vraiment. Avant de le voir, il était dans ma vie sans y être entré. À partir de cette visite, il est vraiment entré dans ma vie.

– Quand vous sortez du parloir vers 9 heures du matin, comment vous sentez-vous ? Êtes-vous sonnée ? Heureuse ? Une heure après, vous n'êtes plus devant lui, vous pouvez aller prendre un café, vous poser, faire le point et vous interroger sur ce qu'il vient de se passer. Qu'est-ce que vous vous dites ?

– J'étais complètement vidée. J'avais l'impression d'être restée plus d'une heure avec lui. Il y avait aussi la culpabilité de ressortir et de le laisser derrière, à l'intérieur.

– Vous vous sentiez coupable de le laisser ?

– Oui, j'avais l'impression de l'abandonner. Je pars et lui il reste…

– Vous pensiez plus à lui qu'à vous en fait ?

– Oui, parce que, cinq minutes avant la fin du parloir, il m'a dit : "Allez, tu m'emmènes avec toi, sors-moi d'ici", en faisant ses yeux de cocker. Déjà, dans ses lettres, quand je lui disais que je partais en voyage, il me disait : "Allez, viens me chercher, mets-moi dans tes valises, emmène-moi avec toi dans l'avion"… Je pense que c'est à ce moment-là qu'a commencé une forme de manipulation. »

Un nouveau credo

« Le deuxième parloir a lieu dès le lendemain. Rien à voir avec celui de la veille. D'entrée, il m'annonce que je vais avoir une surprise en sortant, à la fin du parloir. Là encore, il a été tendre avec moi, bisous, câlins et tout. Puis il s'est assis en face de moi, m'a regardée et a commencé à me raconter toute l'affaire d'Arthur : la bagarre qui a mal tourné et ci et ça, enfin tout, tout…

– Si je comprends bien, il essaie de vous expliquer que c'était une bagarre et que lui n'est pas un "assassin", qu'il n'avait pas l'intention de tuer ?

– Voilà, c'est ça, une bagarre qui a mal tourné, des coups et blessures involontaires, que ce n'était pas prémédité, qu'il n'avait pas eu de chance. Il se victimise. La victime, c'est toujours lui. Avec lui, c'est toujours la faute des autres.

– Il n'évoque pas du tout votre histoire, vos sentiments communs…

– Non, alors que moi je ne lui ai posé aucune question sur ses affaires. Je lui ai toujours dit que je n'étais pas là avant, que je ne le connaissais pas, que je ne tenais pas à en savoir plus, que s'il avait des choses à me dire, que ce soit moi qui les sollicite… Il a fait exactement le contraire. »

À nouveau, j'ai le sentiment qu'Élisabeth a cherché à fuir la réalité. De son propre aveu, elle ne voulait pas savoir. Elle voulait déconnecter son « amoureux » de son passé trop compliqué à digérer pour elle. Une réalité trop brutale, trop violente pour qu'elle puisse l'assumer. Je lui demande alors ce qu'il lui a raconté sur l'affaire Arthur Noyer et comprends qu'il lui aurait dit que, trop serviable et gentil, sa bonté d'âme l'aurait perdu ! « Il m'explique qu'il a voulu le prendre en stop pour lui rendre service, qu'il était alcoolisé et risquait de tomber sur quelqu'un qui aurait pu lui faire du mal ! Ce n'est qu'après coup que je me rends compte de ce qu'il ose me dire ! »

Je ne relève pas le cynisme de Nordahl Lelandais, ni cette phrase scandaleuse et provocatrice. J'essaie toujours de comprendre pourquoi Élisabeth reste auprès de cet individu. Pourquoi ne fuit-elle pas ?

Pourquoi en tombe-t-elle amoureuse petit à petit ? Est-ce que, finalement, cette version qu'il lui sert n'est pas plus acceptable pour elle ? Il lui montre un visage plus humain, celui d'un type ordinaire, pas celui d'un tueur ou d'un prédateur. Tout cela n'aurait été qu'un fâcheux accident… Elle confirme mon hypothèse et poursuit, après avoir marqué une longue pause : « Je lui ai toujours dit qu'il n'y avait que lui qui était là, qu'il est le seul à savoir, que c'est une histoire entre sa conscience et lui. Après ça, j'ai écouté un peu plus ce qu'on disait à la télé sur cette affaire. J'avais donc les deux versions. Dans un coin de ma tête, je n'oubliais pas ce qu'on disait de lui, que c'est quand même Nordahl Lelandais. »

Élisabeth était donc tout à fait consciente des deux « versions » de Nordahl Lelandais. Malgré tout, elle avance garde basse, laissant ces sentiments prendre le pas sur la prudence. « Après tout, confesse-t-elle, je ne connaissais de lui que ce que véhiculaient les médias, qu'il ne faut pas forcément croire. Je me suis dit aussi qu'il avait le droit d'avoir changé, d'avoir travaillé sur lui-même. » Nous y voilà ! Transformer le mal en bien, l'éternel combat entre l'ange et le démon, le droit à la rédemption, la seconde chance, etc. Je retrouve mes experts dans le texte. « La singularité et la combinatoire », comme dirait Daniel Zagury. La singularité d'Élisabeth traversée par les grandes lignes du désir féminin.

Elle me raconte alors la sortie du deuxième parloir : « J'étais complètement lessivée. Juste avant de sortir il m'a dit : "La surprise t'attend devant la prison." Je stresse. Quand on vous dit : "Tu vas avoir une surprise", on redoute le pire. En fait, la surprise, c'était sa mère. Elle était venue m'attendre… »

La version d'Élisabeth diffère de celle de maître Jakubowicz. Ce n'est donc pas elle qui aurait cherché à se rapprocher de la famille de Nordahl Lelandais.

« C'est lui qui vous a mis en relation avec sa maman ?

– C'est plutôt elle qui a voulu me connaître.

– Pourquoi ?

– Elle voit son fils chéri comme un petit ange avec des ailes dans le dos ! Selon elle, ce sont les femmes qui l'ont poussé à sa perte. Elle

voulait me connaître pour voir si je n'étais pas une journaliste ou un flic. J'ai subi un véritable interrogatoire. Elle m'a posé énormément de questions. On a passé près de trois heures ensemble. Elle a essayé de savoir ce que je pensais des affaires.

– Justement, à propos de ces meurtres, vous m'avez dit ne pas vouloir entrer dans le détail. C'était peut-être aussi une façon de vous protéger ?

– Je reconnais que j'ai toujours voulu ne voir que l'homme avant les faits, avant les actes. Je lui ai toujours donné sa part d'humanité, je lui ai toujours accordé le bénéfice du doute.

– D'un côté, il y a le Nordahl des meurtres qui n'est pas celui que vous avez rencontré. L'homme que vous connaissiez était un autre homme que celui qui avait commis ces actes-là ?

– Exactement. Celui qu'on décrivait dans les journaux n'était pas celui que je connaissais, pas du tout. D'ailleurs, quand ils parlaient de lui à la télé, quand ils montraient ses photos, je ne le reconnaissais pas, parce qu'il avait extrêmement changé. Je n'arrivais pas à me dire que c'était lui, que c'était mon mec…

– Vous rencontrez donc sa maman. Comment ça se passe ?

– Bien, super bien même. Elle m'a autorisée à la tutoyer. On a très peu parlé des affaires. Elle essayait surtout de me connaître, savoir qui j'étais.

– Ensuite, que se passe-t-il ?

– Je devais revoir Nordahl le 17 mars, mais il y a eu la Covid et le premier confinement. Donc je ne l'ai pas revu avant le mois de juillet suivant.

– Vous reprenez votre correspondance ?

– Oui, mais on a aussi l'autorisation de téléphoner. Il y avait le téléphone dans la cellule et celui de la prison. Tout ce qu'on dit est enregistré. Je lui écris encore, à un rythme tout de même un peu moins soutenu, mais je lui en dis moins, ne voulant pas non plus que cela se sache dans la presse, que mes lettres soient photocopiées, diffusées. On avait décidé d'un commun accord qu'il y aurait moins de lettres.

– C'est à ce moment-là que vous êtes vraiment en train de basculer, de tomber amoureuse ?

– Oui, il me manquait. Il m’appelait un jour sur deux parce que le téléphone coûte très cher en prison. À ce moment-là, c’est vrai que les liens se resserrent. Et il commence à avoir les petits mots doux aussi au téléphone.

– Vous aviez des mots doux à son égard aussi ? Vous aviez des surnoms ?

– C’était “mon cœur”, “mon bébé”, répond-elle dans un rire un peu gêné. Je pouvais l’appeler aussi “mon asticot”, mais le plus souvent je l’appelais Nono. Lui, il m’appelait aussi “mon cœur” ou “ma myrtille”, “Yum Yum” aussi. J’ai un dessin de lui où il m’écrit : “Je t’aime, ma Yum Yum.” »

« À ce moment-là, qui est au courant dans votre entourage ? Que dit votre maman de cette histoire que vous lui révélez après les premiers parloirs ?

– Évidemment, elle n'était pas ravie. Elle m'a mise en garde en me disant que j'allais passer ma vie dans les parloirs, mais elle n'est pas dans le jugement.

– Elle n'a pas cherché à vous dissuader ? Elle ne vous a pas dit : "Mais enfin, comment peux-tu être amoureuse d'un tueur d'enfant ?" Elle ne vous a pas dit ce genre de choses ?

– Non, elle n'est pas du tout dans le jugement. Comme je vous le disais, on n'a pas du tout été éduqués comme ça. Elle m'a juste mise en garde. Mais, en même temps, elle me voyait heureuse… »

Je pense alors à ma propre mère. Elle m'aurait secouée comme un prunier en me disant que j'avais perdu tout sens commun, en me suppliant de revenir à la raison.

Perplexe, je relance Élisabeth : « Et vous ne vous dites pas : "Oui, c'est vrai, ça va être quoi, ma vie ? Une vie de parloir, une vie où je serai montrée du doigt si on apprend mon existence." Vous y pensez ?

– Parfois, je me demandais si j'allais avoir la force de supporter tout ça aussi longtemps. J'étais consciente de tout ça avant même que ma maman m'en parle.

– En dehors de votre mère, vos frères et sœurs sont au courant ?

– Seulement mon grand frère.

– Comment réagit-il ?

– Lui aussi se demande dans quoi je me suis embarquée. Mais il me dit également que le plus important pour lui, c'est que je sois heureuse. »

Une famille si zen, empathique, qui ne surréagit pas à cette annonce pour le moins fracassante, j'en reste coite. Peut-être qu'Élisabeth ne me dit pas tout.

Et les autres membres de la famille, ses amis ?

« Jusqu'à décembre 2021, quand j'ai donné mon interview au *Dauphiné libéré*, seuls ma mère et mon frère savaient.

– Pourquoi avez-vous accepté de parler ?

– C'était après les vingt-quatre heures d'UVF que j'avais passées avec Nordahl. J'ai pensé que la meilleure défense était l'attaque. Je me protégeais et ma famille aussi, bien sûr. Avec le recul, je regrette de l'avoir fait.

– Vous êtes restée quand même dans le secret un certain temps… Pour quelles raisons vous ne le dites pas à vos amis ? Pourquoi vous cachez cette relation à vos proches ? Vous craignez d'être jugée ?

– Oui. Nordahl, ce n'est ni vraiment le gendre idéal, ni l'ami idéal ! Donc c'était aussi dans le but de me protéger. Je n'avais pas envie qu'on me juge. Et puis, je savais que si j'en parlais, je risquais d'avoir des retombées négatives au niveau de mon boulot, de ma famille, de mes amis… et c'est ce qui s'est produit en décembre 2021. »

La peur du jugement. Cela peut se comprendre. Moi la première, lorsque la presse a révélé son histoire, j'ai hésité entre incompréhension, effroi et consternation. Qui était cette dingue ? Parce que, oui, c'est ce qu'elle était aux yeux de tous : « folle, forcément folle ». Même ses amis les plus fidèles pouvaient lui tourner le dos. Elle le savait. Elle n'a pas voulu les perdre au risque de vivre, j'imagine, des moments de solitude, enfermée dans son histoire d'amour secrète.

Revenons à la case prison. Après le confinement, les visites reprennent. Élisabeth se souvient qu'ils se sont revus au mois de juillet, jusqu'au second confinement en octobre, mais à chaque fois derrière le plexiglas à cause de la Covid et des gestes barrières. Il n'y avait pas de contacts physiques. Mais Lelandais reste-t-il dans le registre amoureux ? « Oui. Et comme dans n'importe quel couple, on parle de notre quotidien, on fait des projets d'avenir, on parle de notre boulot… », raconte Élisabeth.

Des projets d’avenir ? Comment peut-on avoir des « projets d’avenir » avec cet homme accusé de deux meurtres, alors que deux procès l’attendent et qu’il risque au minimum vingt ans de prison ? Je lui pose la question. Elle me répond qu’« il a toujours pensé qu’il ne prendrait pas autant pour Arthur et n’a jamais imaginé une seule seconde qu’il serait condamné à perpétuité pour Maëlys. Il était certain de retrouver un jour la liberté. “À ma sortie, disait-il, quand tu viendras me chercher, tu m’emmèneras au bord de la mer, on ira manger un kebab et boire une piña colada.” Les kebabs, la mer, la plage, les piña colada, c’était son truc ».

Si j’en crois Élisabeth, Nordahl Lelandais était persuadé que sa version d’une bagarre qui a mal tourné avec le caporal Noyer ne lui vaudrait qu’une « petite peine » de huit à dix ans. On ne peut pas être plus déconnecté de la réalité ! Quant à Élisabeth, si elle assure avoir toujours gardé en tête les deux versions, il n’en est pas moins vrai qu’elle l’accompagnait à ce moment-là dans ce rêve d’une vie à deux, au-dehors. Avait-elle, elle aussi, envie d’y croire ? Un peu, certainement. Qui pourrait l’en blâmer ? Comment ne pas comprendre son envie, à ce moment-là, de croire à la version de celui qu’elle aime, à l’histoire du type qui n’a pas de chance et se trouve pris dans une bagarre qui dégénère… Il n’y a pas pire aveugle que celui qui ne veut voir. Ma conviction est qu’Élisabeth refusait de voir la réalité en face.

Le temps d'un procès

Lundi 3 mai 2021. Quatre ans après le meurtre du caporal Arthur Noyer, en avril 2017, le procès de Nordahl Lelandais s'ouvre devant les assises de Chambéry. Je demande à Élisabeth dans quel état d'esprit elle se trouve.

« Je devais aller au procès, j'avais posé deux semaines de congé, mais maître Jakubowicz m'a demandé de ne pas venir. Selon lui, ça risquait de perturber les débats. Je me suis rangée à sa décision. J'ai donc suivi le procès dans la presse. J'étais en boucle sur BFM…

– Et là, vous allez apprendre des choses que vous ignoriez et qui vous bouleversent, ou vous interrogent…

– La première chose qui m'a vraiment choquée, c'est sa bisexualité[2]. Il m'avait juré que ce n'était pas vrai. "Franchement, me disait-il, tu as vu toutes les gonzesses que j'ai eues ?" De même, j'ai vite compris qu'il m'avait menti avec sa version de la bagarre qui avait mal tourné. »

La version « acceptable » à laquelle se raccrochait Élisabeth s'est effondrée. Tout à coup, devant la réalité des faits, le déni n'est plus possible, même si elle voulait se persuader que l'homme qu'elle aimait n'était plus le même, même si elle croyait en la rédemption, au travail sur soi, à la femme qui change l'homme. Non seulement il a menti, mais il « lui » a menti. Malgré tout, elle n'est pas encore prête à reconnaître qu'elle s'est fourvoyée. Si le ver est dans le fruit, le fruit, lui, n'est pas encore pourri.

« Il prend vingt ans pour le meurtre d'Arthur Noyer. Quand vous retournez le voir après sa condamnation, en parlez-vous ? Que vous dit-il ?

– Il est abattu, complètement abattu. Il me dit : "Tu te rends compte, j'ai été incompris, je n'aurais pas dû prendre autant." Mais il n'a montré aucune compassion pour Arthur… À ce moment-là, je commence à penser qu'il me roule dans la farine, je commence à redescendre un peu sur terre…

– En fait, il y a deux images de lui qui se superposent : celle que vous connaissez et celle qu'on a décrite au procès. Essayez-vous de faire la

part des choses, de savoir quand il ment et quand il dit la vérité ?

– C'est ça. Et puis il commence à devenir agressif envers moi après sa condamnation. Son comportement change. Par exemple, au téléphone, quand je ne comprenais pas ce qu'il me demandait de faire, il me traitait de "connasse", de "bonne à rien"… »

J'ai envie de la secouer, de lui dire : « Mais bon sang, pourquoi tu n'as pas mis fin à ta relation avec lui à ce moment-là ? Pourquoi ne pas lui avoir dit ses quatre vérités au lieu d'accepter ses insultes ? » Mais je devine la puissance de ce qu'on appelle l'emprise. Si c'était si simple, les femmes battues partiraient à la première gifle !

Le garçon charmeur et charmant s'est transformé en un homme qui la dénigre, la dévalorise.

« Son point fort, précise Élisabeth, c'est qu'il débusque très bien les faiblesses des gens, il sait appuyer là où ça fait mal. Et il en joue… Au téléphone, il ne me demandait jamais rien, mais au parloir il me disait, par exemple, qu'il avait besoin de chemises. Je lui expliquais qu'avec ce que je dépensais pour lui – l'essence, l'autoroute, des virements de 250 euros par mois –, je ne pouvais lui offrir qu'une chemise de chez Jules ou Celio. Mais il voulait des chemises de marque ! Et si je ne lui amenais pas ce qu'il voulait, il me disait : "Ouais, bah de toute façon tu ne m'aimes pas, si tu m'aimais tu le ferais…" Il me suggérait alors de ne plus m'acheter de vêtements ou de parfum. "T'en as pas besoin. Et puis t'as qu'à moins sortir et aller moins au resto, ça te coûtera moins cher." Parfois, quand il appelait, je ne répondais pas, parce que je n'avais pas toujours envie de lui parler, j'avais besoin de souffler parce qu'il est énergivore. Quand je ne répondais pas, il m'appelait à 3 heures du matin en me demandant si je dormais. Je lui répondais "Oui" et lui me répondait "Bien fait !". Et il raccrochait. Puis il recommençait une heure après.

– Vous ne vous dites pas que ça va trop loin ? Qu'il faut arrêter les frais ?

– Si. Il y a un moment où il a senti que je me détachais de lui et que je commençais à en avoir marre. Je lui disais qu'il fallait que je prenne du temps pour réfléchir. Dans ces moments-là, il redevenait charmeur :

“Mais tu sais que je ne peux pas vivre sans toi.” Il sait qu’il est en train de me perdre. Mais ce n’est pas forcément moi qu’il perd : ce sont ses mandats, ses fringues, ses consoles, enfin tout ce qu’il me demande.

– C’est lui qui a commencé à vous demander de l’argent ? Ou c’est vous qui lui en avez proposé ?

– Au début, ça a commencé avec son téléphone qu’il fallait recharger et sa mère lui versait cent ou cent cinquante euros par mois, en sachant que l’administration pénitentiaire en prélève la moitié pour les parties civiles et le pécule de libération. “Si je ne te téléphone pas, me disait-il, c’est parce que je n’ai pas assez de sous et ce que me donne ma mère c’est déjà beaucoup pour elle…” En fait, il insinuait toujours les choses, il ne demandait jamais directement. Exemple : “Tu vois, si j’avais plus d’argent, je pourrais te téléphoner plus longtemps.” Autre exemple, un jour il me dit : “Ah, tiens, tu ne pourrais pas regarder sur Internet si le magazine karaté *Bushido* existe encore ?” Comme ça existait encore, il m’a demandé de lui en apporter un numéro. Ce que j’ai fait. Après, il m’a parlé de numéros hors-séries. Je lui ai expliqué que je n’aurais pas forcément le temps de guetter tous les hors-séries qui sortent. “Ouais, mais si j’avais un abonnement, m’a-t-il répondu, ce serait plus facile pour toi.” Et hop, un abonnement ! Il y avait un autre magazine, de nutrition, sur le sport, etc. Et hop, un autre abonnement ! Je vous passe les livres sur le bouddhisme et ceux qu’il lui fallait parce qu’il voulait passer son diplôme national du brevet. Après, il lui fallait un ordinateur pour ses cours, puis une console pour se changer les idées. Et quand il avait fini les jeux, il en fallait des nouveaux… Bref, j’ai fini par me priver de tout. J’ai arrêté mes voyages et tout ce qui était important pour moi. J’ai fini par piocher dans mes économies…

– Pourquoi ? Parce que vous étiez passionnément amoureuse ?

– Oui. Et toujours ce sentiment de culpabilité. Lui en prison, moi dehors… Mais après le procès d’Arthur, je vais commencer à me détacher. Et au mois d’août, on a vraiment eu un gros clash. Je ne l’ai revu qu’en septembre, parce qu’au bout d’un moment je lui ai dit : “Écoute, Nordahl, je ne peux pas t’offrir tout ce que tu veux, ce n’est pas possible.” Et puis il y a eu une autre raison au clash, toujours au mois d’août. On avait eu un parloir familial, on avait passé six heures ensemble, trois heures le matin, trois heures l’après-midi. Je devais aller

ensuite chez sa mère après le parloir. Elle m'hébergeait. Ça s'est très mal passé. En fait, quand je suis sortie du parloir, j'ai fait tomber mes clés et en me baissant j'ai fait un faux mouvement et je me suis bloqué le dos. Quand je suis arrivée chez sa mère, elle m'a lancé cette phrase : "Ah bah, dis donc, il a dû te déboîter, mon Nono, pour que tu aies mal au dos comme ça !" Je la considérais comme ma belle-mère quand même. Même avec ma mère, je ne parle pas de ma sexualité, ce n'est pas pour en parler avec la mère de Nordahl ! Le soir, elle a eu son fils au téléphone et lui a dit la même chose, en sachant que les communications sont écoutées par l'administration pénitentiaire ! C'est à cette période que j'ai commencé à ne plus aller chez elle. Il faut préciser aussi qu'elle était très inquisitrice. »

J'ai suffisamment lu de livres sur l'emprise et sur les femmes battues pour y retrouver comme un écho : la gifle et la demande de pardon qui suit, les coups de poing et les « promis je ne recommencerai plus » du lendemain, les coups de tête et les « je ne peux pas vivre sans toi ».

Élisabeth est lucide. Avec le recul, elle décrypte très bien l'engrenage dans lequel elle a mis les doigts. Elle comprend ce qu'elle représentait vraiment pour cet homme.

D'elle-même, elle est allée se jeter dans la gueule du loup. C'est elle qui a envoyé la première lettre, c'est elle qui est allée le voir, c'est elle qui a initié cette relation. Pour autant, doit-on lui refuser un minimum de compréhension ? Elle a cru que cet homme pouvait changer, qu'il avait changé. Doit-on la clouer au pilori ?

Prise de conscience

Revenons à ce fameux parloir familial du mois d'août. Le premier du genre, avant l'UVF de vingt-quatre heures du mois de décembre.

« C'est vous qui avez fait la demande de ce parloir familial ?

– La demande doit être conjointe. Le détenu fait la demande de son côté, puis l'administration pénitentiaire et les travailleurs sociaux nous appellent pour savoir si on est d'accord, ou si le détenu ne fait pas pression sur nous. Ensuite, j'ai dû signer un document et le renvoyer à la prison.

– Comment se passe ce premier parloir familial de six heures ?

– On est comme chez soi ou presque. Il y a la télé, un évier, un micro-ondes, une table basse et un canapé.

– Vous êtes tous les deux, il y a des rondes de surveillants, mais ils ne sont pas présents avec vous. Vous devez être heureuse, non ? Vous pouvez le voir dans d'autres conditions moins contraignantes. J'imagine que vous avez des relations ?

– En fait, la première relation sexuelle que j'ai eue avec lui, c'était au parloir classique. J'ai trouvé ça… sale, glauque, parce que c'était sur une table… Enfin, je ne vais pas rentrer dans les détails, mais il fallait faire très vite, parce que les surveillants pouvaient passer à tout moment… Après, je lui ai dit : "Ce n'était pas beau pour une première fois", sur une table, dans un box de parloir, en dix minutes.

– Ce n'était pas beau, mais vous l'aimiez…

– Voilà, c'est ça, donc on accepte parce qu'on se dit que, de toute façon, on n'a pas le choix. J'allais au parloir selon mon rythme de travail, deux à trois fois par semaine, parfois une seule. À chaque parloir, on avait une relation. Après, au mois d'août, on a pu passer six heures ensemble : trois heures le matin, trois heures l'après-midi, dans des conditions très intimes. Ça a marqué une autre étape dans notre vie de couple.

– Et il y eut le clash à cause de sa mère. Malgré tout, vous décidez de poursuivre cette histoire. Pourquoi ?

– Parce qu’il me rappelle un soir en me disant qu’il n’est pas bien. Il me dit que je lui manque, qu’il m’aime et qu’il veut que j’aille le voir au parloir pour qu’on s’explique. Mais je me suis dit que c’était le dernier clash. Je vais donc au parloir, contente de le revoir malgré tout. Et là, il se met à m’engueuler ! “Pourquoi tu me fais des scènes comme ça au téléphone ? me dit-il en hurlant. Tu sais qu’on est écoutés ! Ça ne va pas se passer comme ça ! T’as de la chance que je sois derrière une vitre, sinon je t’en collerais une !” Même les surveillants se sont inquiétés. Je leur ai dit que tout allait bien, que c’était de ma faute, pour qu’il n’ait pas de problème. »

Quand je lui demande pour quelle(s) raison(s) elle reste avec lui, la réponse est claire : ce n’est pas facile de partir et le quitter, elle se sent menacée.

Menaces réelles ou simples intimidations ? Ses « amis » prêts à lui rendre ce « service » existent-ils vraiment ou est-ce le délire d’un homme qui n’est pas habitué à ce qu’on lui résiste ? Toujours est-il qu’Élisabeth semble encore apeurée à l’évocation de ces menaces – qui sont d’ailleurs contestées par l’avocat de Nordahl Lelandais, comme on le verra plus loin.

« Après le mois d’août, poursuit-elle, je me disais que je n’allais pas faire ma vie avec lui. Je commençais déjà à chercher un moyen de le quitter sans que cela se passe trop mal. À un moment, j’ai même carrément débranché mon téléphone. J’ai été injoignable. Sa mère, sa sœur et son frère essayaient de me joindre, mais j’avais également bloqué leurs numéros. Et puis, en septembre donc, on s’est revus. C’est là où il m’a engueulée parce que j’avais soi-disant “foutu la merde” dans sa famille, que j’avais mal parlé à sa mère. Quand tout le monde parlait de son regard noir et disait qu’on ne le reconnaissait pas, c’était vraiment ça. Là, je l’ai vu, ce visage. Je me suis dit : “Ça, c’est vraiment Nordahl Lelandais, le vrai.” Voilà. Le masque est tombé. C’est à partir du mois de septembre qu’il a commencé à me parler de téléphones portables. Je lui ai répondu que je n’avais pas envie qu’on me supprime le permis de visite si je me faisais prendre. Il m’a alors expliqué qu’il y avait des détenus qui avaient des “Melrose S9”, tout en plastique. “Ce que tu fais, m’a-t-il expliqué, tu achètes un chargeur et un téléphone, tu le mets dans un préservatif, puis dans ton vagin, et tu vas au tribunal de Dijon passer le

portique. Si ça ne sonne pas, ça veut dire que ça passera ici.” C’est ce que j’ai fait… Je l’ai fait…

– Il peut déjà vous appeler, alors pourquoi ce téléphone-là ?

– Selon lui, ça coûterait moins cher d’acheter des cartes prépayées et aussi parce qu’on pourrait discuter en toute intimité, tout le temps, qu’on ne serait pas écoutés. Donc j’ai dit OK. Et j’ai passé le portable… Je sais que je commets un délit. Ce qui me pousse à faire ça ? La culpabilité. Il me fait culpabiliser en me disant : “C’est bientôt mon procès, je ne suis pas bien, j’ai besoin de te parler, comme ça je peux te joindre tout le temps”, ou : “Si tu m’aimais tu le ferais.” Voilà, c’était toujours son mot d’ordre : “Si tu m’aimais, tu le ferais.”

– Et tout ce qui fait de vous la femme que vous êtes, tout ce que vos parents vous ont inculqué, tout ça saute ?

– Oui, ça vole en éclats, toutes mes valeurs, tout, tout saute. Et au bout du compte, il m’a très peu appelée… »

Je suis encore une fois saisie par la facilité avec laquelle Élisabeth passe par-dessus ses principes sous les injonctions d’un Nordahl Lelandais plus manipulateur que jamais, si l’on croit son témoignage. Elle n’offre aucune résistance, lui obéit aveuglément. La toxicité de cette relation est désormais une évidence. La mainmise de Nordahl Lelandais sur sa vie semble totale. Cependant, deux événements vont la convaincre – enfin ! – qu’elle doit le quitter. La prise de conscience est lente, mais elle a le mérite d’exister.

« Début décembre 2021, explique Élisabeth, il s’est fait surprendre un après-midi avec son téléphone portable allumé alors qu’il ne devait l’être que le soir pour qu’on se parle tous les deux. Il a été retrouvé dans une boîte à gâteaux. Il n’a pris aucune précaution. *Idem* une semaine plus tard, avec un deuxième téléphone, à cause d’une lettre anonyme. Évidemment, l’administration va chercher à savoir comment il les a obtenus. Ça n’a pas l’air de l’inquiéter. Ses explications ne tiennent pas la route. Il ment sans arrêt. Quand je l’ai vu au parloir, je lui ai dit que c’était fini entre nous parce que je ne supportais plus cette situation. Il m’a alors accusée d’être l’auteure de la lettre anonyme ! J’ai essayé de lui faire comprendre que, s’il plongeait, je plongeais avec lui, que j’avais

tout à perdre et lui rien. “N’oublie pas, m’a-t-il dit, que toi et moi c’est pour la vie”…

– Que signifie cette phrase, selon vous : “Toi et moi c’est pour la vie” ?

– Avec le recul, je pense qu’il était en train de m’entraîner dans sa spirale. Il savait très bien que j’allais plonger avec les portables. J’ai quand même pris six mois de prison avec sursis avec cette histoire ! Quand je lui ai annoncé que je le quittais, il s’est aussi mis à pleurer : “Ne me fais pas ça, au moment de mon procès, tu ne te rends pas compte !” À l’écouter, j’étais la pire des femmes. C’est après cet épisode qu’il y a eu les fameuses vingt-quatre heures passées ensemble.

– Malgré tout, il arrive à chaque fois à réactiver une forme d’amour chez vous, ou d’empathie, de culpabilité…

– Je ne me rendais pas compte de son emprise sur moi. J’étais sa marionnette, vraiment. Il savait exactement où appuyer… Il m’a vraiment fait tomber. Psychologiquement, il m’a détruite. Quand j’en ai parlé à mon psychologue, qui sait tout de ma relation avec Nordahl, il m’a dit que j’étais l’une de ses victimes. Pour moi, ses victimes, ce sont Arthur et Maëlys. Pas moi. “Oui, il y a eu Arthur et Maëlys, m’a expliqué mon psy, mais il y a vous aussi parce qu’il vous a tuée psychologiquement.” Pendant les deux séances qui ont suivi, je n’arrivais pas à l’admettre. Avec le travail qu’on a fait, j’ai admis qu’il m’avait détruite, tellement j’étais tombée bas. Je me suis rendu compte de la mesure de l’emprise qu’il avait sur moi. Et à l’époque, je ne me rendais pas compte de tout ce que je faisais, comme enfreindre la loi. »

Vingt-quatre heures dans la vie d'Élisabeth

Venons-en à ces fameuses vingt-quatre heures passées en unité de vie familiale avec Lelandais. Vingt-quatre heures qui sont, de l'aveu même d'Élisabeth, le déclencheur final. Le point de rupture qui met fin à cette relation de près de trois ans. Que s'est-il donc passé de si terrible au point qu'elle ouvre enfin les yeux, elle qui jusque-là, même vacillante, refusait de voir la réalité en face ?

Ces vingt-quatre heures ont lieu au début du mois de décembre. « Il avait commencé à m'en parler fin novembre : "Viens, on fait une UVF ! C'est pour ton anniversaire." Je suis née un 27 décembre, mais il n'y avait pas de place à cette date-là.

– Et vous l'interprétez comme un geste romantique ? Vous êtes heureuse ?

– Oui. Il me dit : "Tu vois, je ne peux pas te faire de cadeau, mais mon cadeau c'est l'UVF, pour tes 50 ans, tu t'en souviendras toute ta vie." Il me présente les choses comme ça, alors qu'il savait très bien ce qu'il allait me faire, ce qui allait se passer pendant ces vingt-quatre heures… Quand il me dit : "Tu t'en souviendras toute ta vie", cela ne voulait pas dire : "Tu t'en souviendras comme le plus beau des cadeaux", mais : "Ces vingt-quatre heures seront les pires de ta vie." C'était à double sens, comme d'habitude. »

Quand je demande à Élisabeth de me raconter cette UVF, je l'entends prendre une grande inspiration, comme avant une plongée en apnée. J'ai le sentiment qu'elle va remuer des souvenirs extrêmement douloureux, qu'elle rassemble toutes ses forces pour y parvenir…

« Quand je le vois au parloir, il me dit : "C'est super, mais il n'y aura que du Coca", je lui réponds que c'est mieux que rien. Il insiste : "Mais ça pourrait être plus festif. Dehors, je ne buvais que du rhum Diplomatico, tu sais, tu peux en amener." Je lui dis que ce n'est pas autorisé. Mais il ne lâche rien et m'explique comment procéder pour ne pas se faire "choper" : "Il y a deux solutions : soit tu vas à Décathlon, où tu achètes un *camelbag*, ce sont les sacs à dos de sportif où l'on peut

mettre de l'eau. Tu le remplis de rhum et tu l'installes sous des vêtements larges. Ça ne se verra pas. Ou alors tu prends une gourde en plastique souple, et tu achètes de l'Elastoplast, puis tu te scotches la gourde autour de la cuisse." C'est ce que j'ai fait… Après le rhum, il m'a demandé si j'avais déjà pris de la cocaïne. Je lui réponds que non. De nouveau, il insiste. "Tu sais, m'explique-t-il, il y a mon procès, si je pouvais déstresser… Trouve-moi de la cocaïne." Mais je ne sais pas comment faire, je ne connais personne à qui je peux en acheter ! Et il me ressort son couplet traditionnel : "Si tu voulais me faire plaisir, eh ben tu trouverais"… Finalement, j'ai fini par en trouver[3] !

– Les portables, l'alcool, la cocaïne[4]… Vous ne vous dites pas, encore une fois, que c'est trop ?

– Oui, mais il sait comment me faire culpabiliser, comment me dire les choses. Il y a les menaces aussi, la violence psychologique avec des mots qui font mal. J'ai repris tout ça en détail avec mon psy. Depuis, j'ai travaillé sur moi-même. À chaque demande, Nordahl me testait, voulait voir jusqu'où je pouvais aller. Je prends l'exemple des bonbons [il en avalait des kilos] : eh bien, il a réussi à m'en faire acheter cinq kilos d'un coup pour Noël, alors qu'on a le droit qu'à cinq kilos par an en prison ! Il rentrait dans mon cerveau… C'est hallucinant, hallucinant ! J'appelle ça un viol cérébral. Il savait ce que je pensais. Comme je l'ai dit aux gendarmes : c'est un gourou ! »

« Viol cérébral », « gourou », les mots sont lâchés. Quel est le vrai visage de cet homme aux mains tachées de sang ? Comment s'est-elle laissé happer de cette manière ? Comment a-t-elle pu tout accepter de lui, ou presque ? Il était loin, le Nordahl Lelandais gentil, délicat. Je repense à Daniel Zagury parlant de Guy Georges, qui pouvait être quelqu'un de charmant, ajoutant que ces tueurs ne sont pas « que » leurs crimes, comme lorsque Nordahl Lelandais s'inquiète des migraines terribles dont souffre Élisabeth, qu'il note le nom d'un médicament cité dans une émission consacrée à la santé. Mais la personnalité profonde de son amant a vite refait surface, surtout lors de cette dernière UVF…

« Après la drogue et l'alcool, toujours désireux de profiter de cette UVF pour "s'amuser", il me parle de petits sextoys… J'en ai acheté un que j'ai mis dans mon soutien-gorge. Entre l'alcool, la drogue et le

sextoy, on peut dire que j'étais bien équipée ! Je me demande encore aujourd'hui comment j'ai pu passer à travers les contrôles. Je jubilais à l'idée qu'il puisse être fier de moi… J'arrive, peu après 14 heures. Les lieux sont composés d'une cuisine, d'une chambre et d'un petit jardin, c'est assez sympa. Immédiatement, il prend la gourde de rhum et la met dans le frigo. Puis il me demande la cocaïne et la goûte, la trouve bonne et va la planquer dans l'armoire. Vers 15 ou 16 heures, il a voulu prendre l'apéro. J'ai trouvé que c'était peut-être un peu tôt. "Mais tu te rends compte, m'a-t-il répondu, ça fait quatre ans que je n'ai pas bu d'alcool, j'en veux." Puis il me regarde et me dit : "Maintenant que j'ai bu un peu d'alcool, je vais prendre un rail, tu veux essayer ?" J'ai accepté…

– C'était la première fois que vous en preniez ?

– Oui. Il ne m'a pas vraiment laissé le choix. Mais ça ne m'a rien fait, ou pas grand-chose. Il m'a alors demandé si j'en voulais encore, je lui ai répondu que ça ne me faisait rien et que ce n'était pas la peine que j'insiste. Lui en a repris. Là, il a changé de personnalité. Son visage est devenu très dur. J'ai eu peur. Je suis partie dans la chambre. Il était comme un lion en cage. Il tournait et il tournait autour de la table basse en se parlant à lui-même, dans un dialogue incompréhensible. Puis il m'a ordonné de m'asseoir sur le canapé. J'ai obéi. Il s'est assis sur une chaise en face de moi et m'a menacée : "Tu vois la drogue là, tout ce que tu m'as amené là, t'as pas intérêt à le dire à qui que ce soit ! Je te préviens ! Moi, je n'ai rien à perdre ! Au prochain parloir, je te fais la peau ! Tu sais, moi, dehors je connais un mec, je l'appelle mon frère d'armes, parce qu'il ferait n'importe quoi pour moi et je sais que je peux l'appeler, ne t'inquiète pas, lui aussi il se chargera de toi… Et ta maman, je sais où elle habite, elle est malade, ça va être vite vu pour elle, ça va être vite plié !" Quand il a eu fini de me menacer, il m'a ordonné de retourner dans la chambre. Il m'a suivie et m'a violemment poussée sur le lit. Il m'a sauté dessus, je ne pouvais pas me débattre, j'étais entravée, et là, il s'est déchaîné sur moi ! Quand ça s'est arrêté, j'étais prostrée. Je ne savais pas quoi faire. Je me suis rhabillée. Puis je me suis dirigée vers l'interphone pour prévenir les surveillants. Quand il m'a demandé ce que je faisais, je lui ai dit que je voulais partir, que je ne voulais pas rester avec lui. Il m'a agrippé le bras et m'a dit : "Ça ne va pas se passer comme ça, tu restes avec moi vingt-quatre heures. T'as voulu être avec moi, tu vas être avec moi jusqu'au bout !" Et il a repris de la coke et de l'alcool et il est devenu

encore plus violent. Ce n'était plus le même homme, il était en colère. C'est impressionnant la façon dont il s'est transformé. Son visage n'était plus le même, ses yeux étaient injectés de sang. C'était devenu un monstre. Je ne reconnaissais plus ses traits, ni sa voix, même ses gestes étaient différents. Il m'a encore imposé un rapport sexuel. Que des choses sales, dégradantes. Je ne voulais pas. C'était malsain. Il me disait : "Ah t'es ma pute, hein, dis-moi que t'es ma pute." Ça n'a pas arrêté, pendant vingt-quatre heures, ça n'a été que ça, de la violence, de la violence… »

Élisabeth s'arrête de parler, comme si elle remontait à la surface, revenait au temps présent. Ces révélations font froid dans le dos. Elle n'est pas sainte Blandine, mais, si j'en crois ses propos, elle a bien vécu un calvaire, devenue un jouet entre les mains du monstre, du bourreau auquel, finalement, elle s'est livrée pieds et poings liés ! Il n'y a plus une once d'amour, plus un gramme de sentiment, rien qu'un gouffre abyssal où retentit l'écho du mal, d'une violence gratuite, incompréhensible…

Je lui demande si le réveil a été brutal. Sa réponse est claire : « C'est plus que ça… Je n'ai ressenti aucune haine, mais du mépris. Je m'en veux, peut-être plus qu'à lui. Je me demande pourquoi j'ai fait ça. Après tout, il était comme ça avant. À moi d'assumer maintenant ! Je me répétais : "On t'avait prévenue, tu n'as rien écouté." J'en suis sortie complètement lessivée, amorphe. Je me voyais comme un pantin désarticulé. Dans ma tête, il n'y avait plus rien de cohérent. »

Élisabeth a évoqué des relations sexuelles non consenties, cela porte un nom. Mais ce mot, elle ne l'a pas prononcé. Ce qu'elle aurait vécu est un viol.

Fascinante Élisabeth ! Elle vient de me raconter vingt-quatre heures en enfer, vingt-quatre heures qui l'ont marquée à tout jamais. Sûrement blessée, meurtrie, elle passe sur cet événement traumatique avec une forme de détachement, désireuse d'avancer.

Malgré l'horreur de cette UVF, elle retourne voir Lelandais au parloir la semaine suivante ! Pourquoi revenir ? Pourquoi ? Il voulait lui parler du portable, confesse-t-elle. Et elle a accepté parce qu'il l'aurait

menacée. Elle y retourne parce qu'elle a peur. Cela peut se comprendre. Je veux cependant en avoir le cœur net. Est-ce uniquement la peur qui la guide ? N'y a-t-il plus d'amour, plus de sentiments, seulement la peur ?

« Quand je le vois, il m'annonce qu'il a été auditionné pour cette histoire de portable, et que je vais être convoquée par les enquêteurs. Il m'ordonne de leur dire ce qu'il leur a déclaré : "C'est à vous, les enquêteurs, de faire votre boulot." Mais cette fois je lui ai dit que je ne dirais plus rien, que je ne ferais plus rien, que c'était fini entre nous. Que je n'en pouvais plus… Et là il se met à pleurer. Je ne dis plus rien, je me tais jusqu'à la fin du parloir. Et lui il pleure jusqu'au bout, en me tenant la main, en me disant : "Mais tu ne vas pas me laisser, ma petite myrtille, je t'aime", etc. »

Il n'est jamais simple de rompre avec quelqu'un qu'on a aimé. Pour Élisabeth, c'est une montagne, un Everest, que de quitter Lelandais. Je ne peux m'empêcher de penser à cette expression populaire : « Donner le bâton pour se faire battre… »

Il y aura une deuxième et une troisième visite au parloir. Cette fois, il ne pleure pas, il la menace. « À nouveau je lui ai dit, devant les surveillants, que c'était fini entre nous, que j'allais faire supprimer mon permis de visite et que je demanderais à la justice qu'il ne puisse plus entrer en contact avec moi. Il m'a regardée et m'a fait un signe, le doigt sur le cou, sur la gorge, comme s'il allait m'égorger. Je suis partie. Je ne l'ai plus jamais revu ni eu de nouvelles de lui. »

Un brin dubitative, je veux en avoir le cœur net :

« Vous le voyez donc pour la toute dernière fois ce 23 décembre 2021 ?

– Oui. C'était vraiment la rupture définitive. Je l'ai quitté et les surveillants m'ont entendue… Mais il m'a rappelée quelques jours plus tard. Le 27 décembre, le jour de mon anniversaire, de mes 50 ans. J'avais aussi un rendez-vous médical qui me terrorisait. Il le savait. Il m'a appelée pour me traiter de menteuse, de manipulatrice à propos de l'affaire des téléphones portables. Il a choisi ce jour-là pour me dire des méchancetés. D'ailleurs, quand j'ai été auditionnée par la section de recherches de Grenoble, les gendarmes m'ont dit qu'il n'avait pas choisi

ce jour-là par hasard : “C’était le jour de vos 50 ans et de ce rendez-vous médical. Il l’a fait exprès, c’était son coup de grâce. Il n’avait plus d’emprise sur vous. Il a essayé une dernière fois. C’était son baroud d’honneur”… »

« C’est un crime de l’avoir aimé »

Je comprends maintenant pourquoi Élisabeth a accordé sa seule et unique interview à la presse juste avant le procès pour le meurtre de la petite Maëlys. Non seulement elle veut dire sa vérité, mais aussi se prémunir contre les éventuelles représailles proférées par Nordahl Lelandais. Un coup de projecteur qui n’a pas été sans conséquences, nous l’avons vu, tant auprès du grand public que de ses collègues et de ses proches.

« Vous êtes convoquée au second procès, celui pour le meurtre de Maëlys.

– Oui, mais j’ai fourni un certificat médical. Je n’étais pas en état de témoigner. La proximité avec Nordahl était impossible pour moi à ce moment-là. J’étais tellement faible psychologiquement que maître Jakubowicz m’aurait détruite. Je n’aurais pas supporté cette épreuve. J’étais trop fragile. Et puis j’ai tellement appris de choses sur Nordahl pendant son procès – comme quoi il allait sur des sites porno avec les portables que je lui avais fournis, ou allait discuter avec une gamine. En fait, il a toujours été le même. Je n’ai rien été d’autre que son porte-monnaie et son esclave sexuelle !

– J’ai l’impression que vous avez toujours su, dans un coin de votre tête, qui était Nordahl Lelandais. Mais, en même temps, vous aviez envie de croire ce qu’il vous racontait…

– Quand j’ai appris au procès qu’il m’avait menti, qu’il correspondait avec une autre femme, qu’il avait une nouvelle compagne, je m’en suis voulu de m’être fait embobiner. Voilà, c’est comme ça… J’ai perdu trois ans de ma vie avec lui. Je suis très en colère contre moi. »

Une des raisons pour lesquelles Élisabeth a accepté de me parler, c’est parce qu’on a appris l’existence d’une autre femme avec laquelle il a eu une relation sexuelle au parloir. Voulait-elle la mettre en garde, elle, puis toutes les autres ?

« Oui, parce que je pense que pour lui nous ne sommes que des denrées consommables. Il se nourrit des autres, il pompe nos forces vives, il pompe notre énergie et dès qu’il s’est nourri, qu’on ne lui sert

plus à rien, il passe à autre chose, il passe à quelqu'un d'autre… C'est une âme damnée. Je ne sais même pas s'il en a une… »

Aujourd'hui, elle m'assure qu'elle se sent bien et qu'elle a digéré cette histoire. « J'étais avec lui, point barre. J'ai souffert, mais je n'ai peut-être pas tout perdu. C'est lui qui a vraiment tout perdu. Peut-être que sans cette histoire je ne serais pas aussi heureuse et épanouie que maintenant. » Je reviens sur le sentiment de culpabilité. A-t-il disparu ? « Je me sens coupable de ça, ça me dégoûte. À chaque fois qu'on me parle de lui, je fais des cauchemars, je vais toujours prendre une douche après, parce qu'il m'a salie et j'ai besoin de faire peau neuve. C'est comme la mue d'un reptile. Chaque fois, je m'enlève une couche de peau. Et plus je m'enlève une couche de peau, plus j'efface ce qu'il reste de lui. Je pense aussi que le fait de témoigner dans votre livre va m'aider à tourner la page, c'est le cas de le dire, à me reconstruire. Je sais qu'à un moment donné il aura connaissance de ce livre, et je veux qu'il se rende compte du mal qu'il peut faire aux gens…

– Je perçois aussi un autre besoin, plus fort. Celui de dire aux proches des victimes que vous vous sentez coupable, de ne pas vous associer à ses crimes…

– Je m'en veux de lui avoir procuré du plaisir, du bonheur, sexuellement et matériellement, alors que des familles pleuraient leur enfant. Cette idée-là m'est insupportable. J'ai un profond respect pour les familles des victimes, pour les victimes surtout, parce que je pense très souvent à Arthur et à Maëlys. Lui, il pouvait voir sa famille, il pouvait bénéficier de tendresse, avoir de l'amour. Il avait tout, alors qu'eux, les seuls souvenirs ou le seul amour ou la seule manière d'aimer leurs enfants, c'est d'aller fleurir leurs tombes. C'est atroce. Ça me blesse encore plus que le mal qu'il a pu me faire. J'ai l'impression d'avoir blessé ces familles-là, de les avoir choquées, de les avoir quelque part trahies. Je voulais les contacter et je me suis dit que c'était indécent de ma part… »

Je lui rappelle que son témoignage permet aussi de parler de toutes les femmes qui tombent amoureuses d'un criminel et qu'avec ce livre j'espère qu'on se demandera qui elles sont, avant de les juger. Elle réagit : « Je nous appelle, nous les femmes de détenus, les femmes de l'ombre, parce qu'on vit dans l'ombre de la peur, justement, du jugement.

On ne se vante pas d'être la femme d'un détenu, surtout de Nordahl Lelandais ! On n'en parle pas, parce qu'on a plus honte de nous que d'eux… Finalement, pour moi, c'est quelque part un crime de l'avoir aimé. Oui, c'est ça… On peut le résumer comme ça, ce pourrait être le mot de la fin pour les lignes que vous me consacrerez. Oui, je considère que c'est un crime de l'avoir aimé. »

Je regarde ma montre, il est 1 h 30 du matin. Cela fait quatre heures que nous parlons. Quatre heures qu'Élisabeth se livre sans concessions, sans se donner le beau rôle, sans rien cacher de ses failles, de ses faiblesses. Quatre heures qu'elle me livre sa vérité. En l'écoutant, je suis passée par toute une palette de sentiments ; l'incrédulité, l'agacement, la peine, la souffrance partagée, la colère aussi, tour à tour dirigée contre elle ou son ex-amant. L'effroi, parfois. L'étonnement, souvent. L'empathie, toujours. Je la remercie de cette confiance si désarmante qu'elle m'a accordée.

Pour elle aussi, cet entretien a dû être éprouvant. Il est temps de la laisser. Elle ne va pas dormir, je le sais. Sa nuit sera peuplée de cauchemars. Je me console en me disant que, de son propre aveu, elle a vécu ce témoignage comme un élément de sa thérapie.

J'éteins mon magnéto. Je le pose sur mon bureau et range méthodiquement mes affaires. Il va me falloir quelques jours pour reprendre mes esprits, avant de me replonger dans cette interview. Mes gestes sont mécaniques, ma tête est ailleurs. Je suis encore sous le choc de ces révélations, de cette histoire. J'éteins la lumière du salon, je vais me coucher, mais sous les draps frais et rassurants je ne trouve pas le sommeil.

Sommes-nous toutes des Élisabeth en puissance ? Pourrions-nous sombrer, par amour, comme elle ? Sommes-nous toutes tour à tour infirmières, avocates ou bonnes sœurs, comme disent les psys ? Bien sûr, il y a un peu d'Élisabeth en chacune de nous. La vie se charge du reste : l'entourage, l'éducation, les traumas. On fonce vers le danger ou on l'esquive, c'est selon. On plonge en eaux troubles ou on reste loin de la berge.

Au bout d’une semaine, je me décide enfin à réécouter l’interview pour la coucher sur le papier. Entendre à nouveau Élisabeth et son histoire me crève le cœur.

À froid, sans affect, à distance, je réalise qu’il est facile de juger d’une situation et de dire : « Mais enfin, moi, à sa place, je me serais enfuie à la première alerte ! » Moi je, moi je… Mais ce n’est pas simple, jamais. Toutes les femmes sous emprise vous le diront, y compris les plus fortes, les plus « insoupçonnables ».

Plus je retranscris cette interview, plus je me rends compte qu’à chaque minute passée avec elle je suis estomaquée par la spirale des événements qui l’aspirent. Je suis stupéfaite par tous les interdits qu’elle transgresse, ébahie par tous les comportements violents qu’elle accepte, épouvantée par tous ses reniements.

Cet entretien a scellé un lien étrange entre Élisabeth et moi. Une forme d’affection de ma part et de reconnaissance de la sienne. Je crois que mon oreille attentive l’a convaincue de ma bienveillance à son égard. Je ne cesse de penser à son témoignage.

Il faut que je la laisse souffler. Dix jours passent avant que je me décide enfin à lui envoyer un petit mot pour savoir comment elle se sent. Je lui dis également de ne pas hésiter à m’écrire si elle veut ajouter des précisions ou partager d’autres souvenirs. Ce sera le début d’une série de mails entre elle et moi, d’une longue correspondance épistolaire. Dans le premier mail, elle me confie qu’elle fait des cauchemars quasiment toutes les nuits : « Il est toujours celui qui me terrorise. »

C’est ainsi que j’apprendrai, si elle dit vrai – et à ce stade j’ai la faiblesse de la croire –, que Nordahl Lelandais a rêvé à des projets d’évasion. S’agit-il simplement d’une volonté de bravache afin d’impressionner sa petite amie, de jouer les gros durs, ou en avait-il réellement l’intention ? S’évader en hélicoptère, changer d’apparence avec la chirurgie esthétique, partir en cavale au Maghreb ou en Amérique du Sud ; j’ai l’impression d’être dans un mauvais polar, un thriller à deux balles, avec les vieilles ficelles de série B. Toujours est-il qu’Élisabeth, une fois encore, s’est laissé embobiner au point de se renseigner sur le prix des cours de pilotage et de questionner les surveillants de la prison !

Vrai ou faux, elle y a cru ! L'espace d'un instant, s'est-elle seulement imaginée en cavale avec lui ? Jusqu'où aurait-elle pu aller ?

J'apprends aussi, à travers ces correspondances, qu'elle s'est fait tatouer le prénom de Nordahl en rune sur l'avant-bras, ainsi que le marteau de Thor en hommage au père de son amant, qui portait ce même tatouage. Élisabeth n'a reculé devant rien, ou presque, jusqu'à graver le prénom de son homme dans sa chair !

Elle m'écrit très tôt le matin, ou tard le soir. Plus souvent le soir. Dans tous ses courriers, je note cette volonté farouche, ce besoin impérieux qu'elle a de me ranger derrière elle, de me prouver qu'elle a été abusée, qu'elle a cru en toute bonne foi aux mensonges de Nordahl Lelandais. Elle refuse que je doute d'elle et de sa sincérité. À tel point qu'elle m'envoie les trente-trois lettres de son amant ou des captures d'écran de ses conversations avec sa « belle-mère » et le frère de Nordahl, pour prouver qu'elle faisait bien partie de la famille.

Les sources proches de Nordahl Lelandais ont été informées de la teneur de cet entretien avec Élisabeth. Elles ont réfuté avec force ce témoignage et nient fermement l'emprise, les menaces, les violences et les rapports sexuels qu'elle déclare avoir subis.

Qui croire alors ? Élisabeth, cette femme éprouvée, avec qui j'ai partagé des mois de confidences, ou les proches du condamné, sincèrement persuadés, eux, qu'elle affabule[5] ?

Si je suis intimement convaincue de la réponse à apporter, je laisse chacun se faire son idée.

Entre deux échanges, je travaille sur d'autres histoires d'amour hors norme, notamment sur la relation entre une certaine « Marie » – prénom d'emprunt utilisé par la presse – et le tueur en série Patrice Alègre. J'ai quelques pistes qui me mènent vers cette mystérieuse amoureuse. Une autre. Une nouvelle Élisabeth ?

Le tueur aux yeux bleus

Je mets à peine la tête hors de l'eau qu'il me faut déjà replonger dans un monde trop obscur pour que l'on puisse s'y complaire longtemps. Mais la volonté de comprendre et de partager est plus forte que tout.

Grâce à Élisabeth, j'ai fait des pas de géant ces derniers mois. Grâce à elle – mais aussi à tous ceux que j'ai déjà rencontrés –, je perçois un peu mieux ce que recèle l'âme de ces femmes qui est si difficile à percer. Les ranger dans une case ne résout rien, n'explique rien. Un seul témoignage, une seule histoire ne suffit pas à trouver un chemin dans ces entrelacs de sentiments et de passions. Ni saintes ni diablesses, ces femmes ne sont ni tout à fait bonnes ni tout à fait mauvaises. Comme chacune ou chacun d'entre nous.

Plus j'entrais dans l'intimité d'Élisabeth, plus je savais la nécessité de confronter son histoire à d'autres. Il me fallait de nouveaux portraits de femmes donc, avec le désir d'éprouver encore une fois la thèse de Daniel Zagury : « La combinatoire et le singulier ». Comprendre ces points invisibles qui unissent ces femmes les unes aux autres, ces grandes lignes du désir féminin. Et ce faisant, découvrir également leur unicité, leur singularité.

Dans mon travail préliminaire, j’ai fait un rapide tour de piste des grandes affaires qui ont défrayé la chronique. À ma grande stupeur, vous le savez, j’avais découvert que la plupart des criminels dont je lisais le parcours, sanglant puis judiciaire, entretenaient le plus souvent des relations amoureuses avec des femmes qui, comme Élisabeth, ne les connaissaient pas dans leur vie « d’avant ».

Alors que je suis encore en pleine correspondance avec Élisabeth, je me décide à reprendre ces affaires une à une. Très arbitrairement, je choisis de procéder par ordre alphabétique. Et à la lettre A, un seul nom apparaît : Alègre.

L’homme qui plaisait aux femmes

Le « tueur aux yeux bleus » comme l’avait décrit la presse à l’époque de son procès, a été condamné en 2002 à la perpétuité assortie d’une peine de sûreté de vingt-deux ans pour six viols, cinq meurtres et une tentative de meurtre dans les années 1990. L’homme a fait récemment à nouveau parler de lui.

Libérable depuis septembre 2019, Alègre a purgé sa peine de sûreté et sollicité sa libération conditionnelle après vingt-deux ans derrière les barreaux. Une demande qui a fait grand bruit, soulevé l’indignation du plus grand nombre et la crainte des parents des victimes, qui estiment qu’il n’a pas changé. Il a fait l’objet d’un examen par le Centre national d’évaluation des personnes détenues (CNE). Une procédure commune à tous les prisonniers condamnés à de longues peines. Le rapport s’est montré très défavorable.

« Après cette expertise, a expliqué son avocat, maître Alfort, nous en avions sollicité une nouvelle, qui nous a été refusée. Dans ces conditions, il a vraisemblablement estimé que, compte tenu de cette première expertise, ses chances d’obtenir un aménagement de peine étaient quasi nulles. Il préfère certainement se réserver la possibilité d’une demande dans quelques mois, voire quelques années[1]. » Patrice Alègre a donc décidé de retirer sa demande. Rien ne l’empêchera, effectivement, d’en faire une nouvelle d’ici quelques années.

Mais, du fond de sa cellule, ce détenu n’est pas si seul. Il plaît aux femmes. Il leur plaisait déjà avant. Il dispose même d’un vrai « fan-club » de groupies qui lui écrivent. Et on lui prête de nombreuses liaisons !

Parmi celles-ci, on évoque en 2009 une certaine Laurence, Montluçonnaise de 38 ans, éperdument amoureuse. « Ce n’est pas de la fascination malsaine, c’est de l’amour, juste de l’amour », déclarait-elle à l’époque dans les colonnes du quotidien *La Dépêche*, en ajoutant : « Je sais que les gens peuvent avoir du mal à comprendre, mais l’amour ça ne s’explique pas. […] Je l’attendrai. Je sais ce qu’il a fait, c’est horrible.

Mais je dois être là. […] Il m'appelle tous les jours. Il m'envoie des cadeaux, me fait livrer des fleurs. Il est adorable avec moi, c'est l'homme de ma vie. Alors, quand il m'a fait sa demande en mariage, je lui ai envoyé une bague de fiançailles[2]. » Il est vrai que, toujours d'après *La Dépêche*, Laurence aurait connu Patrice Alègre avant que ne soit révélé son parcours sanglant. Peut-être que de l'avoir côtoyé, même pendant trois petits mois, la place à part. Un début de relation, ne serait-ce qu'amicale, était déjà en place. Mais la réalité crue des meurtres et des viols commis par Alègre ne l'a pas repoussée.

Quand elle a voulu le voir au parloir, l'administration pénitentiaire lui a refusé son droit de visite, la jugeant sans doute trop fragile. Dans le même article, elle déclare que « ne pas le voir est une souffrance[3] », avant de conclure avec emphase : « C'est vrai, je suis comme une gamine de 15 ans qui aime à en mourir. Mais je veux qu'on vive tous les deux. Il a raté le début de sa vie, mais c'est un être humain, il a droit à une seconde chance. Alors je me battrai pour l'avoir, ce permis. […] Parce que personne ne nous empêchera de nous marier. C'est prévu fin septembre. Je sais que quand il sortira on nous fermera plein d'autres portes au nez. Tant pis[4]. »

Depuis 2009, plus de nouvelles de Laurence. Pas de mariage non plus. D'autres femmes ont suivi…

Arrêtons-nous sur les sentiments qu'elle évoque, les mots qu'elle emploie. Je les ai déjà entendus dans la bouche d'Élisabeth. Comme cette dernière, elle ne nie pas la réalité des atrocités commises par son « amoureux ». Comme elle, elle est passionnément amoureuse et parle de l'autre facette de cet homme qui sait aussi être « adorable ». Comme elle encore, elle parle de rédemption, de seconde chance : « C'est un être humain, il y a droit. » Enfin, comme Élisabeth, elle mentionne entre les lignes son « devoir » : « Je dois être là. » Je ne connais rien de Laurence, je ne sais pas d'où elle vient ni quel est son parcours, mais je vois se dessiner les figures et les grandes thématiques propres à ces amoureuses, et certainement aussi à nous toutes : l'infirmière, l'avocate, la bonne sœur, et la rédemption, l'empathie, la seconde chance, le devoir, l'abnégation et le frisson de l'interdit.

Après Laurence, la presse a aussi fait état d'une Suissesse qui aurait régulièrement envoyé de l'argent à Patrice Alègre. Une femme officier de police aurait même succombé au charme du Tueur aux yeux bleus !

Récemment, selon l'hebdomadaire *Marianne*, « une fille de 36 ans, sans enfant, lui a écrit et a proposé de lui en faire un, une autre de vivre avec lui à sa sortie de prison, tout ça sans même le connaître[5] ».

C'est sa dernière conquête qui révèle ces deux ultimes demandes. Elle en parle dans un article qui lui est consacré[6]. Elle témoigne pour la première et dernière fois. Le journal a choisi de la renommer « Marie » – prénom d'emprunt pour préserver, à sa demande, son anonymat. Elle dit alors vivre une histoire sérieuse avec Patrice Alègre. La lecture du papier nous en dit un peu plus : il s'agirait d'une femme d'une quarantaine d'années, Canadienne, mère de deux jeunes enfants, qui a repris ses études en psychologie après avoir quitté son mari. Elle travaillait sur une thèse ayant pour thématique le passage à l'acte des tueurs en série. C'est dans ce cadre qu'elle a contacté plusieurs tueurs en série pour qu'ils répondent à ses questions. Parmi eux, Patrice Alègre. L'homme, qui ne devait être qu'un sujet d'étude, est devenu son compagnon au fil des échanges. Une relation épistolaire, puis téléphonique, qui a fait succomber la jeune femme. Marie serait tombée amoureuse au point de quitter son Canada natal pour venir s'installer en France. Dans ses uniques confidences à la presse, elle déclare : « C'est quelqu'un de très gentil, de très attentionné, qui s'intéresse à vous. Je sais que c'est difficile à croire, mais c'est vrai. Je ne me suis jamais sentie aussi respectée. Il n'a rien à voir avec les autres tueurs avec lesquels je correspondais, je l'aime parce que c'est lui, cela n'aurait pas pu être un autre[7]. » Re-bonjour « Docteur Jekyll et Mister Hide ». Il n'est pas celui que vous croyez, disent-elles toutes. Il n'est pas « seulement » celui que vous croyez, dirait Daniel Zagury, mais il l'est « aussi ». Les mois passés à écouter ou lire Élisabeth me confortent dans cette idée.

Comme Élisabeth et Laurence, cette Marie raconte la difficulté d'accepter les deux faces de leurs amants : « Il est extrêmement respectueux, mais c'est difficile d'accepter ce qu'il a fait. […] Ça m'a surprise, de découvrir une tout autre personne que le tueur assoiffé de sang décrit dans les médias. Je parlais avec quelqu'un qui avait évolué, qui avait pris du recul sur ses actes[8]. » Et toujours cette volonté de

transformer le plomb en or, le mal en bien, d'imaginer que la main tendue sera celle de la rédemption et du droit chemin retrouvé : c'est une attitude qui semble commune à toutes ces femmes.

La suite de l'article m'apprend que Marie est aujourd'hui installée en France, depuis deux ans. Sa situation financière est délicate. Elle vit grâce à quelques aides allouées par le Canada et… Patrice Alègre. Il lui verserait la totalité de sa paie, soit environ 200 euros, qu'il reçoit chaque mois en échange de ses travaux d'ébénisterie. Elle poursuit en expliquant que ses enfants ne manquent de rien, mais qu'elle ne pensait pas un jour devoir couper un oignon et en retirer le moisi pour les nourrir.

Quelle force impérieuse, quel amour passionnel ont pu pousser cette femme à tout lâcher, son pays, ses études, sa famille, pour prendre ses enfants sous le bras, faire près de 7 000 kilomètres et débarquer sans emploi, dans un pays étranger, sans autre attache que ce prisonnier accusé de viols et de meurtres ? Est-elle… « folle » ? Dans l'interview accordée à *Marianne*, elle répond à cette accusation et la rejette d'emblée. Elle déclare n'être ni une « illuminée », ni la « folle de service » et « ne pas souffrir du syndrome Hannibal Lecter », avant d'ajouter : « C'est l'homme qui m'a plu, pas le tueur[9]. » Encore une fois, comment arrive-t-elle à distinguer l'un de l'autre ? Son discours présente des similitudes avec celui d'Élisabeth et ce que j'ai pu lire de celui de Laurence. Mais il y a chez elle une forme de jusqu'au-boutisme, de radicalité, qui me semble différente. La retrouver, lui parler, devient incontournable.

Je réussis à obtenir le sésame pour entrer en contact avec elle – son adresse électronique – et me replonge à fond dans l'affaire Alègre, avant de lui envoyer une demande d'entretien. Il faut aussi que je rencontre l'avocat toulousain du Tueur aux yeux bleus, maître Alfort.

Commis d'office, cette affaire va le mettre sur le devant de la scène, mais aussi le secouer, de son propre aveu, au point de faire basculer sa vie. Patrice Alègre/Pierre Alfort. Pierre Alfort/Patrice Alègre. Étonnant duo. Mêmes initiales et une osmose qui va déranger. Lors du procès, l'avocat va mettre toute la fougue de sa jeunesse et de son ambition pour défendre son client, au point parfois de se faire manipuler par lui. L'empathie est telle qu'on lui reprochera même une sorte de mimétisme physique ! Il reconnaît aujourd'hui, entre les lignes, une forme d'emprise.

J’ai hâte de l’entendre me raconter à la fois son histoire et son client. Il connaît certainement cette Marie, il sera intéressant de savoir ce qu’il en pense.

Après avoir trouvé sans difficulté son numéro de portable, je lui envoie un premier SMS dans lequel je me présente et explique l’objet de mon livre. J’attends. Une semaine s’écoule. Je le relance. Il m’appelle, enfin, deux jours plus tard. Le ton est jovial, l’accent chantant du Sud-Ouest y est forcément pour quelque chose. Je lui explique la teneur de ma demande, la rédaction de mon livre, mes interrogations le concernant ainsi que celles sur son client et enfin sur cette Marie. Il est d’accord pour un entretien. Il va même plus loin : il comprend ma fascination, mes questionnements. Il a un avis sur ces femmes, il sera ravi de le partager avec moi. Nous convenons d’un rendez-vous téléphonique vingt jours plus tard. Mais, le jour J, un empêchement de dernière minute l’oblige à renoncer à notre entretien. Il me propose de le repousser de quelques jours. Je croise les doigts. Mon inquiétude n’était pas fondée, mon téléphone sonne à l’heure et au jour convenus.

Quelque chose de très malsain

Maître Alfort est enjoué, bonhomme. Il ne la joue pas « ténor du barreau », sûr de lui, mais d'emblée vous positionne dans une relation de proximité et de sympathie appuyée.

Il ne fait pas non plus de circonvolutions, ne cherche pas les métaphores. Dès le début de notre entretien, il me donne son sentiment sur les relations qui unissent les femmes aux criminels. Comme son confrère maître Jakubowicz, il a un avis tranché sur la question. Il convoque Daniel Zagury pour légitimer son sentiment : « Il a dû vous dire la même chose, je pense qu'il y a quelque chose de très malsain. Je le ressens ainsi profondément, c'est un peu "Je vais essayer de dompter la bête, ce que les autres n'ont pas réussi à faire". Je pense aussi que ces filles sont attirées par les tueurs en série à cause de leur médiatisation, à cause de cette image fausse qu'ils véhiculent, de types extrêmement intelligents et manipulateurs. »

J'abonde en son sens : « Effectivement, selon le docteur Zagury, ces femmes se disent, consciemment ou pas, qu'elles seules connaissent l'autre visage du criminel derrière ses actes monstrueux. Elles s'imaginent qu'elles sauront le dompter. Qu'elles y arriveront, qu'elles iront là où les autres ont échoué.

– C'est exactement ça ! Que ces gars soient énormément sollicités, je trouve ça complètement fou ou dingue, je n'ai pas d'autres mots. C'est le cas d'Alègre, qui en plus avait un physique. Physique, plus médiatisation, plus ce côté extraordinaire, au vrai sens du terme, ça attire beaucoup de femmes. »

Encore un homme qui me parle des femmes. Des femmes par nature, des femmes par essence, des femmes et de leur désir. Je saute sur l'occasion : « Le docteur Zagury me disait que ces histoires interrogent les femmes, leur désir, leur nature. Et votre client était perçu comme un beau gosse, en plus de la dimension du mal qu'on essaie de dompter et de cette notoriété absolue, parce que c'était l'affaire du siècle…

– Je pense aussi que ces femmes ont des choses à gérer avec leur propre histoire, leurs propres démons ou leur propre psychologie et elles sont dans le déni. [Il marque une pause.] C'est le cas de la dernière, la Canadienne, elle était dans le déni complet. Elle considérait que les psychiatres étaient dans le faux. À part les crimes commis par Alègre, elle remettait tout en cause : procès, analyses, expertises psychiatriques et psychologiques. Quand je l'avais au téléphone, elle m'expliquait qu'elle voulait parler à toute la presse, dénoncer quasiment une erreur judiciaire ! On dit souvent que l'amour rend aveugle, mais c'est pire que ça ! »

Pierre Alfort prend à peine le temps de respirer et me raconte une anecdote survenue à la fin du procès, alors que les jurés délibéraient : « En attendant le verdict, je suis allé faire un tour. Quand je suis revenu à ma place, il y avait une lettre destinée à Patrice Alègre, déposée par une femme que je n'ai pas vue. La lettre c'était : "Patrice, je t'aime, je veux t'aider, je veux te sauver"… Croyez-le si vous voulez, cette lettre n'était pas signée ! En fait, c'était une bouteille jetée à la mer. J'en ai parlé avec mon épouse, qui est psychologue. Elle m'a dit qu'elle avait peut-être oublié de signer. Moi, je n'y crois pas un seul instant ! La lettre n'était pas signée parce que cette femme n'a fait que vider son sac, se livrer. Cette lettre, c'était une bouteille à la mer. J'y réfléchis souvent et je n'ai pas d'autre explication. »

Je sens maître Alfort sincèrement désarçonné à l'évocation de ce souvenir. Il se répète, comme pour lui-même : « Il n'y avait pas d'adresse ! Pas de retour possible… Pas d'adresse… C'est un cri d'amour… Mais elle peut lui faire une déclaration d'amour en signant, en mettant son adresse et en espérant qu'il lui réponde, mais non, rien ! Il n'y a même pas de prénom… »

Je trouve toutes ces lettres que reçoivent ces tueurs, que ce soit Guy Georges ou Patrice Alègre, très étonnantes. L'avocat confirme et indique que Patrice Alègre a eu plus de petites amies que certaines personnes en liberté qui n'ont rien fait de mal… Comment explique-t-il cette fascination que le tueur exerce apparemment sur un grand nombre de femmes ?

« Il se comportait en prison comme il se comportait en liberté. C'est-à-dire dans la séduction. Il faut quand même préciser que, contrairement à Guy Georges, Patrice Alègre a tué des femmes qu'il avait d'abord

séduites. Il savait parler aux femmes, comme il a su le faire dans le cadre des courriers qu'il a pu échanger ou des parloirs qu'il a eus avec des femmes durant son incarcération. C'est quelqu'un, donc, qui sait parler aux femmes et qui s'en est servi, parfois, pour commettre ses crimes. Et, une fois derrière les barreaux, pour avoir des relations avec certaines d'entre elles. »

S'il avait un adjectif pour le décrire, ce serait « séducteur » ! « C'est un séducteur. C'est quelqu'un qui a besoin que son ego soit flatté, plus que d'autres. Et s'il peut supporter l'incarcération comme il la supporte, c'est aussi parce que son ego est flatté d'avoir des relations féminines, alors que c'est un tueur de femmes qui attire les femmes… Ça fait froid dans le dos ! »

Je poursuis, sur un autre terrain : « Et entre vous, avec lui, quelle a été la nature… [Il me coupe la parole, presque sur la défensive. Il a compris où je veux en venir.]

– D'entrée, je vous le dis sincèrement : il ne m'a pas séduit, je n'en suis pas à ce stade ! J'étais jeune, je débarquais quand j'ai été commis d'office. En fait, je m'attendais de manière très naïve à ne pas me retrouver face à un monstre, mais tout de même à quelqu'un de différent de nous. Et je m'aperçois qu'il y a un décalage terrible entre l'atrocité des crimes qu'il avait pu commettre et l'humanité qu'il pouvait dégager. »

Je lui fais remarquer que cette apparence de normalité peut être d'autant plus angoissante. Pour Pierre Alfort, le monstre n'a jamais l'apparence du mal, il est toujours banal : « Ceux que j'ai vus, notamment Alègre, sont d'une grande banalité, d'une banalité angoissante. Ils nous ressemblent, finalement. C'est ce qui m'a marqué. Je me souviens de ma première visite et du sourire d'Alègre…

– Quel genre de sourire ? Solaire ou carnassier ?

– Non, même s'il a deux canines qui sont assez prononcées, répond-il en éclatant de rire. Un sourire… Un vrai sourire ! En fait, j'ai lutté pendant les six ou sept ans passés à le défendre, pour ne pas être absorbé par sa personnalité, que l'on peut qualifier d'attachante. Parfois, il fallait que je me dise que je n'étais que son avocat en essayant de ne jamais oublier qu'il avait commis des faits atroces. »

Avec un naturel et une sincérité déconcertants, maître Pierre Alfort vient de dévoiler en quelques mots les sentiments contradictoires qu'il a pu éprouver pour son client – et ce n'est pas le seul de la profession à qui c'est arrivé. Rappelons-le, il est alors un tout jeune avocat commis d'office englouti dans une histoire sordide et macabre, faite de viols et de meurtres qui s'étale à la une de la presse. Qu'a-t-il ressenti pour Alègre ? De la sympathie ou une forme d'attachement ? Et Alègre le charmeur en a-t-il joué ? L'a-t-il manipulé ? A-t-il pu mettre son défenseur sous emprise ?

À nouveau, maître Alfort ne cherche pas d'échappatoire. Il joue cartes sur table : « Certains psychologues, dont mon épouse, me le disent. Ils pensent que j'ai été manipulé, qu'il y a eu un fond de manipulation et que je le suis encore un petit peu. Moi, je ne veux pas l'admettre, mais je me trompe peut-être… À une époque, Alègre m'appelait souvent le soir et mon épouse me disait : "Mais tu te rends compte qu'Alègre, vingt-deux ans après, est encore présent. Il est présent dans notre intimité, y compris dans notre chambre." Là, je me suis dit qu'il fallait arrêter… Vous voyez ce que je veux dire ? »

Oui, je vois ce qu'il veut dire et lui suis reconnaissante de m'ouvrir ainsi un pan de sa vie, sans artifice. Je me dis surtout que si un avocat, certes jeune et ambitieux, a pu quasiment succomber aux « charmes » de Patrice Alègre, pour les femmes en recherche affective, ce doit être d'autant plus compliqué de lui résister. Je poursuis ma pensée à voix haute : « Visiblement, c'est un type qui sait s'imposer dans votre vie, être hyper présent…

– J'ai passé sept ans à vivre l'omniprésence de Patrice Alègre, à travers des points de détail, toujours à demander quelque chose. C'est pour ça que j'ai arrêté de répondre à ses appels et que je ne souhaite plus intervenir et avoir des contacts avec lui. À un moment, il faut savoir en sortir.

– C'est un vampire ?

– Il y a un peu de ça, oui. C'est peut-être une forme de manipulation, mais il vampirise un peu, oui, il est très présent. »

Cette étrange relation entre l'avocat et son client m'intrigue. Je sens que, pour Pierre Alfort, l'histoire est encore très présente, elle a marqué sa vie et ses débuts de jeune avocat. Je veux comprendre comment la relation s'est tissée, quels liens unissaient ces deux hommes. Je repense à maître Jakubowicz m'expliquant, lui, à l'inverse, la distance qu'il maintenait avec Lelandais. Maître Alfort a-t-il réussi à maintenir une forme de distance ? Alègre l'appelait-il « Maître », ou par son prénom, ou le tutoyait-il ?

« Il m'appelait Pierre, il me tutoyait. Nous avons le même âge, nous partagions les mêmes passions, le football toulousain notamment, on parlait de tout et de rien. On avait une relation parfois amicale… Mais ça, c'est sûrement une erreur de jeunesse. À 56 ans, je ne me comporterais absolument pas comme ça. Mais j'étais jeune, plein d'idéaux, j'avais envie d'aller vers lui pour rencontrer son humanité. »

Le voilà qui se met à me parler comme Élisabeth ou Laurence ! Je retrouve chez lui des traits communs à mes « amoureuses », une forme d'hyper-empathie, ce besoin de remettre l'autre sur les rails pour le rediriger vers le monde des humains, de retrouver l'homme sous la carapace du monstre. « L'acte est monstrueux, m'a dit maître Jakubowicz, mais l'homme reste un homme, tristement, banalement un homme. »

Quand maître Alfort s'inquiète d'être hors sujet, je le rassure : ce qu'il me dit participe aussi de la démarche de certaines femmes. Quand elles écrivent à un type comme Alègre, c'est aussi parce qu'elles se disent : « On me parle d'un monstre, mais je pense qu'il y a derrière cet archétype du mal un homme avec une humanité, des failles.

– C'est ça ! me répond l'avocat, qui semble soulagé que j'abonde en son sens. C'est ça, mais parce qu'en fait je pense que leur objectif c'est d'approcher le tueur, d'essayer de le dompter. Une fois le contact établi, il sait donner le change, il sait séduire. »

Le moment me semble venu de parler des femmes qui entourent, ou ont entouré, Alègre. Je propose à Pierre Alfort de faire le point avec lui sur ce que j'ai pu lire dans mes recherches. Je démarre par Laurence, révélée par la presse en 2009. Originaire de la région de Mulhouse, elle avait rencontré Alègre trois mois avant son arrestation, en 1997, et avait

continué à correspondre avec lui par lettre, et par téléphone. Elle avait demandé une autorisation de visite qu'elle n'a pas obtenue. Patrice Alègre lui aurait même fait sa demande en mariage depuis sa cellule…

L'avocat ne peut pas me raconter l'histoire, parce qu'il ne sait pas grand-chose. J'insiste.

« Je l'ai peut-être occultée, mais ça m'étonnerait, parce que c'est quand même important. Mais je n'ai pas le sentiment qu'il m'en ait parlé. Je vais aller à l'essentiel, poursuit maître Alfort. La première dont je me souvienne est une certaine Déolinda. D'ailleurs, elle est venue à mon cabinet. Je sais qu'elle est tombée amoureuse d'Alègre, qu'elle voulait se marier avec lui. Pour la petite histoire, Alègre m'a demandé plusieurs fois de lui envoyer des fleurs. Comme vous ne pouvez pas envoyer de fleurs de la maison d'arrêt, c'est moi qui envoyais les fleurs de mon cabinet… Un jour, mon épouse de l'époque est tombée sur un message d'Interflora concernant les fleurs envoyées à Déolinda. J'ai heureusement pu m'expliquer et la convaincre. » Il se met à rire. Moi aussi.

J'essaie d'en savoir plus sur cette première amoureuse : « Quel âge avait cette femme ?

– Une femme de son âge, qui échangeait avec lui très souvent. J'ai gardé un certain nombre de lettres qu'elle m'a adressées sur l'amour qu'elle lui portait.

– Quand était-ce ?

– Avant le procès, un an ou deux, en 1999, je pense…

– Que savez-vous d'autre sur cette femme ?

– Je ne m'en souviens plus. C'était une Bordelaise. Je crois qu'elle avait un droit de visite. Ensuite, il y a eu une dame qu'on appelait la "mamie suisse".

– Une "mamie" ?

– Oui, on l'appelait comme ça avec Alègre. Je pense qu'il n'y avait pas d'attirance physique ou d'amour réel, mais elle a soutenu Patrice. Elle lui a envoyé des mandats. Elle l'a connu par l'intermédiaire des médias.

– On est peut-être plus dans la dame patronnesse ?

– Je ne suis pas dans sa tête, mais je pense qu'elle a voulu l'aider, tout simplement. Il faut préciser qu'Alègre était seul après la mort de sa mère

et de sa grand-mère, qui a été peut-être la seule personne qui aurait pu un moment le sauver. Quant à son père, il était absent. Ne lui restait que son avocat et les échanges qu'il pouvait avoir avec Déolinda ou avec la mamie suisse. Il n'y avait personne d'autre dans sa vie. En ce qui concerne Déolinda, je pense que c'était vraiment une relation d'ordre platonique : on échange des courriers, on s'échange des fleurs, mais on ne se voit jamais, on ne couche pas ensemble, mais on s'aime, on a 14 ans, quoi… »

Maître Jakubowicz a lui aussi évoqué une forme d'amour adolescente, une relation basée sur ce courrier qu'on attend : « Vite, facteur, l'amour n'attend pas. » Mais c'était avant Internet et les smartphones. Les mots de maître Alfort me renvoient aussi à Daniel Zagury, qui parlait de l'amour courtois, cet amour à distance, impossible physiquement. Avocats et experts ont donc la même analyse de ces situations.

Je poursuis, plus pragmatique : « Avait-elle demandé un droit de visite ? Elle venait le voir en prison ?

– Vous savez, tout ça est assez ancien. Je pense qu'elle est venue souvent, mais je pense aussi, enfin, je suis convaincu, que l'idée, ce n'était pas d'avoir une relation charnelle. C'était plus de s'aimer à distance, comme on peut faire à 14 ou 15 ans, comme je viens de vous le dire. Ce qu'il y a de surprenant (ça me vient comme ça), c'est que moi j'étais toujours au milieu. Parce que j'étais le lien, chargé de transmettre les messages : "Tu diras à Déolinda que je l'aime", "Tu peux lui envoyer des fleurs ?". Enfin, des choses très "fleur bleue", un peu puériles. Ce qui n'a pas été le cas avec la dernière, la Canadienne… »

Avant d'évoquer cette fameuse Canadienne, je veux savoir comment s'est achevée l'histoire avec Déolinda : « Elle s'est arrêtée parce que Patrice Alègre, c'est le moins qu'on puisse dire, est un caractériel. À un moment donné, elle n'a pas dû faire ce qu'il attendait d'elle. Il m'avait dit qu'elle avait mal répondu à un courrier, ou pas répondu ce qu'il fallait, ou trop tard, je ne sais plus. C'est le genre de gars qui n'aime pas qu'on lui dise non ! »

Je pense immédiatement à Élisabeth et aux colères de Lelandais. Je lui fais part de ces similitudes. Il ne s'en étonne pas : « Si vous voulez, ce sont des hommes qui ont du mal à accepter la frustration, à un point tel

que, quand on leur dit non, ils peuvent tuer. Daniel Zagury le dit très bien : “Certains donnent la vie et lui donne la mort.” »

« Je l’aime, c’est la femme de ma vie »

Pour maître Alfort, Patrice Alègre est donc capable d’aimer et d’aimer sincèrement. Et, puisqu’il vient d’évoquer à nouveau celle qu’il appelle la « Canadienne », parlons-en enfin.

« À quel moment découvrez-vous cette fameuse Canadienne que la presse a prénommée Marie ?

– En juin 2019, je reçois le coup de fil d’une femme qui me dit : “Bonjour, je suis madame Untel, je suis psychologue canadienne, je suis la compagne de Patrice Alègre et il voudrait que vous le re-défendiez pour son aménagement de peine.” Ça faisait dix ans que je n’avais pas eu de nouvelles ! Je crois à une plaisanterie. Qui est cette dingue ? Et puis je lui pose des questions, elle me répond. Je comprends vite que c’est sérieux. Je lui réponds que, s’il faut que je le défende dans le cadre d’un aménagement de peine, il doit m’envoyer un courrier. Et je m’en occuperai. Une semaine après, j’ai reçu un courrier…

– Et vous avez accepté immédiatement ou demandé à réfléchir ?

– Je me laisse une porte de sortie en lui répondant que, sur le principe, je suis d’accord. Elle m’a rappelé le lendemain et je lui dis OK. C’est mon boulot d’avocat. Si jamais les experts estiment qu’il n’est plus dangereux, qu’il peut sortir et que c’est validé par la justice, moi, ce n’est pas mon problème… J’ai reçu la lettre d’Alègre et c’est reparti…

– Racontez-moi ce qu’il se passe à ce moment-là, avec cette femme notamment et avec Patrice Alègre ?

– Rapidement, cette femme m’envoie énormément de courriers, de mails, pour m’expliquer que les rapports d’expertise ne sont pas les bons, qu’il va falloir demander une contre-expertise, qu’elle peut lui offrir un travail, un logement. Qu’elle a quitté le Canada avec ses deux enfants pour s’installer à côté de la centrale de Moulins où il est détenu. Bref, elle bouleverse sa vie pour lui. C’est énorme ! Elle quitte son pays, elle déscolarise ses enfants du Canada pour les scolariser à côté de la centrale de Moulins, ce qui n’est pas un endroit où il fait bon vivre. Tout ça pour aller voir Alègre régulièrement…

– Que pensez-vous de cette femme à ce moment-là ?

– Je pense qu’elle est dans le déni, répond maître Alfort sans l’ombre d’une hésitation. Elle est complètement aveuglée par l’amour qu’elle a pour Alègre. Pour la petite histoire, il faut savoir qu’elle quitte tout sans l’avoir rencontré auparavant !

– Elle ne l’avait jamais vu, ne serait-ce qu’une fois ?

– Non ! Pas une seule fois…

– Donc, sur la seule base d’une relation épistolaire, elle plaque tout ? Elle était mariée, divorcée ?

– Elle était divorcée. »

Comme une enquêtrice face à un témoin, la pêche aux infos se poursuit. Plus j’en aurai, plus je pourrai dessiner le portrait de cette femme, encore très énigmatique. J’apprends ainsi qu’elle a entre 45 et 50 ans, donc un peu plus jeune qu’Alègre. Rapidement, son attitude à l’encontre de l’avocat peut s’assimiler à une forme de harcèlement. Elle lui envoie SMS sur SMS, sur toutes sortes de sujets, en lui affirmant par exemple que « Patrice n’est pas que celui qu’on croit », que ce qu’il s’est passé – les meurtres – est impossible, qu’il faut quasiment tout remettre en question.

Voilà encore un point commun à toutes ces amoureuses, ce même désir féminin sous-tendu par ce même discours, ce fameux : « Il n’est pas celui qu’on croit. » Je le fais remarquer à l’avocat, qui acquiesce : « En fait, il y a cette idée de dompter le criminel, mais il y a aussi ce déni qui consiste à penser que, malgré ces crimes, il y a des excuses. Pas des explications, des excuses ! Ces femmes n’y croient pas en fait…

– Ou alors, si elles y croient, il y a toute une batterie d’explications.

– En fait, elles victimisent Alègre ! Elles y sont obligées, sinon elles ne peuvent pas être dans cette relation. Alègre, le tueur en série, devient le “pauvre Patrice”. »

Maître Alfort va être pris en étau entre cette femme qui l’assaille chaque jour de textos et Alègre, le soir, qui lui demande s’il les a bien reçus ! L’une ne le lâche pas d’une semelle, l’autre en profite pour renouer un lien que l’avocat avait rompu. Maître Alfort se souvient d’avoir dit stop, au bout d’un moment. Pas question d’être l’avocat

d’Alègre à perpétuité ! Marie lui reproche de s’être trompé, d’avoir laissé passer des erreurs dans le dossier. Elle accuse tout le monde de faire fausse route. Finalement, elle agit moins comme la compagne d’Alègre que comme son avocate…

« Surtout, elle se prétend psychologue, mais j’en doute, réagit Pierre Alfort. Normalement, un psychologue se met à distance de son sujet et n’en tombe pas amoureux. Il y a quelque chose qui ne va pas dans tout ça. Il y a un bug ! Si, comme elle l’affirme, elle est entrée en contact avec lui parce qu’elle préparait un livre sur les tueurs en série, pourquoi n’a-t-elle appelé qu’Alègre ? Elle aurait pu écrire à tous les tueurs en série, essayer de mieux les connaître. Mais, rapidement, on s’aperçoit que c’est du bluff, que c’est faux.

– Le plus incroyable est qu’elle quitte le Canada, son pays, sa vie, sa famille, pour venir s’installer près d’une prison alors qu’elle n’a même pas fait, à vous écouter, un premier aller-retour pour voir si, peut-être, son intuition épistolaire est vraie ou complètement fausse ! Elle vient s’installer alors qu’elle ne l’a jamais rencontré physiquement ?

– Oui, je sais, c’est fou.

– Après, j’imagine qu’elle a obtenu un droit de visite et qu’elle va le voir régulièrement en prison ?

– Oui, elle va le voir régulièrement.

– Elle n’a pas demandé d’UVF ?

– Je ne sais pas, elle a dû le demander, mais ça ne devait pas être possible. Mais je sais qu’ils couchaient ensemble au parloir. Ils en avaient l’autorisation. C’est lui qui me l’a dit… »

Au jeu des ressemblances, je tire à présent la carte mariage. En a-t-il été question entre Alègre et Marie ? « Oui ! répond maître Alfort sans l’ombre d’une hésitation. Ils voulaient même avoir un enfant ! Alègre m’a dit : “Je l’aime, c’est la femme de ma vie, on va avoir un enfant.” Cela fait un an et demi que je n’ai plus de nouvelles. Je ne sais pas où en est leur histoire.

– Pourquoi n’avez-vous plus de nouvelles ? C’est vous qui avez mis fin à cette relation ?

– Non. [L’avocat marque un temps, réfléchit, hésite, puis se lance.] Vous me posez la question, alors je vais vous répondre : à un moment, qui est responsable ? C’est l’autre, c’est-à-dire l’avocat. Voilà, à un moment, de leur point de vue, je n’ai pas fait ce qu’il fallait. C’est un peu comme Déolinda qui n’a pas répondu au bon moment… »

Je comprends entre les lignes : « On en revient au refus du “non”, ils n’ont pas accepté que la demande de réaménagement de peine ne soit pas acceptée. »

Maître Alfort m’emboîte le pas : « Dans le cadre de l’expertise, j’ai vu que c’était une catastrophe. Je lui ai dit que c’était une catastrophe. J’ai refusé qu’il y ait une nouvelle expertise, contrairement à ce qu’ils souhaitaient. Je leur ai conseillé de redéposer une demande, plus tard. C’est là qu’ils m’ont accusé de ne pas avoir fait mon travail. J’en ai eu ras-le-bol !

– Les reproches venaient de votre client, mais aussi d’elle ?

– Des deux ! Ils formaient vraiment un binôme ! Un binôme infernal ! Vous aviez un son de cloche le matin et le même le soir. Et je vous la fais courte…

– Et les enfants de cette femme, quel âge avaient-ils ? Étaient-ils adolescents, tout petits ?

– C’étaient des gamins, pas des ados. Je sais qu’elle les a fait venir en France… Ça s’est passé dans un second temps. Elle a fait un premier voyage, elle est restée quelque temps et après elle est allée récupérer ses enfants. Il est possible qu’à l’heure actuelle tout se soit arrêté. Quoi qu’il en soit, c’est une histoire complètement délirante ! »

L’entretien s’arrêtera sur ces mots. Je raccroche. « Délirante ». Comment qualifier autrement cette relation, cette histoire ? Il me semble qu’il y a chez cette femme une forme d’absolu, de jusqu’au-boutisme, d’extrémisme, qu’il n’y a pas chez les autres. Un absolu qui balaye tout sur son passage. Un déni, un défi que rien ne peut contrecarrer. Il faut que je lui parle, que j’entende sa voix, maintenant que j’ai pu m’entretenir avec maître Alfort.

L’article de *Marianne* à son sujet, la seule interview[10] qu’elle ait jamais accordée, date de mars 2021. Depuis, un an et demi s’est écoulé. C’est

long, un an et demi, quand les sentiments les plus extrêmes peuvent, à tout moment, déclencher des tornades…

La femme cachée

Jouerait-elle à l'Arlésienne, cette mystérieuse Marie ? Où est-elle, cette femme qui avait traversé l'Atlantique pour retrouver son « amant » ? Où est-elle, celle qui voulait remuer ciel et terre, alerter la presse, pour défendre la cause d'un tueur en série condamné à la perpétuité ? Où est-elle, celle qui jetait à la face des psys et des experts qu'ils n'avaient rien compris ? Est-elle retournée au pays de l'orignal et du sirop d'érable ? Est-elle toujours en France, installée avec sa progéniture à deux pas des murs froids et gris d'une centrale ? Plus rien depuis cette interview accordée à *Marianne*. À croire qu'elle s'est évaporée…

J'apprendrai un peu plus tard qu'elle a quitté la France avec ses enfants et essaie, avec difficulté, de tirer un trait sur sa relation avec Patrice Alègre, oscillant entre le violent désir d'y couper court et le besoin irrépressible d'y revenir encore et encore.

Étonnante Marie qui, d'un côté, veut hurler au monde : « Vous avez tort ! » et, de l'autre, reste difficile d'accès, muette. Que s'est-il passé pour qu'elle change ainsi d'attitude, pour qu'elle renonce à alerter l'opinion publique comme elle le souhaitait ? Une séparation ?

Il est temps de lui envoyer un mail. J'espère que l'adresse que j'ai dégotée est toujours bonne. Je pèse chaque mot de cette demande d'interview, prends mille précautions. Je ne veux pas la brusquer. Je lui explique en détail ma démarche. Nous sommes le 1er juillet, il est 11 heures. Toute la journée, je vais consulter ma boîte mail. La réponse arrive enfin, à 19 heures 53 très exactement. Mon mail est mal accueilli, c'est le moins que l'on puisse dire. Elle n'apprécie pas que je cherche à lui parler… Dans la même phrase, elle me demande comment j'ai bien pu obtenir ses coordonnées, puisqu'elle n'autorise personne à les divulguer. Elle enchaîne sur ses enfants et sa famille, qui sont sa priorité, poursuit en m'expliquant qu'elle ne souhaite pas être le sujet d'un livre, ni même d'un article, serait-il « scientifique ». Elle développe alors un

argumentaire à la syntaxe aléatoire, un peu brouillon, jargonneux, pas toujours très clair.

Malheureusement, il m'est impossible de le retranscrire, tout comme les nombreux échanges que nous allons avoir. Marie a été on ne peut plus claire : elle refuse de témoigner.

Alors, comment sortir de ce dilemme quand le témoignage de Marie, sans être capital, me paraît important pour l'équilibre de mon enquête ?

Sa ligne directrice n'a pas changé depuis son interview accordée à *Marianne* : la science, les experts, les psys, les avocats et les juges n'ont rien compris. Tous ceux qui ont essayé de parler d'elle et de Patrice Alègre se sont trompés. Ils n'ont pas suffisamment pris en compte le passé ravageur, l'enfance traumatique d'Alègre, qui l'a conduit à commettre ces actes sanglants. Elle considère que, si toutes les femmes de criminelles sont différentes, une chose les unit malgré tout : l'amour. En cela, elle n'est pas si loin des propos de Daniel Zagury sur la combinatoire et le singulier, ainsi que sur la force du désir féminin.

Je ne peux évidemment pas en rester là et accepter cette fin de non-recevoir. À mon tour d'argumenter, d'expliquer le sens de ma démarche. Je détaille mon envie de l'entendre, elle, justement, et non les avocats ou les experts. Je lui garantis l'anonymat, je comprends son souci de protéger sa famille et ses enfants. S'ensuivront une dizaine de mails ce soir-là – ou plutôt cette nuit-là. Je m'entête, je ne lâche pas le morceau, comme on dit familièrement. Je lui explique encore et encore que, pour une fois, il y aura un livre où la voix des femmes se fera entendre, un livre qui leur donnera la parole sans juger, un livre qui cherchera à comprendre. Ses réponses ne varient pas, ou peu. Son refus est catégorique, car elle est convaincue que je n'arriverai pas à retranscrire ses sentiments et son vécu, qu'elle seule peut raconter son histoire, qu'elle le fera peut-être un jour.

Il est presque 3 heures du matin. J'ai obtenu une seule minuscule victoire au terme de cet échange. J'ai arraché de haute lutte de pouvoir lui parler, ne serait-ce que cinq minutes. Peut-être sera-t-il plus simple de la convaincre de vive voix.

Comme convenu, je l'ai au bout du fil le lendemain. En vain. J'aurai beau lui expliquer que, justement, ce livre lui donnera la parole et lui permettra d'exposer sa vision de Patrice Alègre et son avis sur les expertises menées à son sujet, rien n'y fera. Elle sera tour à tour psychologisante puis violente, puis douce et à nouveau révoltée. Elle reprendra un ton professoral, mais mon ton calme et ma volonté évidente d'aller dans son sens, de ne pas la brusquer, finissent par l'apaiser… un peu. Petit à petit, on passe d'un monologue acerbe à un match de ping-pong enfiévré, puis à une discussion plus détendue. Mon argument sur la possibilité que lui offre le livre de changer le regard de la société semble la toucher.

Je comprends. Elle craint le regard des autres. Marie seule au monde. Marie seule contre tous. Marie est en colère. Je crois discerner une grande solitude, un grand désarroi. Un grand déséquilibre venu de je ne sais où. Décidément, Marie me touche parce que, derrière cette carapace, cette férocité apparente, se cache une femme qui souffre.

Converser une heure avec Marie, c'est entrer volontairement dans une machine à laver bloquée sur la fonction essorage ! Elle a fini par accepter. Elle parlera. Elle me parlera. Mais, fidèle à ce que je pressens d'elle, à sa fragilité, quelques jours après notre conversation et de nombreux échanges de mails, elle décide d'y renoncer. Elle ne veut plus rien dire. Ni à moi, ni à personne. Et gare à moi si j'insiste ! Je dois l'oublier.

Cependant, j'en ai appris beaucoup sur elle, y compris dans son refus de témoigner. Le seul point commun que je lui trouve avec Élisabeth, ou même avec Laurence, c'est la force de son amour, son hyper-empathie. Mais, à la différence de la première, elle ne se vit pas comme une victime. Elle se veut « scientifique ». Et elle est en guerre. Sa vie est désormais un combat, elle est investie d'une mission : faire comprendre que les tueurs n'entrent pas dans des cases, qu'ils n'ont pas une simple étiquette, qui sociopathe, qui psychopathe. Elle veut expliquer le passage à l'acte. Certains diraient qu'elle souhaite leur trouver des excuses. Ce n'est pas à moi de la juger.

J'ai bien compris que Marie me parle d'elle depuis le début. Qu'elle ne fait que ça. Elle veut que le public comprenne, elle veut, de façon obstinée, s'arc-bouter sur la science pour me dire : "Regardez, je ne suis

pas folle, je suis juste une femme qui essaie de comprendre les tueurs et qui a tendu la main à l'un d'entre eux." Elle refuse d'être une victime, mais dans le même temps sa vulnérabilité affleure.

Comment vous oublier, Marie ? J'ai de la tendresse pour vous. Hélas ! nos échanges en resteront là. Je n'ai pas répondu à vos trois derniers mails. Ils n'attendaient pas vraiment de réponse de ma part. Vous le savez, Marie, ma main était tendue. Certains vous ont montrée du doigt, moquée, traitée de dingue, méprisée aussi ; alors vous mordez et vous mordez sans discernement, tant pis, si parmi ceux qui subissent la morsure, certains cherchaient vraiment à vous entendre, à vous comprendre. Comprendre pourquoi vous, mère de deux enfants, êtes allé de votre plein gré vers Patrice Alègre, tueur en série, tueur de femmes.

Dès le lendemain, je constate que Marie a supprimé son compte WhatsApp. Les liens sont rompus. Le compte n'existe plus, nos conversations non plus par conséquent. Gommée aussi la photo de son joli visage. Marie a effacé toute trace de son existence. Elle a définitivement coupé les ponts.

Une avocate en colère

Au panthéon du crime et de l'horreur – n'en déplaise à ses défenseurs et à ses groupies transies –, il tient une place de choix. Je veux parler de Guy Georges, dont j'ai présenté le palmarès dans les premiers chapitres de ce livre et dont on a évoqué la personnalité avec le docteur Zagury, qui l'a examiné.

Non, ce n'est pas un monstre. Peut-être pas. Je ne sais pas. Mais ses actes, eux, sont monstrueux. Il suffit d'écouter Martine Monteil[1], ancienne patronne de la Crim' du 36, quai des Orfèvres et de la police judiciaire parisienne, pour s'en convaincre. À l'origine de son arrestation avec le juge Thiel, elle fut l'une des rares à découvrir les « œuvres » du « tueur de l'Est parisien » sur des scènes de crime à faire vomir !

Je n'ai pas eu de difficultés à joindre maître Frédérique Pons, qui l'a défendu avec maître Ursulet. Je n'y suis pas allée par quatre chemins, en lui exposant précisément le but de ma démarche, l'objet de ce livre. D'emblée, elle a été on ne peut plus directe : « Je n'ai rien à dire là-dessus. La seule chose que je peux dire, c'est qu'au moment du procès il nous disait recevoir un courrier important, mais je n'y ai jamais eu accès.

Et je n’ai pas non plus grand-chose à dire sur sa vie en détention. Je n’ai pas eu de contact avec lui depuis longtemps. » Dont acte.

Bien évidemment, je n’ai pas l’intention d’en rester là. Maître Pons a forcément des éléments qui me permettront d’y voir un peu plus clair, sinon sur ces amoureuses d’un autre type, tout au moins sur le prétendu charisme que dégagent ces séducteurs aux mains sales.

« Ce qui me frappe, dis-je à l’avocate, c’est qu’à l’époque on a présenté votre client, notamment dans les articles de presse, comme quelqu’un de séducteur, de sympathique, ce qui a suscité la curiosité de ces femmes qui se pressaient aux audiences. J’entends bien que vous ne les ayez pas vues, que ça ne vous intéressait pas, mais, malgré tout, est-ce que la présence de ces femmes vous dérangeait ?

– Ah, non. Ce n’est pas du tout intervenu ni de près ni de loin dans le déroulement du procès. Vous savez, il y a un psychiatre qui a écrit un livre sur Guy Georges en expliquant à quel point il était passé à côté de cette pathologie, qu’il n’avait rien discerné. On sait qu’au cours de sa vie Guy Georges a eu des amis, enfin, des petites amies. Il a eu des relations durables qui se sont déroulées sans aucune difficulté. Guy Georges est quand même l’exemple type de la personne clivée – quel que soit l’avis des psychiatres sur ce qu’est une personne clivée. Ce qui était certain, c’est qu’effectivement Guy Georges, même s’il vivait dans des squats, avait des amis. Des amis “*is*” et des amies “*ies*”, c’est-à-dire qu’il nouait des relations tout à fait banales et ordinaires.

– J’ai effectivement retrouvé le témoignage d’une de ses compagnes, une certaine Valentine, qui disait à propos de lui qu’il était très câlin, très attentionné, qu’il la tenait toujours par la main, qu’à aucun moment elle ne l’aurait cru capable de devenir violent. D’ailleurs, je me demande si ce n’est pas ce côté Janus qui fascine les femmes qui souhaitent entretenir une relation avec lui…

– Je me demande si ce n’est pas aussi des femmes qui pensent être capables de maîtriser le mal et de le sortir de là. C’est la puissance maternelle. La puissance maternelle et la puissance qu’on peut donner à l’amour. C’est formidable, de croire à ça, de croire qu’effectivement l’amour, l’affection, ça peut tout réparer !

– La démarche de ces femmes vous surprend-elle, que ce soit à l’égard de Guy Georges ou d’autres tueurs en série ? Vous la comprenez, au sens

intellectuel du terme ?

– Je la comprends parce que ça fait plus de quarante ans que je fais ce métier. J’ai compris que la réalité dépassait de loin la fiction et qu’on rencontrait dans la vie des choses étonnantes. Par certains côtés, je peux trouver ça admirable, comme toutes ces femmes qui s’engagent dans la religion ou dans une cause pour sauver les autres. On peut aussi se dire que ce ne sont certainement pas des personnes sans faille, parce que c’est peut-être aussi plus facile d’aller s’intéresser à quelqu’un qui est derrière les barreaux, qu’à quelqu’un qui a une totale liberté de mouvement.

– Peut-être y-a-t-il moins de danger à s’intéresser à un détenu…

– Oui. Le jour où on ne veut plus rien recevoir, il suffit de ne plus écrire, de ne plus venir…

– J’ai interrogé l’ancien directeur d’une centrale où sont détenus des “longues peines”. Il me disait qu’il n’y avait, selon lui, aucun sentiment amoureux de la part du détenu. Il m’a expliqué qu’il y a beaucoup de courriers pour ces hommes et qu’ensuite ils choisissent leur future correspondante toujours par intérêt. Soit pour avoir une relation parce qu’effectivement ils sont dans un univers masculin et que c’est l’occasion d’entretenir éventuellement une relation amoureuse, voire une relation sexuelle. Soit, si cette femme est une bonne âme, me disait encore l’ancien directeur, ils vont pouvoir éventuellement en tirer un intérêt financier. Vous pensez qu’il n’y a, à aucun moment, de sentiment amoureux de la part des détenus ?

– Je ne peux absolument pas partager ce point de vue, qui est encore un point de vue administratif d’un total cynisme ! À un moment donné, on peut diriger une prison et faire preuve d’un peu d’humanité. On ne peut pas dire : “Ils sont tous cyniques, ils font tous ça par intérêt !” Heureusement qu’en même temps ils ne tombent pas tous fous amoureux. Ce ne sont pas des cœurs d’artichaut, ce ne sont plus des ados prépubères ! Qu’après ils soient capables de faire preuve de discernement, de se dire : “Celle-là est sincère, celle-ci ne l’est pas”, n’est pas anormal. On peut se demander aussi quelle est la sincérité de l’engagement de ces femmes. De même, heureusement que ceux qui sont en détention espèrent quelque chose en retour. Si quelqu’un peut améliorer leur quotidien, leur envoyer un peu d’argent, pourquoi pas ?

– Vous êtes beaucoup moins manichéenne que ce directeur de prison qui n'y voit que de l'emprise et de l'intérêt ; ou que l'ancien procureur de Grenoble, Jacques Dallest, avocat général lors du procès de Lelandais – qu'il a pu observer pendant trois semaines et qu'il qualifie de "grand pervers manipulateur". Je l'ai eu longuement au téléphone, il m'a avoué n'avoir "jamais vu un tel défilé de copines, de maîtresses lors du procès, plus de vingt ou vingt-cinq jeunes femmes qui ont été entendues : celles avec lesquelles il avait eu des relations assez longues, d'autres très très courtes. Je n'ai jamais vu un accusé avec autant d'amies de toutes sortes et la plupart ont été manipulées. Je pense que ce gars-là a un vrai talent de séducteur. Physiquement il n'est pas mal, il peut donc en séduire plus d'une jusqu'à leur faire commettre des choses illégales, illicites, faire entrer de la correspondance, des données, puis à un moment elles poussent plus loin… Le problème, d'ailleurs, dans ces relations un peu passionnées, c'est que souvent les femmes en question sont prêtes à tout". »

La réaction de maître Pons aux propos de Jacques Dallest et de l'ex-directeur de prison ne se fait pas attendre : « L'emprise ! lance-t-elle. Il ne faut pas rêver quand même, je veux dire, quel est leur pouvoir, aux détenus ? Ils sont en détention, leurs courriers sont ouverts, enfin… Ils peuvent avoir des parloirs de temps en temps, mais leur pouvoir est terriblement limité ! »

C'est le moment que je choisis pour évoquer le cas d'Élisabeth, si soumise à Nordahl Lelandais. Je lui explique que je suis en lien avec une de ses ex-compagnes, avec qui il a entretenu une relation pendant trois ans et qui en est aujourd'hui revenue. Je lui raconte comment elle se serait retrouvée sous son emprise, comment il l'aurait manipulée et lui aurait extorqué de l'argent, etc. Je lui soumets également les propos de maître Jakubowicz quand il m'a déclaré qu'il voulait bien qu'on mette tous les torts sur Nordahl Lelandais, que c'est un affreux bonhomme, mais il n'en reste pas moins qu'il n'était pas dehors et n'avait aucun moyen de pression sur elle. En l'occurrence, c'était lui qui était dépendant d'elle puisqu'il était par définition derrière les barreaux…

« Il ne faut pas être dupes quand même ! Aujourd'hui, depuis deux ou trois ans, la moindre femme va se déclarer sous emprise ! Ce terme est

utilisé à tort et à travers. Dans tous les dossiers de violence, le procureur se lève pour dire : “Oui, oui, elle était sous emprise.” C’est n’importe quoi ! Dès que la femme n’est pas bien, elle sort le joker “J’étais sous emprise”. Les femmes ne sont pas toutes des décérébrées et de petits êtres sans défense, ça suffit ! Une femme qui va entretenir une relation avec quelqu’un en prison, c’est elle qui est le maître du jeu ! Complètement ! En plus, on a ce mythe américain du *serial killer*, du tueur en série, du type hyper intelligent, machiavélique, manipulateur, etc. En ce qui concerne Guy Georges ou Alègre, par exemple, ce n’est pas du tout le cas. Peut-être Fourniret était-il un peu plus malin – et encore. Ce n’est pas parce qu’ils sont derrière les barreaux qu’ils sont capables, comme on le voit dans des films hollywoodiens, de commander des choses à distance ! Ce sont des individus qui sont seuls, qui sont surveillés. Ajoutez à tout ça que ces gens-là n’ont pas les moyens, parce que financièrement ils n’ont rien !

– C’est vrai, mais on pourrait dire alors qu’ils ont d’autant plus intérêt à manipuler. Prenons l’exemple de Guy Georges : il n’a pas de famille, donc personne qui pourrait éventuellement lui envoyer des mandats. Il peut alors voir une porte de sortie, ne serait-ce que financière, grâce à ces femmes-là ?

– Mais bien sûr ! *So what* ? Est-ce que ça en ferait pour autant un mec ignoble ? Est-ce que la femme n’est pas capable d’avoir deux neurones qui lui disent exactement ce qu’on était en train de se dire ? Vous croyez qu’on est Einstein pour penser à ça ? »

Il n’est plus celui qui a donné la mort

Au cours de mes recherches, j’ai retrouvé l’existence de deux jeunes femmes qui écrivaient à Guy Georges. L’une d’elles était étudiante en droit, c’était en 2004, elle avait alors 23 ans. Sa relation épistolaire avec lui est devenue régulière et avait débouché sur une relation téléphonique, avant des visites au parloir. Cette jeune femme a témoigné dans la presse[2] en disant qu’ils s’étaient serrés l’un contre l’autre, que c’était absolument formidable. L’avocate m’indique qu’elle n’a pas eu connaissance de cette première histoire. Elle tient à préciser « qu’à la base il y a une pathologie et une personnalité clivée ».

Elle poursuit : « Dès lors, quelle est la profondeur des sentiments qu’une personne comme Guy Georges est capable de montrer ? Il peut être parfaitement sincère à l’instant *t*, mais après, que peut-il se passer ? Il faut bien comprendre que ce clivage sert à protéger cette personnalité, sinon, s’il avait totalement conscience de ses actes, il y aurait peut-être un effondrement de sa personnalité. C’est ce qu’a dit Zagury. Au Canada, il y a des psychothérapies dans les prisons. Mais si on défonce toutes ces barrières, que reste-t-il derrière ? Est-ce qu’il n’y a pas une personnalité qui va s’effondrer ?

– Il peut s’effondrer parce que c’est ce qui le structure, c’est ce qui lui permet d’être debout, c’est ça ? Cette jeune femme ajoute qu’il savait lui “faire oublier son terrifiant passé”. Ce n’est pas tant “faire oublier” son terrifiant passé, mais c’est qu’il est effectivement clivé. Si je comprends bien, il y a des moments où ce passé n’affleure pas, parce qu’à l’instant *t* il n’est pas celui qui a donné la mort, il est l’autre face de la pièce.

– Moi, je l’ai rencontré peut-être un mois ou un mois et demi avant les assises au parloir, c’est tout. J’ai dû aller à la Santé, quatre ou cinq fois. Après, il y a eu tous les jours au procès où je le voyais. Comme je l’ai toujours dit : j’ai voulu le rencontrer avant d’accepter le dossier, parce que j’aurais été incapable de défendre quelqu’un avec qui ça ne passait pas. Moi, j’ai toujours dit que j’ai rencontré un Guy Georges très sympathique, voilà. J’ai rencontré le Guy Georges qu’ont vu ses copains de squat, qu’a vu le psy, c’est-à-dire un type ordinaire, me parlant de sport, me parlant de choses et d’autres…

– Un homme agréable, doux…

– Je ne peux pas dire qu'il était doux, mais disons un homme avec qui on pourrait avoir une conversation sympathique, qui a de l'humour. C'étaient des conversations qui tournaient autour du dossier, mais qui n'étaient pas dans le dossier, qui n'allaient pas du tout au fond des choses. Il ne faut pas que ce soit présenté comme un mépris à l'égard de ses victimes, pas du tout ! La question n'était même pas abordée. Ma seule préoccupation était de savoir ce qui se dégageait de lui. Après, plus tard, lors du procès, j'ai vu l'autre personnage, un homme ivre de rage…

– Vous parlez du geste de la main lors des débats[3], ce geste fatidique…

– Oui. Ce jour-là, on a bien vu les deux faces d'une même pièce. Au moment où il a fait ça, tout le monde s'est dit : "Voilà le type qu'ont rencontré les victimes !" Évidemment, ce n'est pas ce Guy Georges là qu'on rencontre au parloir. Lui-même a toujours reconnu qu'il était apaisé derrière les barreaux, calme, ne ressentant aucune pulsion.

– Ce qui explique aussi que les relations épistolaires avec ces femmes se passent bien parce qu'il est "cadré" à ce moment-là. Elles ne voient que le Guy Georges que vous, vous avez vu en première partie de procès, cet homme affable, sympathique, etc.

– Exactement ! C'est pour cette raison que je ne peux pas adhérer au portrait qui en fait un calculateur cynique, même s'il sait défendre ses intérêts, bien sûr…

– Toutes ces femmes, toutes celles que j'ai pu interviewer, ont un point commun : l'empathie, le désir de tendre la main à l'un de ces hommes condamnés à de lourdes peines, voire à la perpétuité. Cette démarche empathique, c'est toujours la première explication que donnent ces femmes, en tout cas c'est ce qu'elles disent. Elles sont peut-être animées par autre chose qu'elles ne soupçonnent pas elles-mêmes, mais, en tout cas, la première démarche est bien celle-ci : je vais tendre la main à un homme dont on dit que c'est un monstre, or ce n'est pas un monstre. Les actes qu'il a commis sont monstrueux, mais moi je veux aider l'homme.

– Pourquoi pas ? Parce que, de toute façon, c'est vrai, ce n'est pas un monstre ! Et c'est vertigineux d'imaginer qu'un homme va se retrouver toute sa vie derrière les barreaux…

– Vous dites qu'elles prennent des risques inconsidérés. Pourquoi ?

– Ces femmes prennent des risques parce qu'elles bâtissent une relation avec quelqu'un qui ne sortira peut-être jamais de prison, ou qui en sortira à un âge avancé. Que peuvent-elles en attendre ? Si elles s'impliquent trop dans cette relation, ne vont-elles pas vivre à côté de leur vie ?

– Ce qui m'interroge aussi sur ces femmes qui, admettons, font cette démarche par empathie, puis tombent amoureuses, c'est leur faculté à réussir à passer outre le regard de la société. Dire aujourd'hui : "Je suis l'amoureuse ou la compagne de Guy Georges", c'est quand même aller se frotter à la vindicte…

– C'est toujours la dimension sacrificielle, héroïque. C'est toujours la femme puissante quand même…

– Je suis impressionnée par votre empathie, mais j'ai aussi l'impression que plus rien ne vous étonne quand il s'agit de la nature humaine. Un peu comme tous les avocats, les policiers ou les magistrats, comme le procureur Jacques Dallest qui me disait : "Non, mais moi rien ne m'étonne"…

– Je n'emploierais pas cette formule, car cela voudrait dire que je suis un peu blasée, ce qui n'est pas du tout le cas. C'est même tout le contraire. Je dirais plutôt : "Tout est possible", que rien ne m'étonne plus.

– Tout est possible et tout s'explique aussi parce que je sens qu'à chaque fois pour vous rien n'est *ex nihilo*. Il y a forcément des éléments qui expliquent, ce qui ne veut pas dire qu'ils excusent, mais qui expliquent en tout cas, non ?

– Déjà, il y a nos gènes, la génétique, il y a aussi l'épigénétique, c'est-à-dire l'influence de notre milieu, qu'on le veuille ou non. On est le fruit d'une histoire. On est à la fois l'histoire de notre milieu et l'histoire de nos civilisations. Je crois beaucoup à ça. »

Je veux revenir sur le sujet qui me préoccupe, même si cette conversation avec maître Pons n'en est pas très éloignée et ouvre des pistes pour comprendre un peu mieux ces femmes, ces amoureuses d'hommes comme Guy Georges, qu'on jette à la vindicte populaire parce qu'effectivement elles apparaissent comme des sorcières de Salem modernes. Je demande à maître Pons si les avocats ont les mêmes

interrogations. Comment peut-on défendre un tel homme ? Suis-je capable d'assumer cette position à 100 % en sachant ce que je vais devoir, moi aussi, subir à titre personnel ?

« Cela peut entrer en ligne de compte, mais il faut surtout avoir envie de se battre. On sait que ça va être une traversée, comme sur un bateau le vent va souffler, ça va claquer. Donc c'est vrai que si on n'a pas cette fibre-là… Il faut la fibre du combat, parce que souvent les gens considèrent que si tout le monde a droit à une défense, cette dernière doit néanmoins être polie, bien élevée, or ce n'est pas vrai. Pouvoir défendre quelqu'un, ça veut dire être capable de renverser la table. Je ne suis pas en train de dire que ça doit forcément être une défense de rupture à la Vergès, mais ça veut dire qu'il faut être prêt à formuler des choses désagréables, des choses qui déplaisent. Ce que je veux dire, c'est que la défense est par essence violente et doit l'être. On est vraiment là pour secouer les choses, on n'est pas là pour dire que tout se passe bien, pour se contenter de dire : "Oui, il y a eu un avocat, c'est parfait." Non, la défense, ce n'est pas ça ! Il faut toujours être prêt à être violent… »

Je conclus en demandant à l'avocate si elle est toujours en contact avec Guy Georges et s'il a cherché à la joindre après le procès ou à entretenir une correspondance. Elle me répond que cela fait longtemps qu'elle n'en a pas eu. Quand j'essaie de savoir ce qu'ils ont pu se dire, la réponse est claire : « Ça, je ne vous le dirai pas, ni à vous ni à personne… »

Rendez-vous derrière les barreaux

Pendant que je me débattais avec Marie, que je dialoguais avec Élisabeth, que je découvrais l'action militante et passionnée de Sandrine, abolitionniste convaincue et nouvelle venue dans mon cercle de femmes amoureuses – j'y reviendrai dans un prochain chapitre –, je poursuivais mon enquête. Élisabeth, Marie, Sandrine, pour des raisons qui leur sont propres, ont choisi, de leur plein gré, d'entrer en contact avec des prisonniers, des criminels. Elles ont consciemment voulu et cherché ce lien. C'est d'ailleurs souvent cette première démarche qui interroge et qu'on leur reproche. À l'exception parfois des militantes anti-peine de mort comme Sandrine, qui, elles, sont animées par un combat, l'opinion publique ne comprend pas ce premier pas, cette première lettre, ce premier contact.

Je me suis donc demandé s'il y avait des femmes amoureuses de criminels plus « acceptables », moins « scandaleuses » aux yeux de la société ?

Il semblerait que celles qui, par leur métier ou des circonstances professionnelles exceptionnelles, se retrouvent dans le monde carcéral et tombent amoureuses soient moins sévèrement jugées. Pourtant, sont-elles

différentes de Marie, Élisabeth, ou Sandrine et Sofia que nous allons bientôt croiser ? Leurs réflexions, leurs combats intimes, leurs états d'âme sont-ils si éloignés ? J'ai le sentiment qu'on les classe à part. En effet, j'entends parfois plus de mansuétude à leur égard. Le discours est moins tranché. Faites le test : évoquez ce cas de figure, comme j'ai pu le faire autour de moi, à des dîners entre amis, lancez le sujet et vous verrez. Vous entendrez sûrement des phrases comme : « Elles, ce n'est pas pareil. Ce n'est pas leur faute, ça leur est tombé dessus, elles ne l'ont pas cherché », même si, dans le même temps, comme pour éviter trop de magnanimité, on marque toujours une forte incompréhension et la nécessité de dire que, malgré tout, quelque chose ne va pas : « Mais bon, quand même, elles déconnent, elles sont folles, il y a forcément un truc qui cloche. » Encore une fois, ces femmes ne peuvent pas être totalement « normales ». Alors, j'ai voulu en savoir un peu plus sur le monde carcéral et son fonctionnement, sur ces femmes qui sont amenées à côtoyer les prisonniers.

Pour cela, j'ai pris rendez-vous avec Wilfried Fonck, le secrétaire national du syndicat UFAP-UNSA Justice[1]. L'homme est charmant, ravi d'évoquer avec moi le milieu carcéral – sujet de tous les fantasmes – et le travail méconnu et difficile des surveillants et surveillantes de prison. Il ne semble pas étonné par le sujet de mon livre et se dit prêt à répondre à mes questions, y compris celles qui concernent les histoires d'amour au sein des prisons, entre détenus et surveillantes, même si, concède-t-il, c'est un tabou : « On n'en parle pas entre collègues, c'est compliqué. »

Avant d'aborder de façon frontale la réalité des relations amoureuses en prison, il accepte de me décrire la vie quotidienne d'une surveillante ou d'un surveillant. Très didactique, Wilfried Fonck m'explique que « pour celui qui travaille en détention à l'étage, c'est un service qui se déroule un peu en trois-huit, c'est-à-dire qu'un jour il va travailler le matin, un autre jour l'après-midi, et un troisième jour et le matin et la nuit. S'ensuit une période de repos qui peut osciller entre quarante-huit et soixante-douze heures, parfois uniquement vingt-quatre heures, pour pouvoir compenser des absences ou un manque d'effectifs ». Le manque d'effectifs ! La bête noire de la pénitentiaire. Un rapport de la Cour des comptes de 2020 estimait qu'il faudrait 15 % de surveillants en plus dans

les prisons françaises, avec des disparités massives dans la répartition des personnels sur le territoire : alors que la charge est de 2,5 détenus pour un surveillant au niveau national, dans certains établissements les surveillants sont confrontés à deux ou trois fois plus de détenus ! Évidemment, les conditions de travail s'en ressentent. Le métier de gardien de prison ne fait pas rêver : 30 % des inscrits au concours ne se présentent finalement pas et 7 % des postes sont toujours vacants malgré d'intenses campagnes de recrutement[2].

À la pénibilité du travail s'ajoutent le manque de moyens et le manque de personnel, qui obligent à limiter le temps de repos. Une fois cette épineuse question évoquée, j'aborde sans transition la mixité du personnel pénitentiaire. Une femme peut-elle travailler dans une prison d'hommes et un homme dans une prison de femmes ? Ma question fait sourire Wilfried Fonck, qui me voit venir. « La mixité, m'explique-t-il, n'est valable que dans un sens. C'est-à-dire qu'elle n'est valable que pour les femmes chez les hommes. En revanche on n'a pas la réciprocité de la mixité pour les hommes chez les femmes. Ce qui peut se comprendre… Malgré tout, il peut arriver que l'encadrement dans une prison de femmes soit assuré par des hommes. »

Je suis étonnée. Je ne m'attendais pas à ce paradoxe. Le législateur a donc imaginé qu'il peut y avoir un dérapage, une histoire entre un homme et une femme dans une prison de femmes – raison pour laquelle on n'y trouve que des surveillantes –, mais à aucun moment il n'a songé qu'il pouvait y avoir une liaison entre une surveillante et un détenu. Amusé par ma fausse candeur, Wilfried Fonck acquiesce tout en essayant d'y trouver une justification : « Je pense que ça a été envisagé, mais que, peut-être, dans l'inconscient collectif, on se dit que la femme est un peu plus sérieuse et réservée que peut l'être un homme… » On ne sort pas des grands poncifs ! La femme peut – et doit – maîtriser ses émotions, l'homme, lui, ne peut pas. Ce n'est qu'un homme après tout, alors on évite de le mettre dans une situation qui peut potentiellement déraper. Jamais fautif, le mâle ! Il n'empêche, il y a des histoires qui se nouent, des surveillantes qui tombent amoureuses. J'enchaîne.

Je reprends une information qui m'avait interpellée pendant mes recherches sur les personnels de prison. En effet, j'avais appris qu'un gardien peut rester dans une même prison tout au long de sa carrière.

Dans ces conditions, il est évident que, si on ne demande pas à être muté et qu'on fait toute sa carrière dans un même établissement, des liens vont inévitablement se nouer, y compris et en premier lieu avec les prisonniers condamnés à de longues peines, que l'agent va être amené à voir quasi quotidiennement… Wilfried Fonck ne me laisse pas finir et s'exclame : « Il est sûr que dans des établissements comme les centrales, où sont incarcérés les "longues peines" – de quinze ans à la perpétuité –, les surveillants qui y travaillent vont partager une bonne partie de leur vie avec ces prisonniers ! Autant en début de carrière il y a un certain roulement des personnels, autant par la suite, au bout de quelques années, la plupart arrivent à partir dans un département où ils souhaitent s'installer. Et c'est vrai qu'ils n'ont pas forcément envie de redemander une mutation. Je pense à la maison centrale de Saint-Maur, où on est un peu à la campagne, à l'abri du bruit, où certains s'installent jusqu'à la fin de leur carrière. Finalement, ils vont passer leur vie avec des détenus qui peuvent être condamnés à perpétuité et qui, eux, forcément, ne bougeront pas. Du coup, effectivement, des liens interpersonnels très particuliers, voire très forts, peuvent se tisser.

– Cette proximité est-elle évoquée lors de votre formation ? Est-ce qu'on vous met en garde contre ce risque de tisser des liens avec un détenu, contre cette proximité qui peut devenir problématique au bout d'un moment ?

– Ce sont des choses qui sont effectivement abordées lors de la formation des agents. On leur parle notamment des problèmes de corruption. On essaye de leur faire comprendre qu'il faut rester relativement discret sur sa vie personnelle et sur sa vie privée. Pour autant, quoi qu'on en dise, quoi qu'on en pense, on se retrouve tous au même endroit, personnels et détenus, une bonne partie de la journée. On partage du temps ensemble. C'est comme ça. Par conséquent, c'est complexe. En outre, l'évolution de la politique carcérale a fait que les relations entre détenus et gardiens ont changé. À un moment donné, on a fait le choix de donner au côté relationnel et au côté humain un peu plus d'importance que ça ne pouvait en avoir jusqu'au début des années 2000. Avant, la relation entre le personnel et le détenu était quand même bien régentée, chacun avait sa place. »

Je note que l’évolution de la politique carcérale a donc probablement favorisé une proximité, quand on n’envisage plus le prisonnier uniquement comme un détenu, qui a certes commis un crime ou un délit, mais aussi comme un être humain. L’objectif étant également de penser à la réinsertion.

« C’est-à-dire qu’on a un peu plus personnalisé la relation à la population pénale, concède le syndicaliste. Après, c’est aussi à chacun de rester à sa place, de fixer soi-même les limites. » Mais on ne peut pas lutter contre la nature humaine. Est-ce que le sujet, ou le risque, du lien amoureux est abordé au cours de la formation ?

« Non, du tout ! s’exclame Wilfried Fonck. On fait comprendre aux uns et aux autres qu’il n’est pas permis, mais c’est tout. Quand on reprend certains textes liés au statut des personnels de surveillance, il est précisé qu’on ne peut pas entretenir une relation de proximité avec une personne détenue ou ayant été détenue. C’est-à-dire que même une relation avec un ancien détenu ou une ancienne détenue peut être considérée comme une faute disciplinaire et professionnelle. »

Que l’administration interdise tout lien amoureux, je l’entends, mais qu’elle interdise une relation, y compris si la personne est hors les murs de la prison et n’est plus incarcérée, je ne m’y attendais pas. Wilfried Fonck confirme : « On ne peut pas avoir de lien de proximité, même avec un détenu qui a purgé sa peine, quelle que soit d’ailleurs la définition de la proximité. C’est inscrit dans les textes. » Sinon, le fonctionnaire peut être radié. Le syndicaliste développe : « J’ai en tête le cas d’une surveillante dans un établissement du nord de la France, qui est tombée folle amoureuse d’une détenue. À un moment donné, la détenue a été transférée dans une autre structure et la surveillante allait lui rendre visite au parloir. C’est arrivé jusqu’aux oreilles de l’administration. La surveillante est passée en conseil de discipline. Elle a été suspendue pendant un certain temps et elle a été sanctionnée, mais elle n’a pas été virée. Cela dit, ça aurait pu être le cas.

– Quelles sont les raisons réelles de la sévérité de l’administration pénitentiaire ? Est-ce pour protéger les surveillants d’une possible manipulation de la part des prisonniers ? Est-ce cela que redoute en premier lieu l’institution pénitentiaire ?

– Tout à fait. C’est aussi une manière pour l’administration de se préserver, notamment si ça se passe mal entre deux individus, elle n’est pas là pour gérer les états d’âme des personnels et des détenus. Je pense qu’ils ont déjà suffisamment de problèmes à régler avec les couples pénito-pénitentiaires, si en plus de ça il faut gérer personnel et détenus, alors là, on ne s’en sort plus… »

J’essaie tout de même de mettre de la nuance dans ce raisonnement cartésien mais froid, en lui rappelant qu’ils savent très bien qu’ils gèrent de la matière humaine et que par définition…

« Oui, il y a forcément un risque. À partir du moment où on met des hommes et des femmes au même endroit, ou même des hommes et des hommes et des femmes et des femmes, peu importe l’orientation des uns et des autres, à partir du moment où on met des êtres humains en contact les uns avec les autres, potentiellement on sait qu’il peut toujours arriver quelque chose…

– Les gardiens évoquent-ils entre eux les relations avec les détenus ?

– Très rarement, ou alors sur des cas particuliers. Je pense notamment à celui de Djamel Beghal[3]. Il avait un comportement très correct, très courtois avec les personnels qui l’avaient eu en charge au quartier d’isolement. Parfois même on en oubliait qui c’était, m’a confié un de ses surveillants… Quelque part, c’est compréhensible. Dans des quartiers spécifiques comme ceux-là, le seul contact humain que peut avoir le détenu, c’est le personnel, puisqu’il est séparé des autres détenus. Il y a un lien différent qui se crée. À partir du moment où le détenu va commencer à vouloir échanger, discuter, parler, des barrières peuvent tomber. »

C’est le moment de plonger au cœur du sujet, d’évoquer ces surveillantes de prison qui ont franchi les barrières de l’interdit. Je lui fais part de témoignages anonymes qui évoquent la promiscuité, le lien qui se noue avec des longues peines de dix, quinze ou vingt ans. Ces femmes racontent le premier contact où elles ne voient que le « monstre qui a du sang sur les mains », puis au fil du temps les liens qui se tissent avec celui qui n’est plus un monstre mais un homme. Je demande à Wilfried Fonck s’il confirme, s’il est au courant de ces histoires.

Il fait preuve d’une grande franchise : « Oui, bien sûr, me répond-il. J’ai un exemple en tête, celui d’une surveillante dont je connais bien le père, à qui c’est arrivé. Cela a surpris tout le monde. » Je l’encourage et lui demande de me donner des précisions. Il poursuit : « C’est toujours quelque chose de dérangeant. C’est là le vrai sujet. Et ça arrive rarement. Évidemment, c’est un vrai sujet tabou. Quand ça arrive, c’est de l’ordre du séisme pour le chef d’établissement, qui se demande comment il va gérer l’affaire. Il y a à la fois le regard de l’administration, son rôle de “gardien du temple” et la pression des personnels, qui n’acceptent pas ce genre de dérapage. »

Sur le soutien de la part des collègues, la réponse fuse : « Si elle est soutenue, ce ne sera jamais de manière officielle, parce qu’il y a une ligne à ne pas franchir. Je repense à cette surveillante – car c’est vraiment un cas que j’ai vécu de près –, eh bien elle a perdu bon nombre de ses amis qui appartenaient au personnel pénitentiaire. Elle est devenue un peu une paria.

– Aucune circonstance atténuante, pas même une tentative de compréhension ? Après tout, ses collègues vivent, eux aussi, intimement, des situations complexes, ils savent à quel point cela peut être parfois compliqué. Ils ne sont pas de l’extérieur, eux, ils voient bien qu’il y a une promiscuité, une relation trouble derrière les barreaux entre les prisonniers et les gardiens ? Malgré tout, ils ne peuvent pas lui dire : “On te comprend” ?

– Non. Elle a touché au fruit défendu. Ce genre de démarche ne se fera que face à face, jamais de manière officielle, jamais en groupe, jamais dans un cadre institutionnel.

– Si je comprends bien, à l’extérieur, en privé, autour d’un café on peut dire : “Je te comprends, ma pauvre”, mais une fois retournés dans l’enceinte de l’établissement, c’est fini ?

– Une fois qu’on a remis l’uniforme, c’est fini, c’est : “Tu as déconné, tu es une paria et tu nous mets dans la merde.” »

Quelles solutions l’administration pénitentiaire propose-t-elle, dans ces cas-là ? Est-ce qu’elle licencie, elle mute ?

Wilfried Fonck indique qu’« il y a deux cas de figure. C’est-à-dire qu’il y a, entre guillemets, les amours de passage, où on va déplacer le

problème : soit on mute le personnel, soit on déplace le détenu, soit on déplace les deux. Après, tout dépendra aussi de l'ampleur que va prendre l'histoire, notamment à cause des réseaux sociaux. Il y a aussi certains détenus qui n'ont pas deux sous de bon sens, qui enregistrent certaines scènes sur leur portable et les diffusent, ou menacent de les diffuser, pour obtenir certaines faveurs de la part du personnel féminin. Mais, généralement, ça se règle entre deux portes, et on conseille vivement au personnel concerné de stopper tout, surtout quand un lien fort s'est tissé ».

Je comprends qu'il ne faut surtout pas faire de vagues. Que l'administration essaie de régler ça au plus vite et au mieux, le plus discrètement possible. Je reviens sur l'histoire de son amie, fille de gendarme, surveillante qui est tombée amoureuse, alors que rien ne laissait supposer qu'elle puisse succomber à un détenu.

J'essaie d'en savoir plus. Tous ces sacrifices valaient-ils le coup ? Était-ce une véritable histoire d'amour ?

« Oui, dans un sens ça valait le coup parce qu'ils sont toujours ensemble. Il est sorti, il a fini son temps, ils vivent ensemble, ils ont des enfants… Pour autant, l'affaire, à la demande de l'administration et des représentants du personnel, s'est terminée par une démission. La démission n'étant pas un renvoi, cela laisse l'opportunité de pouvoir passer d'autres concours de la fonction publique. La porte n'est pas fermée. En cas de radiation des cadres et d'un renvoi définitif pour faute professionnelle, la musique n'est plus la même. »

J'essaie d'aller plus loin, de savoir si ces femmes dérangent aussi d'un point de vue moral, au-delà du jugement professionnel. Peut-on se demander comment une femme « honnête » et « saine d'esprit » tombe amoureuse d'un homme qui a du sang sur les mains ?

« Oui, forcément. Parce que tout d'un coup on s'intéresse à l'infraction commise par le détenu, alors que de manière générale ça n'intéresse pas grand monde, on se moque de savoir s'il a volé un autoradio ou s'il a trucidé trois ou quatre gamins. L'essentiel, c'est de le mettre derrière les murs.

– Ce que vous me dites, c’est que, tout d’un coup, on va s’intéresser aux crimes commis s’il y a une relation amoureuse, alors que ce n’est pas le sujet au moment de l’arrivée en détention ?

– C’est ça ! Quel que soit le crime, que ce soit un braqueur, un assassin, un terroriste ou un voleur de poules. »

Il y aurait donc des histoires d’amour « vraies », qui font appel à de réels sentiments, et celles, plus éphémères et certainement plus nombreuses, où l’on peut soupçonner le prisonnier d’essayer de soutirer des faveurs en faisant succomber la gardienne afin d’obtenir des passe-droits, un peu de rab aux repas, un livre, une promenade en plus, un téléphone caché et parfois de la drogue, voire des armes.

Mon interlocuteur abonde immédiatement en mon sens : « Finalement, on se dit qu’il y a toujours un intérêt caché dans ces relations avec les détenus.

– Est-ce que justement, dans la majorité des cas dont vous avez connaissance, les vraies histoires d’amour sont plutôt rares ou plutôt de l’ordre de la manipulation de la part du prisonnier ?

– Les histoires d’amour comme celles dont je vous parle sont plutôt rares. Généralement, quand ça se passe, que ce soit un gardien ou une gardienne, c’est parce qu’à un moment donné il y a une faille dans la vie personnelle de l’agent. Et le détenu qui va s’en rendre compte va s’y engouffrer, en essayant d’en tirer profit. »

Pas ou peu d’amour donc, beaucoup d’histoires d’intérêt de la part des prisonniers. On est loin de la bluette romantique. J’ai d’ailleurs cherché à rencontrer des gardiennes de prison, des surveillantes. Aucune d’entre elles n’a souhaité s’exprimer. Même anonymement, même si je change le lieu de l’exercice de leur profession, « trop dangereux », me dit-on, entre le risque de perdre sa place et celui d’être jetée en pâture à l’opinion publique. Même l’amie de Wilfried Fonck, que j’ai sollicitée par son intermédiaire, n’a pas souhaité s’exprimer. Dommage de ne pas se plonger dans une histoire de rédemption avec une « *happy end* », puisqu’elle est aujourd’hui heureuse et mariée à cet homme rentré dans le droit chemin.

Parce qu'elle est surveillante, parce qu'il est détenu

Les seuls « cas » que je peux vous relater sont ceux relayés par la presse lorsqu'il y a eu des infractions dénoncées – et donc des procès. Comme l'histoire de cette surveillante de 41 ans tombée amoureuse d'un détenu condamné à quatorze ans de prison pour meurtre et qui lui apportait des vêtements, de la nourriture, des cartes SIM en plus d'un téléphone portable. Elle a été condamnée par le parquet de Roanne, en 2020, à une interdiction définitive d'exercer sa profession. Elle affichait de très bons états de service dans l'administration pénitentiaire, où elle était en fonction depuis dix-sept ans ! C'est son époux, surveillant dans la même prison, qui l'a dénoncée. De son côté, le prisonnier a écopé d'une condamnation de trois mois de prison pour le recel des cadeaux reçus[4]. Comment cette femme, pourtant mariée, a-t-elle pu succomber ? Promiscuité, proximité, quotidienneté, faille, amour, emprise… Un cocktail dévastateur. Elle n'est évidemment pas la seule.

Une autre gardienne, exerçant à la maison d'arrêt de Brest, est, elle aussi, tombée amoureuse d'un détenu. Des sentiments qui l'ont poussée à lui fournir du cannabis, de l'alcool et des smartphones, que l'amant faisait ensuite passer à ses codétenus. Placée en garde à vue, elle risque également de perdre son travail.

Ou encore cette autre jeune femme de 27 ans, condamnée par le tribunal de Nancy à six mois de prison avec sursis pour avoir entretenu une relation avec un détenu. Un smartphone et de la drogue ont été retrouvés dans la cellule de celui-ci. En guise de défense, la surveillante a dit entretenir une « relation amicale » avec le prisonnier. Cette version n'a pas convaincu le substitut du procureur, car des photos compromettantes des deux protagonistes ont été retrouvées dans le téléphone. En plus de sa peine de prison avec sursis, la jeune femme a été renvoyée de l'administration pénitentiaire[5].

Il y a aussi cette surveillante amoureuse et sous emprise à la prison d'Argentan. Cette mère de famille de 41 ans a été condamnée après s'être rendue coupable d'un trafic de téléphones. Lui devra purger deux ans de plus[6].

La liste est longue de ces rendez-vous interdits derrière les barreaux ! Un océan d'histoires parmi lesquelles j'ai relevé un fait rarissime entre une ex-surveillante et un détenu : un mariage ! C'est normalement impossible, mais ils l'ont fait. Dans un premier temps, la justice avait bloqué cette union prévue le 5 janvier 2021, à Vivonne, car le parquet avait demandé du temps pour effectuer des vérifications. Cette suspension a finalement été annulée le 29 décembre 2021. Marie et Gaylord ont obtenu le droit de se marier en prison[7]. C'est le président du tribunal judiciaire de Poitiers, saisi en référé, qui a validé cette célébration.

Le procureur avait des doutes sur le consentement de la jeune femme, soupçonnant le futur mari d'obtenir ainsi des facilités de rencontre en détention, voire un aménagement de ses conditions de détention, alors qu'il devait être jugé devant la cour d'assises des Deux-Sèvres pour viol sur conjoint. La procédure engagée est rarissime. Les conditions de leur rencontre, leur refus de livrer des réponses aux gendarmes, avaient suscité des interrogations et leurs réponses avaient été jugées insuffisantes par le parquet. Le président du tribunal judicaire de Poitiers avait donc interrogé à nouveau la jeune femme. Marie raconte avoir rencontré son futur mari en détention, alors qu'elle travaillait dans la même prison, « mais notre relation a commencé plus tard, quand je n'y étais plus. J'étais en arrêt maladie pour cause de harcèlement moral, je lui écrivais pour prendre des nouvelles. […] Je suis tombée amoureuse. Je n'ai rien calculé. C'est vexant d'entendre que je suis sous emprise. C'est moi qui ai fait toutes les démarches pour le voir, on me refusait les parloirs ». Elle balaye toute suspicion sur son union. Un soupçon « discriminatoire » selon elle, parce qu'il était détenu, parce qu'elle était surveillante. Pour la procureure, « il n'y a aucune discrimination, juste des doutes sur le consentement qu'il faut lever ».

Au mois de mai, la surveillante avait démissionné et Gaylord, avec qui elle n'a eu que trois semaines de vie commune, venait tout juste d'être remis en prison dans le cadre de l'affaire qui l'amènera à être jugé aux assises. Les réponses fournies par la future mariée ont visiblement été jugées suffisamment convaincantes pour annuler la suspension du mariage. Ils ont ainsi pu se marier en prison[8].

Quelle volonté il a fallu à cette Marie, qui a cru en son histoire d’amour au point de perdre son emploi, d’entamer une lutte contre la justice et d’épouser son détenu ! L’avenir dira si elle a eu raison.

Des clients pas comme les autres

Les surveillantes ne sont pas les seules femmes qui peuvent côtoyer les prisonniers. Le milieu carcéral est composé d'autres corps de métiers comme les infirmières pénitentiaires, les psys, les avocates, les professeures, les animatrices d'atelier… Existe-t-il des histoires concernant ces femmes-là aussi ? Wilfried Fonck cite l'exemple de maître Isabelle Coutant-Peyre, avocate, qui a épousé Illich Ramírez Sánchez, *alias* Carlos. C'est une des histoires les plus connues. Elle a en effet défrayé la chronique. L'avocate est une habituée des dossiers brûlants. Sulfureuse pour les uns, elle est à l'inverse portée aux nues par d'autres, qui la considèrent comme l'avocate emblématique des « opprimés ».

En 1984, elle défend, avec Jacques Vergès, Illich Ramírez Sánchez, dit Carlos, le terroriste vénézuélien, converti à l'islam, condamné à perpétuité. Elle l'épouse en 2001 sous le rite musulman, sans se convertir et pas de manière civile, alors qu'elle n'est pas encore divorcée officiellement de son côté – lui a dû divorcer de Magdalena Kopp et répudier son épouse soudanaise. Pour maître Coutant-Peyre, Carlos n'est pas un terroriste, mais un homme politique qui sera un jour légalement libéré. Ses prises de position sur le terrorisme, ou encore sur Ben Laden, ont suscité la controverse. En mars 2004, elle déclare chez Thierry Ardisson dans *Tout le monde en parle* : « J'ai un mari absolument idéal qui me laisse libre toutes les nuits. » Elle a trois enfants d'un premier mariage, qui, dit-elle, n'ont pas vu de problèmes dans ce mariage. En revanche, elle ajoute que « ce sont [s]es parents, qui se sentent responsables [d'elle], qui ont été un peu plus soucieux et qui se demandent dans quelle galère [elle est] partie ». Interrogée sur la réaction du barreau et notamment du bâtonnier, qui y a vu une provocation de sa part, elle répond : « Il était vraiment en service commandé, je suppose agité par le parquet ou je ne sais quelle autorité gouvernementale, mais c'est vrai que ça ne leur convenait pas du tout. Ça dérangeait l'organisation des choses. Il n'y a pas de loi qui m'interdit d'épouser Carlos. Donc, non seulement il n'y a pas de loi, mais en plus, ce qu'on pourrait supputer, c'est que je perde la tête, que dans un état de fusion

totale je ne puisse plus avoir le recul nécessaire pour l'exercice correct du métier. Mais ça n'a rien changé parce que j'avais assez d'entraînement en fin de compte. » Elle conclut : « Je ne crois pas être en phase de règlement de comptes familial freudien. Il n'y a pas une fascination pour les mauvais garçons, pour les voyous, les grands voyous, un danger par procuration, non, parce que je n'y vois que des inconvénients, ce n'est pas du tout confortable. »

Elle défendra à nouveau Carlos aux assises pour l'attentat du drugstore Publicis le 15 septembre 1974. Quarante-deux ans après les faits, en mars 2017, il est jugé devant la cour d'assises spéciale de Paris et condamné à la réclusion criminelle à perpétuité. Dans *Le Parisien* du 4 novembre 2001, quelques mois avant son mariage avec Carlos, maître Coutant-Peyre déclarait : « Je suis absolument certaine qu'il sortira. Mais quand, je ne sais pas. Il est un otage. Aujourd'hui, nous sommes devant la Cour européenne des droits de l'homme. Soit elle jugera que sa détention est illégale, soit un jour il y aura un échange d'otages. Prenez monsieur Bouteflika, qui était terroriste au Front de libération nationale de l'Algérie et qui est maintenant président de l'Algérie. Hugo Chávez est allé en prison au Venezuela pour terrorisme, aujourd'hui il est président. Les rapports des forces politiques sont faits pour changer. Demain, peut-être, Carlos sera-t-il un responsable politique officiellement reconnu. »

Vœu pieu… Aujourd'hui âgé de 73 ans, Carlos finira probablement ses jours en prison. Et maître Coutant-Peyre ne souhaite plus évoquer cette histoire.

Cette affaire est-elle l'arbre médiatique qui cache la forêt ? Sont-elles nombreuses, ces avocates qui succombent ? De temps à autre, la presse s'en fait l'écho.

Dans la majorité des cas, le nom n'est pas divulgué, l'avocate se fait discrète. Après l'administration pénitentiaire, c'est l'administration judiciaire qui n'aime pas ce genre de mise en lumière. J'ai eu beau chercher, aucune étude, aucun chiffre. Le sujet est tabou. J'ai pourtant interrogé de nombreux avocats, à chaque fois, la même réponse évasive : « Oui, bien sûr que ça existe, mais c'est rare tout de même », ou encore : « J'ai entendu vaguement parler d'une avocate qui… mais

personnellement je n'en connais pas… » Je les sais sincères. Ce genre d'histoires circule à bas bruit. L'idée est de ne pas faire de publicité. Alors la rumeur se diffuse, vague et sans détails, comme toutes les rumeurs. Jamais rien de concret. Impossible de trouver une avocate qui accepte de témoigner.

Les rares exemples que l'on trouve – hormis Isabelle Coutant-Peyre, qui mêlait cette histoire d'amour à un combat politique – sont des cas révélés par la presse, car l'avocate a été prise « en flag' » pour des relations sexuelles avec son client au parloir ou pour lui avoir fait passer des objets interdits, téléphone ou autres. Comme pour les surveillantes de prison. Pas vu pas pris – et surtout pas ébruité…

Parmi les derniers cas en date, on note cette avocate surprise avec son client au beau milieu d'ébats sexuels à la maison centrale de Saint-Martin-de-Ré, en juillet 2021. C'est un surveillant qui les a découverts alors qu'il « patrouillait ». Elle ne risque aucune sanction pénale, mais sa carrière pourrait en être affectée. En effet, l'ordre des avocats de Charente-Maritime a ouvert une enquête en vue d'une procédure disciplinaire. La sanction peut aller du blâme à la radiation du barreau. Le détenu, lui, passera devant une commission de discipline au sein de la maison centrale[9].

Ou cette autre affaire révélée par *Le Parisien*, en janvier 2022, cette fois à la prison de la Santé, à Paris, où un surveillant a surpris lui aussi une avocate et son client en pleins ébats dans un parloir. Alors qu'il faisait sa ronde, l'agent a été intrigué par des ombres mouvantes derrière la porte d'un parloir. « Il s'agit d'un box fermé de deux mètres sur deux avec simplement une table et deux chaises, décrit l'un de ses collègues. Il n'y a pas de vidéosurveillance, la porte n'est pas opaque, car il y a un espace vitré qui nous permet de vérifier qu'il n'y a pas de problème entre l'avocat et son client. » Les deux ombres avaient l'air assez agitées. Dans le doute, il a ouvert la porte et a trouvé les amants[10]. Encore une fois, les deux amoureux risquent chacun des sanctions. Comme le veut la procédure, un rapport d'incident a été établi et l'administration pénitentiaire a fait un signalement au parquet et au barreau de Paris. La crainte première est que cette intimité favorise l'introduction d'objets dangereux et illégaux : téléphone, drogue ou armes. Il faut dire que le

prisonnier n’est pas fouillé à la sortie de l’entretien avec son avocat, contrairement aux parloirs entre un détenu et un proche…

En parlant d’armes, Wilfried Fonck poursuit son énumération : « Il y a Mesrine aussi, me dit-il, qui fait rentrer le flingue qui lui permet de s’évader de la Santé *via* son avocate, avec laquelle la barrière n’était pas forcément très lisible pour tout le monde. » Les craintes ne sont donc pas infondées.

Le syndicaliste continue et m’assure qu’« au niveau des personnels de santé, oui, forcément, ça arrive aussi. Alors on est un peu moins au courant parce que ce n’est pas notre domaine de compétence. Ça peut arriver aussi avec des personnels de l’Éducation nationale, des personnels des boîtes privées qui interviennent également dans nos établissements »…

Les amants de Clairvaux et autres histoires…

Après les gardiennes de prison et les avocates, il y a donc également les psys, les infirmières, les profs en milieu carcéral, qui ne sont évidemment pas à l'abri d'une histoire d'amour avec un détenu. Là encore, les histoires sont nombreuses. Mais, une fois de plus, rares sont celles qui acceptent de parler. Comme pour les surveillantes, on ne découvre ces affaires qu'à la faveur d'articles de presse, où leur identité n'est pas révélée.

À l'image de cette enseignante de 50 ans. L'homme était plus jeune qu'elle. Il avait à peine 20 ans. Leur amour a éclos derrière les portes du centre pénitentiaire d'Annœullin, au sud de Lille. Elle y donnait des cours depuis deux ans lorsque le pot aux roses a été découvert, en juillet 2018. Dès lors, son contrat n'a pas été renouvelé. Sommée de s'expliquer, l'enseignante avait d'abord nié les faits, mais une fouille en cellule a permis de retrouver un portable dans lequel était enregistré son numéro et des discussions entre elle et le détenu. Une Carte Bleue destinée à alimenter le smartphone avait également été trouvée. L'enseignante a finalement reconnu la relation amoureuse et avoué avoir fait passer de la nourriture et des cigarettes. Mais l'administration, du fait de la présence du téléphone et de la Carte Bleue, n'a pas été convaincue que son rôle se bornait à ces quelques infractions alimentaires. Elle n'exerce plus en prison[11].

Ou encore cette autre histoire, là aussi relayée par la presse, en Belgique cette fois, en juin 2014. Dominique donnait des cours d'informatique au centre de détention de Saint-Hubert lorsqu'elle est tombée sous le charme de l'un de ses élèves prisonniers. A-t-elle seulement aimé ou son amour l'a-t-il poussée à enfreindre la loi ? La cour d'appel de Liège lui a reproché d'avoir rédigé une fausse attestation d'inscription pour permettre la libération de son compagnon entre-temps devenu son mari[12].

Histoires cachées également pour le personnel de santé. Les protagonistes essaient de rester sous les radars de l'administration et

l’opprobre de l’opinion publique, sauf lorsqu’ils se font attraper.

C’est le cas de Pauline et Abdel, tombés amoureux en prison. Ils ont réussi à cacher leur relation interdite pendant plusieurs mois, jusqu’à ce que la direction soit alertée. Pauline était arrivée à la centrale de Clairvaux, en 2015, en tant que psychologue. Elle visitait les détenus plusieurs fois par semaine. C’est au fil de ces séances que les liens vont se tisser avec Abdel, condamné à quinze ans de prison pour « enlèvement et séquestration » et « extorsion de fonds ». L’homme n’est libérable qu’en 2027. Pauline, déjà en couple, n’imagine pas que tout va basculer. La suite, c’est elle qui la raconte : « À ce moment-là, j’étais en couple, tout allait bien. J’étais là pour aider les détenus et faire mon travail le mieux possible. Je n’ai jamais pensé que je pourrais m’attacher à lui[13]. » Pourtant elle succombe, malgré le pedigree d’Abdel. Il y a chez cet homme quelque chose qui la touche et l’attire irrémédiablement : « Il ne me faisait pas du tout peur, au contraire, c’était quelqu’un d’attachant, de différent des autres. Il n’avait pas le profil d’un grand criminel[14]. » La psy et le prisonnier deviennent amants dans le plus grand secret. Pauline a conscience d’enfreindre les règles de l’administration, mais ne peut se résoudre à passer à côté de cette histoire : « J’avais bien conscience que ce n’était pas admis et je le vivais très mal. Mais j’étais happée vers lui, j’étais dépassée[15]. »

Malgré leurs précautions, le couple finit par se faire démasquer un an plus tard par un surveillant, lui-même amoureux de Pauline. L’homme surprend un baiser et les dénonce à l’administration. Un cataclysme. « Il y avait eu un précédent deux ans plus tôt dans la prison. La même situation, une psychologue et un détenu tombés amoureux. La direction a très mal vécu cette nouvelle histoire. Ils ont considéré que je les avais trahis[16]. » Pauline et Abdel sont placés en garde à vue séparément et font l’objet d’une plainte pour « corruption, remise illicite d’objets et recel ». Il leur est reproché d’avoir échangé une clé USB comportant des images de moments intimes, ce qui est interdit par le règlement. En attendant de comparaître devant le tribunal, Pauline est interdite de parloir. La jeune femme le vit très mal – et pour cause : elle est alors enceinte de leur premier enfant. Elle accouche en novembre 2016 d’un petit garçon. « On ne s’est pas vus pendant presque un an et Abdel n’a pas pu prendre son fils dans les bras durant de longues semaines[17]. »

Quelques mois plus tard, en janvier 2017, le couple est relaxé. Mais les sanctions à leur encontre se poursuivent. Après son congé maternité, Pauline a dû démissionner. Abdel, lui, a été privé de tout suivi médico-social – pas de dentiste, pas de médecin et interdiction d'un suivi psychologique. Il a été mis au mitard et transféré à cinq cents kilomètres de sa compagne. « C'est totalement contraire aux règles pénitentiaires françaises et européennes, ainsi qu'au rapprochement familial prôné partout[18] », dénonce alors leur avocat, maître Jean-Christophe Basson-Larbi. Le parquet ne lâche rien et fait appel de la décision de relaxe. Le couple repasse donc devant le tribunal. Cette fois, les juges condamnent Abdel à six mois de prison ferme et Pauline à six mois avec sursis. « On les empêche de s'aimer. La Cour a fait de la morale et non du droit[19] », s'indigne encore une fois leur avocat. Mais rien n'y fait, ces deux-là s'aiment envers et contre tout : Pauline tombe à nouveau enceinte.

Peu avant le procès, elle met au monde leur second enfant, une petite fille qu'Abdel n'a vue qu'une fois à cause de la distance qui les sépare et de leurs faibles ressources. Malgré tout, la jeune femme ne regrette rien : « J'y suis allée cinq jours après mon accouchement. Je devais le faire. Fonder une famille, c'est notre seule liberté aujourd'hui. J'ai été pas mal traumatisée par tout ça. Passer devant un tribunal, subir tout cet acharnement, ces humiliations… Je n'ai pas honte de mon choix, je l'assume, mais je ne le revendique pas ni ne le clame. Je vis une histoire d'amour extraordinaire et je ne regrette rien[20]. »

J'essaie de connaître le fond de la pensée de mon interlocuteur. J'interroge Wilfried Fonck sur ce qu'il pense réellement de toutes ces histoires. Sont-elles inéluctables à cause d'une certaine promiscuité ?

« En tant que représentant syndical, j'estime que c'est anormal, commence-t-il. À partir du moment où l'on est averti, où l'on sait à qui on a affaire, il y a des règles à respecter. Après, à titre personnel, je sais qu'il y a aussi l'humain qui est un élément capital. C'est vrai qu'il y a des choses qui ne se commandent pas. C'est à chacun, dans ces cas-là, de prendre la bonne décision au bon moment, c'est-à-dire que, si l'on décide de franchir le pas, ce doit être en connaissance de cause, conscient des conséquences, des risques. Il faut les assumer pleinement.

– Existe-t-il des groupes de parole quand l’agent se sent un peu en fragilité, ou s’il se sent capable de succomber ? Ont-ils quelqu’un vers qui se tourner pour exprimer leur désarroi ?

– Soit le personnel en question a vraiment un lien de proximité fort avec un ou une de ses collègues et il y a possibilité de s’exprimer en toute liberté, d’en parler calmement, d’expliquer les tenants et les aboutissants, sans jugement. Malheureusement, c’est un cas assez rare parce que, tout de suite derrière, il y a la petite lumière qui s’allume et qui dit : “Ah ! ce n’est pas bien, ce n’est pas bien !” La personne craindra d’être jugée et que ça remonte à la hiérarchie. Il ou elle n’ira pas en parler, de toute façon, à son chef d’établissement, c’est une certitude.

– Même pour demander de l’aide ?

– Oui, parce que derrière il y a danger. La seule option potentielle qui puisse rester, ce sont les psychologues des personnels, qui, eux, sont tenus au secret professionnel. Mais ce n’est pas forcément quelque chose auquel on pense en premier lieu.

– Finalement, le personnel pénitentiaire est dans une très grande solitude…

– Oui. Après, il ne faut pas oublier non plus que les rythmes de vie des personnels sont très particuliers, parce qu’ils travaillent sept jours sur sept ; donc, même pour ceux qui peuvent parfois avoir une vie de famille stable, ça peut venir percuter tout ça. Il n’y a pas forcément d’endroits où en parler. Le seul où le personnel trouvera peut-être une oreille attentive, c’est auprès des proches du détenu et on ne sera pas non plus dans l’objectivité la plus complète. Mais c’est vrai que ça peut être un grand moment de solitude. »

Il y a donc une double transgression : l’une professionnelle – on s’affranchit des règles de l’administration – et l’autre morale – on aime un homme qui est mis au ban de la société pour ses actes. C’est compliqué à gérer.

Avant cet entretien avec Wilfried Fonck, je n’imaginais pas l’hypocrisie de l’administration pénitentiaire, qui se lave les mains de ces histoires et laisse les unes et les autres face à leurs émotions. Je ne pensais pas que même leurs collègues pouvaient leur tourner le dos. Je

constate la solitude de ces femmes, lâchées par tous. De l'administration à l'opinion publique. Je constate aussi que, à quelques rares exceptions, il est souvent question d'emprise et de manipulation.

Avant de mettre un terme à cette interview, j'interroge le syndicaliste sur l'attitude des gardiens quand ils savent qu'il y a des liens, cette fois entre des visiteuses extérieures et des prisonniers de longue peine. Comment perçoivent-ils des femmes comme Élisabeth, par exemple ? Le sujet est tout aussi épineux. « Je souris parce que je me dis que, moi, je n'ai jamais reçu de courriers comme ça, de femmes inconnues qui soudainement m'ont déclaré leur flamme. Je me dis qu'il va vraiment falloir que je fasse quelque chose ! » Tiens, c'est une réflexion que j'ai déjà entendue dans la bouche du docteur Zagury… Réflexion d'experts, chacun dans son domaine, ou réflexion d'hommes, de mâles, vexés ?

J'enchaîne : « Alors justement, vous, ces femmes-là, vous les voyez, vous êtes aux premières loges, si j'ose dire. Qu'est-ce que vous pourriez me dire sur elles ?

– On les voit sans les voir, parce que ce n'est pas forcément quelque chose de très perceptible. Quand on est, nous, personnels de surveillance, affectés au parloir, on ne sait pas comment les choses se sont produites. Est-ce que c'est quelqu'un qui connaît le détenu depuis longtemps ou pas ? Nous, ce qu'on sait, c'est qu'ils ont un permis de visite. On ne sait pas forcément pourquoi ce permis leur a été délivré.

– Quand il y a des détenus particulièrement surveillés, Guy Georges, Patrice Alègre, Nordahl Lelandais, faites-vous plus attention dans ces cas-là, quand vous voyez ces femmes ? Est-ce que vous vous dites : "Je vais quand même faire un petit peu attention parce que cette femme m'a l'air un peu fragile" ?

– Il y a surtout un œil attentif pour le détenu classé DPS, ou pas d'ailleurs, parce qu'après, en fonction de la dangerosité, on connaît aussi nos gars, il y a forcément un œil qui doit être un peu plus attentif sur certains détenus. Après, c'est vrai qu'on est parfois un peu surpris. Ce sont surtout les personnels qui, eux, accueillent les visiteurs à l'extérieur. Ils peuvent peut-être percevoir un peu plus de détails qui vont leur permettre de discerner si telle ou telle femme est un peu fragile. Il faut alors savoir ce qu'on fait : est-ce qu'on l'appelle, est-ce qu'on essaye

d’attirer son attention sur qui est vraiment le détenu qu’elle vient voir ? À nous de décider…

– Concernant les relations qu’il peut y avoir, je ne parle pas des UVF, je parle de parloirs classiques, est-ce qu’on laisse faire ? Est-ce qu’on ferme les yeux en se disant : “Ça va le calmer un peu”, parce que ce sont des hommes et qu’on va avoir à les gérer pendant trente ans ?

– Vous le savez, officiellement les relations sexuelles sont interdites aux parloirs, c’est dans le règlement intérieur de chaque établissement. Donc, il y a une sorte de castration carcérale tacite. Mais une fois qu’on a dit ça, on n’a rien dit, parce qu’après il y a la pratique. Quand les UVF n’existaient pas encore, on détournait un peu le regard, notamment dans des grosses maisons centrales. Quand on voit un détenu qui vient avec un rideau et qui le met sur la fenêtre du box parloir, on a compris…

– Et vous laissez faire ?

– Cela dépend des personnels, de la sensibilité de chacun. On intervient ou pas. On fait un compte-rendu d’incident ou pas, voilà. À chacun d’appliquer ou pas le règlement à la lettre. Est-ce qu’on l’applique avec des œillères ou est-ce qu’on essaie d’élargir un peu les choses… C’est compliqué. Bon, aujourd’hui il y a les UVF qui règlent un peu le problème.

– Et dans ces UVF, les gardiens peuvent-ils rentrer à tout moment ?

– Il y a des rondes, mais pas à des heures précises. Et puis les personnels ne déboulent pas comme ça, en ouvrant la porte “coucou, bonjour, c’est nous”. Non. On est derrière. Est-ce qu’on peut rentrer ? S’assurer que tout va bien ? Ça dure trente secondes, voilà. »

J’insiste sur ces visites de femmes amoureuses de prisonniers hors normes, les auteurs de crimes de sang, les Lelandais, les Alègre, les Guy Georges. En parlent-ils entre eux ? Et en tant que gardiens, que pensent-ils de ces femmes ?

« Pas d’avis ou de regard particulier sur ces femmes… C’est plus sur le détenu lui-même et les largesses que peut lui accorder le système. Vous voyez, j’ai moins d’états d’âme pour une UVF pour Ferrara et sa copine l’hôtesse de l’air, que pour un type comme Lelandais. Chez les personnels, il y a toujours une sorte de hiérarchie des crimes. Certains ne

passeront jamais. Notre attitude est différente selon qu'on se trouve face à un braqueur comme Ferrara, ou face à des gars comme Lelandais, Alègre ou Guy Georges…

– Comment jugez-vous ces femmes qui tombent amoureuses de tueurs en série ? Vous les jugez sévèrement ?

– Non. Au pire, il y aura une certaine incompréhension, on se demande de quelle fragilité elles peuvent bien souffrir. Pourquoi n'ont-elles pas trouvé quelqu'un d'autre ? Parfois, ce sont quand même des femmes assez jeunes, qui ont toute la vie devant elles, et on se demande pourquoi elles se mettent avec des types comme ça ? Quand je parlais tout à l'heure d'Isabelle Coutant-Peyre et de Carlos, c'est un truc qui dure. Mais, au-delà des attentats qu'il a commis, Carlos est quelqu'un de particulièrement intelligent, lettré, cultivé, ce n'est pas un imbécile. C'est comme Mesrine, ce sont des gens avec un charisme particulier. Je peux comprendre que ça puisse séduire certaines femmes. »

Je mets fin à notre entretien. Pendant plus d'une heure, Wilfried Fonck a joué franc jeu, il m'a ouvert les portes d'un monde fermé dont j'ignorais le fonctionnement. Un monde en vase clos, où hommes et femmes se côtoient dans une promiscuité quotidienne faite d'interdits et de règles strictes. Une micro-société où les barrières, les distances nécessaires, sont évidemment mises à rude épreuve, où tous les ressorts de la nature humaine, les bons comme les mauvais, s'entrechoquent. L'instinct de survie y rencontre le désir et l'amour, mais aussi la colère, la vengeance, la peur et l'emprise. Une société, enfin, où chacun joue avec les cartes qu'il a en main. Comme il peut.

Même avec les mots de ceux qui en sont les acteurs, je mesure combien il est difficile pour nous, gens du dehors, d'imaginer ce qui se joue là-bas, derrière ces murs et ces barreaux.

Une autre histoire m'attend. Une de ces histoires que l'on imagine dans les films hollywoodiens. On a évoqué tous les corps de métiers amenés à rencontrer les prisonniers : les gardiennes, les avocates, les psys, les infirmières, les profs… Il y a aussi celles et ceux qui s'y rendent ponctuellement, dans le cadre d'une activité artistique. Ma prochaine

rencontre est de celles-là. Un tournage de film qui a pour cadre la prison et deux vies qui basculent.

UN CAPRICE DU HASARD

« Il faut absolument que tu rencontres Sofia[1] ! Elle ne l'évoque jamais, ce n'est pas une question pour elle, mais son mari est un ancien prisonnier. »

Cela fait huit mois que j'enquête sur ce sujet. Huit mois que j'accumule les rendez-vous, que je trime comme une damnée pour trouver des témoins, passe des heures au téléphone en pleine nuit et cette amie m'en parle seulement maintenant, alors que nous évoquons l'état d'avancement de mon livre dans un taxi ! Elle est l'une des rares dans la confidence, pourquoi ne m'a-t-elle pas raconté cette histoire plus tôt ?

À son tour de subir le feu de mes questions. Je suis sans pitié ! Mais j'ai l'impression qu'elle se demande si elle a bien fait de m'en informer. Elle reste évasive : « Écoute, je n'ai pas grand-chose à te dire, je ne sais même pas si elle voudra te parler. Sofia est une femme incroyable, une femme de pouvoir, elle a un très gros poste dans le cinéma, c'est une productrice ultra respectée, elle a bossé avec les plus grands. Elle a rencontré son mari en prison, il purgeait une longue peine. » Je ne la lâche pas. J'apprends que les amis de Sofia ont été mis devant le fait accompli, qu'ils ont « tous eu un peu peur pour elle lorsqu'ils ont

découvert cette histoire. Mais aujourd'hui tout le monde est rassuré, car ils sont ensemble depuis une bonne dizaine d'années. Ils se sont même mariés ». Elle conclut d'un « ils sont très amoureux ».

Je dois rencontrer cette Sofia. Mon amie me connaît bien, elle sait que je vais insister pour obtenir un rendez-vous. Serait-elle d'accord pour nous mettre en contact ? J'enchaîne en lui demandant d'écrire un SMS à cette nouvelle protagoniste tombée du ciel. Elle me jure qu'elle le fera. Mais je ne vais pas attendre et passer la soirée à penser à autre chose. Je persévère et persiste lourdement : « Envoie-lui un SMS maintenant, s'il te plaît. » Elle soupire, sort son téléphone portable et se met à rédiger un message. Je suis collée à elle dans le taxi, le nez par-dessus son épaule… Message envoyé. La soirée va être longue. Enfin, surtout pour mon amie, que j'interroge discrètement toutes les cinq minutes au risque qu'elle m'envoie balader. Il n'y aura pas de réponse ce soir-là.

Je m'endors en pensant à cette histoire. Quels mystérieux chemins de vie ont permis à une femme productrice de cinéma de croiser la route d'un prisonnier, qui plus est un « longue peine » ? On ne fait pas dix, vingt ou trente ans de prison parce qu'on a volé une orange. D'après ce que je sais, cette Sofia est issue d'une famille aisée, belle maison, bonnes études. Bref, un chemin tout tracé. J'ai tellement de questions à lui poser…

Le lendemain, en milieu d'après-midi, mon amie m'appelle. Sofia accepte une première prise de contact téléphonique. Elle ne cherche pas à se cacher, mais elle ne cherche pas non plus à faire la publicité de son histoire, qui ne regarde qu'elle. Pour le reste, elle avisera après notre entretien. Elle fonctionne au *feeling*, à l'instinct. « Elle aime les femmes de caractère, les filles intelligentes, m'explique mon amie. Si tu rentres dans cette catégorie, elle va peut-être accepter de te rencontrer… »

À l'évidence, Sofia est différente des femmes que j'ai déjà rencontrées. Elle n'est pas du genre à subir sa vie. Elle essaye de l'écrire, de ne pas se laisser emporter par les éléments, sans se soucier du regard des autres. Elle doit être sûre d'elle, droite dans ses bottes, comme le sont les gens bien nés ; bonnes études et éducation haut de gamme qui offrent un accès facile aux autres, à tous les autres, sans distinction d'âge et de statut social. D'emblée – peut-être suis-je dans l'erreur –, elle me semble très

éloignée d'Élisabeth ou de Marie. Mais elles doivent avoir des points communs. Elles doivent se ressembler, quelque part. À moi de le découvrir.

Le jour suivant, alors que je suis dans ma cuisine, au milieu des casseroles, le téléphone sonne. C'est elle. J'ai les mains pleines de farine, je n'ai pas mes notes, je ne me sens évidemment pas prête dans ces conditions. Mais il faut bien se lancer. Je décroche. J'entends immédiatement sa voix, presque sensuelle, teintée de chaleur et de légèreté. Immédiatement, elle m'impressionne et me charme, tout à la fois. Sentiment contradictoire qui semble lui correspondre. Je devine une personnalité certainement autoritaire, qui inspire le respect.

Je lui explique ma démarche : mon souci de ne pas mettre ces femmes qui ont pris des chemins de traverse dans des cases ; mon besoin de comprendre pourquoi elles inspirent tant de rejet et d'incompréhension ; mon envie également de rendre compte de différents cas de figure, de celles qui subissent à celles qui maîtrisent leur vie, de celles qui regrettent à celles qui assument, des histoires d'emprise aux véritables histoires d'amour, des histoires qui finissent mal à celles qui parlent de rédemption et de *happy end*. Elle m'écoute attentivement, répond, argumente, acquiesce souvent, s'emporte parfois… « Banco, me dit-elle finalement. Voyons-nous dans une semaine dans mon fief. » Son fief est un café du VII^{e} arrondissement de Paris.

Un vendredi ensoleillé d'un début d'octobre étonnamment doux. Il est 16 heures. Les enfants sortent des écoles en chahutant, les touristes sont encore attablés aux terrasses, les Parisiens déjà en week-end flânent avec délice, portés par la légèreté de cet été indien.

Sofia a préféré s'installer dans l'arrière-salle du café où nous nous retrouvons, non loin de l'École militaire. Je ne sais pas à quoi elle ressemble, j'ai juste entendu le son de sa voix. Elle me reconnaît – avantage ou inconvénient de montrer sa bobine tous les soirs dans le petit écran – lorsqu'elle me voit entrer. Elle me fait alors signe, avec un large sourire. Sourire que je lui rends volontiers tant cette femme ne laisse pas indifférent au premier coup d'œil. Pas une beauté au sens classique du terme, mieux que cela, bien mieux. Une soixantaine qui a du

chien, un port de tête aristocratique, une classe folle, un charme indéniable. Elle en impose. Elle est vêtue d'un pull en cachemire bleu marine, recouvert en partie par une étole qu'elle réajuste régulièrement.

Je m'assois. À peine ma veste retirée, elle me complimente sur la couleur bleu électrique de mon pull. « Très joli, ce bleu, très lumineux », me dit-elle comme le ferait une vieille copine. Elle a cette élégance d'avoir lancé la conversation avec un « *small talk*[2] », l'air de rien. Je la remercie et j'enchaîne pour ne pas laisser une gêne s'installer. Je lui dis à nouveau ma gratitude. Son témoignage est important pour l'enquête que je mène, il va contribuer à apporter un autre angle, un autre regard sur ces histoires d'amour hors normes. « Je t'en prie, me répond-elle, j'ai bien aimé ce que tu m'as dit de ta démarche pour ton livre. »

En attendant nos commandes, je lui demande de me dire, en quelques mots, qui elle est. Je sais déjà qu'elle est productrice de cinéma. Je me suis renseignée : elle est unanimement reconnue par ses pairs comme l'une des productrices les plus respectées du septième art. Sa filmographie est impressionnante, elle a collaboré avec les plus grands sur tous les continents, de Pedro Almodóvar à Jane Campion en passant par les frères Coen. Une papesse. Une *tycoon* au féminin.

Je l'interroge sur ses origines. Elle m'explique qu'elle est née en Égypte. Elle vient d'« une famille juive sépharade d'Alexandrie, expulsée en 1956 lors de la crise du canal de Suez », elle était alors « très petite ». Après l'Égypte, c'est l'Italie : « Nous avions une bonne situation, milieu aisé, mon père producteur de cinéma, ma mère fonctionnaire aux Nations unies. Un couple séparé, mais une enfance heureuse. Je suis issue de ce qu'on appelle une bonne famille. » Elle me raconte une scolarité sans problèmes : collège, lycée, université…

Elle aussi veut faire du cinéma. À force de persévérance, elle se forge un prénom et un nom dans ce monde très concurrentiel qui ne fait pas de cadeau, surtout quand on est une femme. Elle rencontre même l'amour et tombe enceinte. Elle a un fils qu'elle adore, mais sa carrière stagne en Italie. Il faut bouger, elle le sait, alors elle saute le pas, sans états d'âme : « Je n'ai pas vécu très longtemps avec le père de mon fils, quelques années. Après, je me suis installée à Paris parce que je voyais bien qu'en Italie, à Rome, les femmes dans mon métier, ce n'était pas vraiment ça,

c’était compliqué. » Quand elle décide de venir en France, son fils n’a alors que 2 ans. Rien ne la retient. Je l’interroge : « Tout de même, partir comme ça, tout laisser derrière soi, le père de son fils, changer de pays, loin des copains, de la famille, des amours peut-être aussi… » Elle balaye d’un revers de main : « J’avais de l’ambition et j’ai fait ce qui me semblait juste. Mon fils est allé à l’école et s’est très bien adapté. On a une bonne relation avec son père, ça s’est passé en bonne intelligence. Et puis le boulot a pris tellement de place chez moi qu’après mon mari les histoires d’amour n’étaient que passagères. Toujours intéressantes, mais pas vraiment importantes. Et puis mon fils me disait souvent : “Il ne faut pas que tu trouves quelqu’un tant que je n’ai pas fini le lycée.” De toute façon, je travaillais beaucoup… »

Je lui demande de me raconter son parcours dans les méandres complexes et piégeux du cinéma : « J’ai commencé comme attachée de presse, puis j’ai été assistante metteur en scène pendant quelques années. À Paris, j’ai commencé à travailler dans une boîte de prod’-distribution quelques années, avant d’ouvrir ma propre boîte de relations publiques. J’étais attachée de presse internationale. C’était ça, ma vie, j’y étais dévouée et passionnée. Et puis j’ai voulu produire un film avant mes 40 ans. C’est ce que j’ai fait. J’ai produit le premier film d’un type formidable qui est devenu non seulement un ami, mais surtout un très grand réalisateur français. J’ai continué à faire mon métier d’attachée de presse parce que c’était vraiment alimentaire, jusqu’au jour où je me suis complètement lancée dans la production. Je savais que ce ne serait pas simple. Je connaissais beaucoup de monde. C’est parti comme ça. J’ai bossé avec des réalisateurs internationaux aujourd’hui devenus des stars incontournables. Et puis, un jour, une très grosse boîte mondiale m’a appelée. Ils m’ont demandé si ça m’intéressait de devenir cheffe de production en Europe. Cela signifiait faire des productions locales, ce qui est très marrant parce que c’était ce que faisait mon père. C’est lui qui avait “inventé” les productions locales. Pour expliquer rapidement en quoi cela consiste, ça veut dire qu’il y a la partie américaine et la partie européenne avec les producteurs locaux, français, espagnols, italiens, anglais, etc. J’ai donc développé ça pour eux. Je faisais le “*go between*” entre les Américains et eux. On a commencé à travailler avec des producteurs locaux, avec des metteurs en scène locaux. Bref. Voilà mon parcours. »

Passionnée par la criminologie,
les gangsters…

Un bulldozer. Une femme puissante qui avance, qui sait ce qu'elle veut, qui se donne à fond. Mais, alors, à quel moment l'imprévu arrive ? Quand se produit ce caprice du hasard ?

Elle sourit : « Un jour, dans ces dizaines de projets de longs-métrages qu'on me présente, on me parle d'un film qui semble intéressant, proposé par un metteur en scène italien très doué, très connu en Italie. Il me dit : "Voilà, je veux réaliser un film dans les prisons." Moi, je soupire, pas convaincue. Je savais qu'il fallait convaincre la grosse boîte américaine, leur faire accepter le financement. Mais l'histoire était assez intéressante, celle d'une prof qui entre en prison pour exercer son métier auprès de détenus dont on découvrait le quotidien et comment cette expérience allait changer certains d'entre eux, allait faire évoluer la prof, elle aussi.

– Vous connaissiez déjà le monde carcéral ?

– J'avais déjà produit un film en prison, à Fleury-Mérogis. C'était fascinant parce que, je ne sais pas pourquoi, mais j'ai toujours aimé la criminologie. Ça me passionnait : les gangsters, les vrais mafieux. Je trouvais ça romanesque. Surtout, je trouvais que tous ces gens-là n'avaient pas du tout la gueule de l'emploi. [Elle sourit.] J'ai connu un mafieux, à Cannes, il s'appelait *Il Gato*, le chat, mais tout le monde en français l'appelait le "gâteau"… [Elle rit.] C'était l'époque où j'étais attachée de presse, je travaillais avec un confrère italien avec lequel on allait toujours changer des dollars chez *Il Gato*. Pourquoi chez lui ? Pour toute réponse, mon confrère me disait de ne pas m'inquiéter. C'était vraiment comme dans les films : le type avait une pizzeria, il y avait plein d'argent partout… »

J'ai le sentiment que je touche du doigt un début d'explication : et si, avant même son histoire d'amour avec un détenu, se mêlaient chez elle le goût du frisson, de l'interdit, le désir d'aller voir « de l'autre côté », l'envie de vivre « comme dans les films » ? Je lui fais remarquer que tout cela est très cinématographique. Elle en convient immédiatement, mais elle tempère tout de suite mon enthousiasme. Ce n'est pas ce qui la

fascinait en premier lieu. Elle avait surtout, me dit-elle, « la curiosité de savoir comment, pourquoi, ces hommes-là étaient devenus des voyous, des criminels ».

Ce besoin de comprendre teinté d'empathie est décidément un curseur commun à toutes celles que je rencontre. Nous avons toutes et tous ce marqueur ancré en nous, mais il me semble avoir décelé au cours de mon enquête que, chez ces femmes, il est à un niveau assez élevé, déterminant, ou, en tout cas, prend une place importante dans leur personnalité.

Sofia revient sur sa deuxième rencontre avec des hors-la-loi, son premier tournage dans une prison : « Ce qui m'avait impressionnée à Fleury-Mérogis, c'est que tout le monde avait peur, pas moi… » Intriguée, je lui demande si elle ne se sentait pas un peu oppressée. Elle réfléchit, marque un temps et me dit : « En tout cas, je ne me sentais pas en danger, voilà, c'était bizarre… Je trouvais ça tellement intéressant, je regardais ça avec curiosité… c'est l'adjectif qui me vient à l'esprit, c'est-à-dire qu'étant curieuse de la vie derrière ces murs, je voulais voir, comprendre. »

Je la pousse à me raconter ce tournage plus en détail, ce qu'elle fait bien volontiers : « Je suis une productrice de terrain, j'assiste aux tournages. J'ai donc assisté à ce tournage. Pour la prépa à Fleury-Mérogis, la direction nous a dit qu'on ne pourrait pas prendre beaucoup de gens de l'extérieur, ils nous autorisaient seulement une petite équipe et il fallait qu'on prenne des détenus. Je leur ai répondu que c'était tout de même très technique et pouvait être compliqué. Mais ils ont insisté en me demandant de prendre deux ou trois détenus. Alors on en a pris deux ou trois. J'ai tout de même demandé quel était leur pedigree et les raisons pour lesquelles ils étaient en prison. La réponse a été directe : "Ça, franchement, on ne peut pas vous le dire." Mon réalisateur était vert, totalement flippé ! J'ai tenté de le rassurer. Nous avons fait travailler des détenus qui ont poussé les caméras. Et tout s'est bien passé. Toujours par curiosité, poussée par l'intérêt que je portais à ce milieu, j'ai fini par demander directement aux détenus pourquoi ils étaient en prison, pour combien d'années. Ils me l'ont dit sans difficulté. Il y avait un balafré [elle mime une balafre qui part du haut de la joue jusqu'à la gorge]

condamné à perpétuité. C'étaient des gens très modestes, pas aidés par la vie au départ. Enfin bon, tout s'est bien passé, on a fini le tournage dans cette prison. Moi, j'avais un bon film. En prime, j'avais appris des choses intéressantes sur le monde carcéral. Intellectuellement, j'avais assouvi ma curiosité. Revenons en Italie. Je présente le projet aux Américains pour voir s'ils sont partants. Même si ça se passe en prison, je leur dis que c'est en fait un film sur la liberté. Leur première réaction est de me demander combien ça coûte. Je défends mon projet. Ils me donnent leur feu vert. Et nous voilà embarqués. »

Commence alors la préparation du film. Sofia me raconte qu'il leur faut d'abord décider de la prison. Le choix se porte sur un établissement de Turin, car le réalisateur le connaît bien, il y donne des cours de théâtre. C'est parmi les « élèves » de son cours qu'il choisira une quinzaine de détenus qui participeront au film.

L'administration pénitentiaire n'est pas franchement enthousiaste, mais finit par accepter en exigeant toute une série de contraintes. L'équipe du film est réduite à une trentaine de personnes, chacun doit accepter la fouille du matériel et de laisser papiers et téléphone à l'entrée. Tout le monde se plie aux règles de bonne grâce.

Je demande à Sofia si elle est alors dans le même état d'esprit que lors du tournage à Fleury-Mérogis : « Je trouve ça toujours un peu triste, car je peux sortir, mais pas eux. Même s'ils ne sont pas là sans raison, je les plains. » L'empathie à nouveau… La productrice n'excuse pas, mais se met « à la place » des détenus. Je lui demande alors de me raconter ce tournage et surtout le contact avec les prisonniers. « Il y avait ceux qui allaient aider à la technique et ceux qui allaient faire les comédiens. Comme on se voyait tous les jours, on bavardait. C'était assez convivial. Et à 18 heures, c'était fini, tous dans leurs cellules. Il faut préciser que les prisonniers qui travaillaient avec nous venaient d'une section de la prison où il y avait des gens qui allaient à l'université ou faisaient du théâtre. »

Je comprends. Ce qu'elle me dit me semble évident : des liens se tissent inévitablement avec ces hommes au fur et à mesure des journées de tournage, dans une curiosité réciproque de deux mondes qui se découvrent et s'apprivoisent ; les détenus ignorent tout du cinéma et

l’équipe tout du monde carcéral. Je sens que nous ne sommes plus très loin de la rencontre entre Sofia et celui qui deviendra son mari, Marcello.

Nous y voilà : « Nous tournons déjà depuis plusieurs jours. Alors que je suis en train de regarder dans le moniteur, je sens une présence. Je me retourne. Derrière moi se tient un garçon qui regarde par-dessus mon épaule. Je n’aime pas ça. Ça m’agace. Mais je ne dis rien, peut-être parce qu’il était là, tout gentil, sans rien dire. On se salue. Ça s’arrête là. Puis on tourne une scène assez importante dans le théâtre de la prison et je n’y pense plus. Mais, chaque jour, je le voyais toujours avec des bouquins sous le bras. Un autre jour, je le vois en train de discuter avec le réalisateur. Je vais m’asseoir avec eux, on bavarde. Rien de plus. Un peu plus tard, c’était à la fin d’une scène, il est venu s’asseoir à côté de moi. Enfin, pour être précise, il n’est pas vraiment à côté, car en prison les détenus ne peuvent pas s’asseoir à côté des visiteurs, il faut une chaise de distance. Et ils ne peuvent pas non plus se mettre ni devant, ni derrière, mais à côté. Donc, il s’est assis à côté avec une chaise de distance entre nous et il me demande si je lis beaucoup. J’avais une pile de scénarios avec moi. Je lui réponds que oui, que ce sont des scénarios que je dois lire pour les futurs films. Et voilà comment on a commencé à bavarder, mais franchement il n’y avait pas d’arrière-pensée. La conversation s’est poursuivie.

– Et ce garçon ne suscite rien chez vous, si ce n’est une forme de curiosité ? Vous l’avez trouvé attirant ?

– Il avait une belle gueule et ce truc avec les bouquins m’interpellait. Il était le seul à avoir des livres. »

J’interroge Sofia sur l’évolution de la situation. Se sont-ils contentés de ces quelques minutes de conversation anodine ? Elle me raconte alors qu’effectivement la relation n’est pas allée plus loin. Puis elle se souvient d’un événement mineur qui l’a frappée lors du tournage :

« Un jour, on tourne dans leur section de la prison. J’étais avec lui et une de mes consœurs. Il nous a proposé de venir voir sa chambre parce qu’on parlait de foot et on était tous pour la même équipe. Bref, nous sommes allés voir sa chambre, elle était très bien, absolument nickel, pas de femmes nues sur les murs, non, aucune femme, seulement… le pape !

– Le pape ?

– Oui : le pape, des bouquins et un vieil ordinateur. Je lui ai demandé pourquoi il avait un ordinateur. Il m'a répondu qu'il faisait des études, qu'il travaillait sur ses derniers examens de Sciences Po. Sciences Po ! Je suis intriguée. Il m'explique qu'il a obtenu le droit de sortir pour aller à l'université et qu'il rentre en prison tous les soirs. En partant, j'ai dit à ma consœur que je le trouvais très intelligent. "Tu ne sais même pas ce qu'il a fait, m'a-t-elle répondu. Toi, tu trouves tout le monde sympa !" Je lui rétorque que ce n'est pas vrai, que je sais bien ce qu'ils ont fait. Il y en avait un qui avait tué sa femme, un autre qui avait fait des hold-up, etc. Une chose m'avait frappée chez tous ces hommes : tous étaient très bien élevés. Vraiment très bien élevés. Quand on déjeunait avec eux, ils attendaient que les femmes soient installées. Enfin, peut-être faisaient-ils ça juste pour être mignons, mais pendant tout le temps où on était là – et on a été là quand même plusieurs semaines pour le tournage –, ils étaient très bien. Respectueux, bien élevés. »

Sofia me fait comprendre entre les lignes qu'elle ne veut pas me dire tout de suite ce dont est responsable Marcello. Elle préfère me l'apprendre comme elle l'a appris, plus tard dans notre conversation. À ce stade, je suis donc comme elle, je sais qu'il est en prison depuis vingt ans, certainement pas pour avoir volé deux Carambar dans une supérette ! Je lui demande si ça ne crée pas chez elle un peu d'angoisse, d'être en présence d'un homme qui a pris une peine si lourde. Elle ne laisse pas une seconde s'écouler avant de me répondre :

« Pas du tout, mais pas du tout ! Et puis, tous les prisonniers avec qui nous étions en contact étaient dans cette section parce qu'ils s'étaient bien comportés. Mais, c'est vrai, certains n'étaient pas des enfants de chœur. Il y en avait un qui m'avait raconté avoir tué l'amant de sa femme, mais il n'y avait pas de terroristes ou de *serial killers*. La section avec laquelle on travaillait n'était pas la pire. D'ailleurs, ils me disaient de temps en temps des trucs comme : "Vous ne voulez pas aller au troisième étage pour rencontrer les jumeaux qui ont mangé leur tante ?" Les semaines passent, on finit le film, on offre un petit cocktail et tout le monde se dit au revoir, notamment l'homme aux livres. Je me souviens lui avoir dit : "*Prenditi cura di te*", "*Take care of yourself*", "Prends soin de toi". Il avait un regard très clair, il regardait droit dans les yeux. Il y en

avait beaucoup qui regardaient leurs chaussures, lui non. Il y avait de la franchise dans son regard, surtout il était très intelligent, très cultivé. Comme ils avaient une salle de télé dans la prison, j'ai demandé à ma consœur de leur faire parvenir quelques DVD. Fin de l'histoire. De retour à Paris, cette même consœur, restée à Rome, me dit qu'il y a une lettre pour moi, une lettre de Marcello, de la prison de Turin. Je lui demande de me l'envoyer. C'était une lettre de remerciements très sympathique, très rigolote, bien écrite. Ma consœur m'a presque ordonné de lui répondre. Mon premier réflexe a été de refuser. Plus l'habitude d'écrire des lettres à la main, et de devoir aller à La Poste, car ils ne peuvent pas recevoir de mails…

– Vous n'avez pas pensé que ce pouvait être le début d'une relation épistolaire ?

– Pas du tout ! J'ai fini par me décider à lui répondre… Puis il m'a répondu, puis moi aussi et ainsi de suite… [Elle marque une pause en souriant.] On s'est écrit pendant un an ! Au début, dans sa première lettre, il me disait des choses simples. Il avait une jolie plume, c'était bien propre, bien tourné. Dans ma première lettre, outre des généralités, je lui expliquais que j'habitais maintenant à Paris. […] Il m'a donc à nouveau répondu et cela a été le début d'une correspondance plus intéressante. Et puis un beau jour il m'a annoncé qu'il avait une permission. J'ai pensé qu'il se passait quelque chose entre nous. Je pouvais aller à Turin déjeuner avec lui, ça ne m'engageait à rien… Peut-être que je m'ennuyais au fond… et je n'avais rien de mieux à faire. »

Étonnant. Ce Marcello qui, certes, l'intriguait, mais qui ne l'avait pas non plus bouleversée, le voilà qui entre dans sa vie par une simple lettre. Par quelle secrète alchimie cela peut-il être possible ?

À ce moment de sa vie, Sofia n'a pas de compagnon, son fils est déjà grand. Je lui demande si elle ne se ment pas un peu à elle-même : « Non, franchement. C'est toujours cette histoire des *bad boys* et ma curiosité, mon besoin de savoir pourquoi ils sont comme ça, savoir ce qu'il s'est passé. Quelque chose entre la curiosité et mère Teresa… Un peu un mélange de tout ça. Donc, je vais à Turin, j'en parle au réalisateur du film et au producteur. Je les mets dans la confidence. Mon ami réalisateur

trouve ça très bien. Ce n'est pas l'avis du producteur, lui est très inquiet. »

La voilà face à deux amis proches qui ont chacun une réaction opposée. L'un dit non, c'est dangereux, quand l'autre l'encourage. « Je pars à Turin, poursuit-elle. Marcello peut sortir, mais avec un "baby-sitter", une sorte de chaperon, un vieux monsieur, très sympa. On va déjeuner, on fait une balade au parc Valentino, qui est le grand parc de Turin, avec ce pauvre chaperon marchant à quelques pas derrière nous. Et on parle, on n'arrête pas de parler ! Une chose m'a alors frappée – et c'était très important pour moi à ce moment-là : ce garçon n'avait pas peur de moi ! À l'époque, je ne rencontrais que des hommes, dans mon boulot, dans ma vie, qui avaient peur de moi parce que je suis une femme forte. Mais celui-là, non. »

Quelle confidence ! C'est lui qui aurait dû redouter de faire peur à cette femme, lui condamné à vingt ans de prison. Au lieu de ça, c'est elle qui s'étonne et se réjouit de ne pas lui faire peur ! « Oui, il n'a pas peur de moi et ça me fait du bien. La conversation, la promenade, tout ça était tellement naturel, c'était même un peu inquiétant tellement c'était naturel, une évidence. On a abordé plein de sujets, je lui ai même dit : "Si on continue à se voir comme ça, il faut que tu saches que je suis plus âgée que toi." Vingt ans de différence. Il m'a dit que cela lui était égal. Mais moi, je ne savais pas si ça m'était égal. Et là, il m'a fait un grand discours pour m'expliquer pourquoi ça lui était égal… » Elle sourit.

Le plus étonnant est le détachement dont fait preuve Sofia. À aucun moment elle n'évoque le statut particulier de Marcello. Faut-il rappeler qu'il a probablement – et même sûrement – du sang sur les mains ? J'ai le sentiment que, pour elle, c'est presque anecdotique. Pourquoi n'aborde-t-elle pas avec lui son incarcération ni le crime qu'il a commis et le fait qu'il est dedans et elle au-dehors ?

« Je ne le vois pas vraiment comme un prisonnier. Je vois l'homme, un homme hyper bien élevé, qui parle bien, drôle, intelligent et cultivé. Je me demande surtout pourquoi il est dans cette situation. Il aurait pu prendre un autre chemin… Puis je suis rentrée à Paris. On a continué à s'écrire jusqu'à une seconde permission. »

Sofia n’est pas du genre à étaler ses états d’âme ou à jouer les « petits Chose », elle ne s’étend pas et me raconte les évènements factuellement, sans lyrisme supplémentaire. Mais j’ai besoin de connaître ses émois, ses sentiments. Entre cette première permission, le déjeuner, la rencontre dans le parc et la deuxième, elle est donc rentrée à Paris. Mais dans quel état ? Se dit-elle à ce moment-là qu’elle joue avec le feu et que sa vie risque d’être complètement bouleversée, qu’elle doit se raisonner ? Est-elle au contraire sur un petit nuage, en train de tomber amoureuse sans se soucier des conséquences ?

« J’étais entre les deux. Il me plaisait beaucoup. D’un côté, je pensais que cela n’était pas raisonnable ; d’un autre, je me disais : “Pourquoi pas, après tout je n’ai de comptes à rendre à personne.” Et puis arrive la seconde permission. Cette fois, Marcello avait droit à un appartement qu’on donne quand un détenu a tout un week-end de sortie. Mon ami producteur, toujours aussi réticent et inquiet, insiste pour me procurer un chauffeur pour aller à cette fameuse maison des permissionnaires.

– Vous n’aviez pas peur de vous retrouver dans cette maison avec cet homme ?

– Non, vraiment pas. J’avais confiance. C’était comme si je l’avais connu depuis toujours. C’était incroyable. Marcello avait préparé l’appartement, il avait tout fait joli, il avait cuisiné, il cuisine très bien. Il ne savait plus comment me faire plaisir ! On a donc passé notre première nuit ensemble lors de cette deuxième perm’. La seule chose que je craignais, c’était d’être un peu grosse… »

En se remémorant cette première nuit, Sofia gomme – inconsciemment ou pas – les barreaux et les circonstances particulières de son histoire. Elle me raconte finalement l’histoire banale de la première nuit d’un couple. Elle peint ce que beaucoup ont déjà vécu : les sentiments d’une femme qui s’inquiète pour ses rondeurs, d’un homme qui dresse une table romantique et cuisine pour celle qu’il aime. Elle efface l’arrière-plan, celui de la prison et de l’incarcération. Elle en convient, elle-même étonnée : « Oui, c’est bizarre… C’était quand même un prisonnier, un délinquant, mais voilà, c’est comme ça que je l’ai vécu. Le lendemain, avec Marcello, on a invité à déjeuner deux acteurs délinquants qui avaient eux aussi une permission. Ça a commencé comme ça. Les perm’, les visites, les perm’, les visites, les perm’, les visites… »

Je l’interroge sur les amis qu’elle a mis dans la confidence. En Italie, seuls le réalisateur et le producteur sont au courant. Qu’en était-il des autres, en France ?

« À cette époque, personne ou presque n’était au courant. J’ai lu quelques lettres de Marcello à l’un de mes meilleurs amis, le réalisateur de mon premier film. Il a trouvé qu’il écrivait bien et m’a demandé ce que j’allais faire. Je lui ai répondu que je ne savais pas. »

Sofia décide, cloisonne, ne supporte aucune ingérence, y compris de la part de ses meilleurs amis. Par pudeur aussi, probablement. En cas d’échec, elle ne viendrait pas pleurer sur leurs épaules, elle n’est pas de celles qui s’épanchent et se victimisent. Elle assume. Tout. Toute seule.

« Quand il m’a raconté son histoire,
je l’ai engueulé ! »

À quel moment a-t-elle fini par évoquer avec Marcello les raisons exactes de son incarcération ? Elle se doutait que les faits revêtaient une certaine gravité. Vingt ou trente ans de prison punissent un homicide, dans la plupart des cas. Elle savait vaguement, mais ne voulait pas en savoir plus. Cela s’appelle la politique de l’autruche…

« Oui, j’avais un peu gommé son histoire parce que je ne le voyais pas du tout comme ça. Pas du tout. Alors il m’a raconté. Marcello est issu d’une famille modeste, normale : cinq frères et sœurs, son père est artisan, sa mère femme au foyer. Il a commencé à travailler jeune, mais personne ne le payait correctement et il n’était pas déclaré. Alors il a commencé à commettre des hold-ups, c’était un gamin. Il m’a même expliqué que c’était très “technique”. Il a fait ça pendant plusieurs années. Les autres membres de sa famille avaient un travail normal et ignoraient ce qu’il faisait. Un jour, avec un complice, ils ont décidé de braquer le comptable d’une boîte de nuit, mais ça s’est mal passé. Le comptable rentrait chez lui, Marcello le suivait, son complice n’était pas très loin. Marcello a braqué le comptable, mais celui-ci était armé. Il a riposté et a tué le complice… Marcello a tiré à son tour. Le comptable a été tué. Marcello s’est enfuit à Milan. Et puis, un jour, il est retourné à Rome, où il a été arrêté. C’est la seule fois où on en a parlé. Quand il m’a raconté cette histoire, je l’ai engueulé, ça a été ma première réaction. Je lui ai tout de suite demandé s’il avait pensé à la famille du comptable, qui avait peut-être des enfants ! Il m’a répondu que, dans ces moments-là, on n’a pas le temps de penser. »

Le temps se fige dans le café où nous sommes attablées. Aux yeux de Sofia, Marcello a payé sa dette à la société, comme le veut la formule consacrée. Pour autant, ce sentiment de vies gâchées est encore très présent dans son esprit, malgré le temps qui a passé. Elle poursuit : « Il a été condamné une première fois à trente ans de prison. Il a fait appel et s’est défendu seul. Cette fois, le verdict a été plus clément : vingt ans. Peine assortie d’un certain nombre de conditions qu’il a évidemment remplies. Ce qu’il a fait n’était pas dans sa nature. Ce n’était pas lui. »

Sofia m’explique qu’elle n’a eu cette discussion, primordiale à mes yeux, qu’une seule fois avec Marcello. Surprenant que cela ait pu lui suffire ! Désormais, elle connaît les circonstances du drame, elle sait pourquoi, précisément, il est derrière les barreaux. Au fond d’elle-même, j’en suis convaincue, elle est rassurée, car Marcello n’est pas un tueur de sang-froid, ce n’est pas un « monstre » prédateur, un tueur d’enfants ou un violeur… C’est un gamin, petit voyou des quartiers pauvres de Rome qui s’est retrouvé piégé dans un braquage qui a mal tourné. Je lui fais part de mon étonnement. Marcello a tué un homme, certes dans la panique, mais il a tué. N’a-t-elle pas vacillé un seul instant ? Leur relation n’a-t-elle pas été bousculée, ni ses convictions, ni ses sentiments naissants ?

« Non, répond-elle sans aucune hésitation. Non, c’est un garçon très bon. Cette histoire ne lui ressemble pas. Moi, j’ai pensé plutôt à un gâchis. Mais quel gâchis ! Il y a une différence entre ce qui ressemble à un accident et un type qui aurait commis plusieurs meurtres. À 19 ans, c’est un gamin qui a pris le mauvais chemin et qui joue de malchance. Un type est mort, à cause de lui et de son complice. Il a ça sur la conscience et je pense qu’il en a bavé. Il a payé, franchement. Et puis il a pu aller dans des prisons où il y avait des programmes de réinsertion, où on pouvait surtout étudier. Il a cherché à évoluer. Il a voulu s’en sortir, sortir de sa condition. Ça aussi, ça m’a séduite.

– S’il n’y avait pas eu ce film, vous n’auriez jamais croisé la route de Marcello. Tout vous opposait, le niveau social, les fréquentations.

– C’est vrai, je ne l’aurais jamais rencontré dans la vraie vie. Jamais. Lui aussi en était conscient. Il me disait que s’il avait été un ouvrier ou un plombier venu chez moi arranger mon lavabo, je lui aurais offert un café et on se serait dit au revoir. Mais, dans ma famille, on nous a toujours appris à ne pas être condescendant, à parler à tout le monde, à s’intéresser à l’autre, même d’une condition différente. C’est mon éducation. Dans la famille, on est tous comme ça. »

Entre cette différence de condition et la différence d’âge, un lien plus maternant que réellement amoureux aurait pu s’installer. Ce ne fut pas le cas : « Ce qui était intéressant, c’est que je n’étais pas pour lui comme une mère, mais comme une femme. Il n’a pas cherché à se faire materner.

Au contraire. Il est beaucoup plus mature que moi. C'est comme si lui avait vingt ans de plus que moi et pas l'inverse. »

Avec Marcello, les relations semblent s'inverser. La maîtresse femme, la femme de pouvoir, se retrouve dans un rapport de force qui la change et qui certainement lui est bénéfique. Elle n'est plus celle qui fait peur, elle n'est plus seulement la femme mature et responsable.

Sofia va vivre ces allers-retours entre Paris et Rome pendant presque un an. Un an de secret ? Ou bien va-t-elle enfin s'en ouvrir à quelques amis supplémentaires ?

« Non, comme je l'ai déjà dit, j'en ai parlé un petit peu à mon ami, le réalisateur de mon premier film. Et personne d'autre. Mon fils non plus ne sait rien. Aujourd'hui encore, il ne sait rien sur le passé de Marcello. » Cette révélation me surprend. Pourquoi avoir gardé le secret toutes ces années ? Elle ne sait pas répondre. Est-ce la peur d'être jugée ? « Non, mon fils n'est pas comme ça. Je ne l'ai pas dit au début et quand on laisse les choses traîner, après, on se dit que ce n'est plus la peine. Je l'ai aussi dit à un autre copain à moi, un très bon copain. Personne n'a jugé. Mon ami réalisateur m'a juste quand même conseillé de ne pas lui donner ma Carte Bleue… »

Sofia n'est pas du genre à s'appesantir sur les obstacles qui se dressent autour d'elle. Elle n'est pas de celles que les interrogations arrêtent longtemps. Elle avance, elle fonce. Je pressens qu'elle ne me dit pas tout, ou en tout cas que sa situation a généré plus de questions et de doutes qu'elle ne veut bien me le dire. Ses amis dans la confidence, s'ils ne l'ont pas exprimé frontalement, ont probablement craint pour elle, se sont inquiétés de cette relation naissante. Ont-ils craint qu'elle se fasse manipuler, voler ?

« Oui, me répond-elle, c'est évident. Mais moi, je savais qu'il ne me ferait aucun mal.

– Et qu'il puisse vous utiliser, vous manipuler ?

– Je n'ai vraiment pas pensé à ça. Vraiment. »

Le sujet est clos. Pour preuve, elle passe d’elle-même à la suite de son récit : « Arrive le moment où il a fini sa peine. Je lui ai proposé de venir le chercher à sa sortie. C’était hyper “émotionnel” parce que, là, il sortait pour de bon, cette fois. »

Acte II, scène 1

C’est alors que débute la deuxième partie de cette histoire peu ordinaire. N’a-t-elle pas craint de voir cette relation se concrétiser, hors de la virtualité des lettres et de quelques moments de permission ? C’est une chose d’avoir un compagnon éloigné, elle à Paris lui à Rome, qui plus est derrière les barreaux ; c’en est une autre de le retrouver « définitivement ». Il ne s’agit plus d’une relation secrète. Cette fois, sa vie risque d’être chamboulée. Ont-ils évoqué la suite ?

« Quand il est sorti, oui, mais pas avant. Je lui ai juste dit : “Tu sors, très bien, je viens te chercher, on passe un week-end et puis on parle.”

– Vous n’aviez rien prévu ? Rien envisagé ?

– Non, parce que je ne voulais pas lui mettre trop de pression. Je pensais qu’il voulait peut-être faire autre chose. Il ne m’a rien dit, je n’ai rien dit non plus. Peut-être qu’il croyait que j’avais peur à cause de son passé. On est allés dans un hôtel que j’aime beaucoup, à Turin. On a passé tout le week-end à parler, de notre futur, de ce qu’on allait faire ou pas. Je lui ai dit que je ne croyais pas aux relations “longue distance”, que je comprendrais s’il voulait rester à Rome, mais moi je ne reviendrais pas. “Tu sais, m’a-t-il répondu, j’ai 40 ans, personne ne va m’embaucher, la seule chose que je peux faire, c’est cuisiner.” Je lui ai dit que j’avais un boulot où je gagne pas mal d’argent, que ce n’était pas un souci. Je lui ai proposé de venir passer un mois à Paris, avec moi. De faire un essai. On a déjeuné avec mon ami le réalisateur italien. Et le soir on a dîné avec mon confrère producteur, qui me regardait avec de grands yeux qui disaient : “Arrête ça !” Il y avait aussi la comédienne qui avait joué dans le film et son mari, qui eux aussi avaient connaissance de notre histoire. Elle ne m’a pas jugée, parce qu’elle le trouvait très intéressant. Elle a eu beaucoup, beaucoup de scènes avec lui dans le film. Bref, après tout ça, Marcello est venu à Paris. Voilà. »

Sofia raconte très factuellement les choses, sans effets de manche, sans dramatiser la situation. Elle ne s’attarde pas dans son récit. C’est pourtant une femme de cinéma, elle pourrait la jouer « *drama queen* », user de

silences, de métaphores, de sentiments exacerbés racontés à coups de phrases lyriques, me dire les tourments par lesquels elle est passée, les questions qu'elle s'est certainement posées, les doutes de Marcello aussi, qui ne parle pas encore français et n'a aucune perspective professionnelle en France. Je le répète, Sofia n'est pas une biche effarouchée, c'est une femme forte qui mène sa barque avec détermination et courage. Elle fait des choix, les assume sans demander qu'on la comprenne, encore moins qu'on la plaigne.

J'avance alors avec elle dans son histoire : « Donc, vous le ramenez dans vos bagages ?

– Non, on est d'abord allés à Rome, où il a pu voir sa famille. Il n'est resté que deux jours, puis il m'a rejointe à Paris. Et il n'est plus parti. Ça fait douze ans. Il n'a jamais pris ma Carte Bleue. Contrairement aux craintes des copains. » Elle rit.

C'est une autre séquence qui s'ouvre dans la vie de Sofia, l'arrivée de Marcello à Paris. Je suis curieuse de connaître la réaction de son cercle plus élargi, qui voit débarquer comme tombé du ciel cet Italien au passé trouble. « Je l'ai dit à ma meilleure copine, se souvient Sofia. Mon ami réalisateur était déjà au courant, mais voyait Marcello pour la première fois. Il l'a trouvé très sympathique. Ma meilleure copine aussi. Et puis tout le monde a commencé à le connaître. Doucement, comme ça. »

Un vrai conte de fées ! Tout s'est-il passé aussi facilement, aussi simplement ? Ses amis auraient donc tous accepté Marcello sans tiquer ? N'ont-ils pas, tout de même, parlé derrière son dos ? Ne se sont-ils pas inquiétés pour elle ? « Non, je ne crois pas. J'avais l'air heureuse, ils me disaient espérer que ça allait marcher. Très vite, ils ont appris à le connaître et tous l'ont apprécié. »

Si je résume les propos de Sofia, il y a les amis proches qui savent et les autres qui n'ont pas à savoir. Et si ça en dérange quelques-uns, ce n'est pas son problème. Je lui demande si, malgré tout, certains se sont détournés d'elles : « Jamais. Je prenais le risque, mais je m'en fichais. Cette fois, je pensais à moi après avoir pensé à tout le monde pendant des années et des années. Mais personne ne m'a déçue. Pas un seul ! »

Je mesure la chance qu'elle a eue. Tous les milieux ne sont pas aussi ouverts que le sien. Le milieu artistique est peut-être plus enclin à accepter ce genre de situation atypique, elle le concède volontiers. Pour autant, je distingue une petite faille dans la cuirasse. Si les amis sont dans la confidence, la famille, elle, ne l'est pas encore. Sofia cloisonne. Son fils donc, encore aujourd'hui, ignore le passé de son beau-père. Qu'en est-il des autres membres de son cercle familial ? « Mon frère, qui est décédé il y a très longtemps, ne l'a pas connu. Mon demi-frère, lui, ne sait pas, mais il l'aime bien. Il ne sait pas parce qu'il habite à l'étranger et on se voit très peu. Je n'ai pas éprouvé le besoin de lui dire. Mon père, lui, est décédé il y a vingt ans… »

Éprouve-t-elle un sentiment de honte qui l'aurait poussée à taire sa liaison auprès de la plupart de ses proches ? « Non. Je ne l'ai pas dit à ma mère, parce qu'elle en aurait fait tout un plat. Et je n'avais pas envie de l'écouter. Aujourd'hui, elle est décédée. Mais elle l'a connu. L'été suivant son arrivée à Paris, nous sommes allés chez elle. Je lui ai dit que je venais avec un copain. À la plage, le premier jour, elle m'a demandé s'il était malade. Elle le trouvait très pâle. J'ai botté en touche en lui expliquant qu'il n'avait pas pris de vacances depuis longtemps et qu'il travaillait dans un *catering*[3] de cinéma. Petit à petit, il a pratiquement pris ma place dans le cœur de ma mère ! Quand ils se promenaient tous les deux, il lui prenait le bras, il l'a séduite. Totalement. Quand ma mère est décédée il y a deux ans, il s'est occupé d'elle, il l'a lavée avec l'infirmier. Il l'adorait. Et pour elle, il était très franchement comme un fils… »

Je comprends aussi qu'elle n'ait pas voulu « abîmer » cette relation en révélant le passé de Marcello.

Sofia me décrit en quelques mots les premiers temps de leur relation, mais la suite ? La vie n'est pas un long fleuve tranquille. Elle et lui sont bien placés pour le savoir. Alors, ce retour à la « vraie vie », hors les murs de la prison, a-t-il été si simple que cela ?

« Entre nous, il y a eu des hauts, il y a eu des bas, bien sûr, mais les bas n'ont jamais entamé notre histoire. C'est vrai que, pour certains, le passage de la relation à distance, un peu virtuelle, à la réalité d'une vie de couple peut tuer l'amour, mais pas pour nous. Il a fallu s'adapter bien sûr. Sur des choses toutes bêtes, des trucs très rigolos. Par exemple, au début,

dans la rue, il hurlait dans son téléphone portable ! Il n'en avait jamais eu ! Un portable ! Mais, après, il a appris hyper vite tout ce qui était technologie. De toute façon, il était et est toujours curieux de tout, avide d'apprendre ! »

Je la sens fière tout à coup. Fière de lui, de sa réinsertion. Ils ont réussi leur couple, réussi à prendre un autre chemin, à s'élever, à ne pas commettre deux fois les mêmes erreurs. A-t-elle craint la récidive, l'a-t-elle un moment envisagée comme une possibilité ? Elle est tout à coup très ferme : « J'avais pris une décision : au premier dérapage, j'appelais les flics. Mais ce n'est jamais arrivé. Quand on a fait l'avant-première du film en prison, il était le seul à être libre, le seul à ne pas être retourné derrière les barreaux ! De temps en temps, il fait des cauchemars. Il croit qu'il est encore là-bas, en prison. Il ne dit jamais "en prison", mais "là-bas". »

Et elle ? Comment s'est-elle adaptée à cette situation inédite ? Son visage s'illumine : « Moi, c'était comme si je le connaissais depuis toujours ! »

J'insiste : ce quotidien ne lui a-t-il véritablement jamais pesé, à aucun moment ? « Non, c'était génial parce que quand je rentrais à la maison tout était prêt, le frigo n'était jamais vide ! Finie, la pizza à 22 heures parce que je n'avais pas le temps de cuisiner ou de faire des courses. Il est devenu un peu comme une femme d'intérieur. »

Une femme d'intérieur ? J'imagine immédiatement Daniel Zagury me murmurer : « Vous voyez, Valérie, elle a dompté le *bad boy*. Non seulement il est rentré dans le droit chemin, mais en plus le lion féroce est devenu un agneau… C'est classique, c'est le désir des femmes, de transformer le plomb en or ; la rédemption et le pouvoir. » Pas faux. Il y a forcément un peu de cela dans ce que me décrit Sofia. Mais ce changement aurait pu « désérotiser » Marcello. « Non, pas du tout, réagit-elle. Il n'est pas diminué à mes yeux, il est augmenté. Parce que, lui, ça lui faisait tellement plaisir et il ne restait pas à rien faire : il lisait, il faisait du sport, il cuisinait et je le trouvais toujours aussi brillant. Au fur et à mesure, il s'est très bien adapté. Et puis je l'ai présenté à mon fils. Ils sont devenus très copains. »

La vie s’organise donc. Les amis font corps autour de Sofia. Je ne peux m’empêcher de la relancer malgré tout sur la nature du crime commis par Marcello, qui a joué dans l’autorisation qu’elle s’est octroyée de l’aimer. Je creuse le sujet. Et s’il avait tué de sang-froid, ou s’il avait tué un enfant, aurait-elle franchi le pas ? Aurait-elle écouté son cœur au mépris des circonstances ? Elle me répond du tac au tac : « Ça, je n’aurais jamais pu ! Même pas en rêve. »

C’est une différence majeure avec Marie ou Élisabeth. Si on peut leur trouver quelques points communs, comme l’empathie, la main tendue, le désir de comprendre l’autre, les similitudes s’arrêtent là. Élisabeth se vit comme une victime, Marie comme une avocate qui va révolutionner le monde de la psychiatrie et de la justice en France. Sofia, ni l’une ni l’autre. Surtout, elle ne se serait pas autorisé une relation amoureuse avec un homme qui aurait tué une enfant, comme Lelandais, ou commis des meurtres de sang-froid, comme Alègre. La différence est de taille. Pour Sofia, elle est fondamentale. Il y a des crimes qui n’autorisent pas l’amour.

Justes noces

La vie avec Marcello s'installe donc doucement. Les années s'écoulent. Beaucoup de hauts, quelques bas aussi. Marcello, croyant, veut fonder une famille. « Je lui disais que, s'il voulait fonder une famille, il fallait le faire, mais sans moi, ne pouvant plus avoir d'enfant. Pour lui, fonder une famille, c'est un truc catholique. On n'en a plus parlé. Ça n'a plus été un sujet. Et un jour, il m'a demandé si je voulais me marier avec lui. Je croyais qu'il ne voulait pas. J'ai dit OK. Je tiens à préciser qu'il a insisté pour qu'on se marie sous le régime de la séparation de biens. »

À nouveau, Sofia évite de s'attarder sur le désir d'enfant qu'elle a pu avoir et qu'elle n'a pas pu combler, ou sur leur différence d'âge, qui a empêché de réaliser le souhait de Marcello de fonder une famille. Je m'attarde tout de même sur ce mariage, qu'elle vient de m'expédier en quelques mots. Je veux savoir sa réaction, a-t-elle accepté immédiatement ? « Je lui ai dit : "Pourquoi pas ? C'est sympa, on régularise, ça m'arrange pour les impôts, pourquoi pas ?" » Elle me sourit, je lui rends son sourire et lui dis à quel point je la trouve incroyablement rationnelle dans sa façon de me raconter les choses. Elle me répond que « c'est rationnel parce que lui est aussi très rationnel. C'est quelqu'un de très carré. Donc, le mariage, c'est la suite logique, voilà, c'est la suite logique, je dis oui ».

L'union a alors lieu. Les copains sont là. La famille aussi, la sienne et celle de Marcello. Sofia me montrera des photos où elle pose au côté de Marcello avec sa mère et son fils tout sourire. Elle est radieuse.

Comme toujours avec Sofia, on ne s'attarde pas sur le sujet, on avance, on avance. Elle poursuit son récit. J'essaie d'en savoir plus sur ces hauts et ces bas. Sont-ils ceux que tous les couples peuvent connaître, ou sont-ils surtout liés au fait qu'il a tué et qu'il est allé en prison ?

« Oui, c'est lié surtout à la prison. Au début, quand il était encore en prison, il me disait parfois qu'il n'avait rien compris, que tout s'était passé si rapidement… Les bas étaient peut-être plus forts que les hauts

par rapport à ce passé. Parfois je lui disais – même si ce n'était pas très sympathique – que ce n'était peut-être pas si mal qu'il soit allé en prison tout ce temps, parce qu'il aurait pu vraiment mal tourner ! "Maintenant, tu es docteur en sciences politiques, je lui disais. Il y a des choses que tu as peut-être ratées, tu n'as pas un boulot fixe par exemple, mais on s'en fiche." Il le reconnaissait : "Peut-être que je serais mort dans une fusillade ou un truc comme ça." Aujourd'hui, les bas sont beaucoup, beaucoup plus rares, et c'est quelqu'un de vraiment bien… La vie fait que tout s'apaise. Mon mari a payé, c'est fait. J'ai connu beaucoup plus d'hommes qui étaient des menteurs, des faux culs, pas vraiment clairs, et qui étaient pourtant extrêmement "bien sous tous rapports" dans la vie. Marcello est un homme qui m'encourage, qui me soutient. On est un couple. C'est un vrai mec d'une autre époque. Il a cette éducation qu'on n'a plus aujourd'hui. Je trouve ça très bien. Quand je lui demande pourquoi il met une chemise quand il va chez la kiné, il me dit que c'est plus facile à enlever. Et pourquoi pas un pull ? Parce que la chemise, c'est plus élégant, plus poli. »

Je lui demande si elle a des regrets. Elle est catégorique : « Ah non ! Quand je lui dis que je commence à être vieille et qu'il faut qu'il trouve quelqu'un, il me répond de le lâcher avec ça, qu'il me poussera dans ma petite chaise… Voilà. Je pense que c'est un amour tardif, mais certainement très important. »

Peut-être était-ce là son destin, c'est en tout cas ce qu'elle semble penser : « C'est une histoire qui peut-être devait arriver. Quand les DVD, les petits chapeaux et les petits tee-shirts sont arrivés au tout début à la prison de Turin, les codétenus de Marcello lui ont dit qu'il devait m'écrire pour me remercier. Plus tard, il m'a raconté qu'il leur avait répondu qu'il n'en avait rien à foutre ! Je lui ai demandé pourquoi alors il m'avait écrit. "Parce qu'ils me cassaient les pieds tous les jours, m'a-t-il expliqué, et parce que tu étais sympathique." S'il n'avait pas répondu à mon courrier… mais il a répondu. Peut-être qu'on a eu un flash quand on a tourné à la prison et qu'on n'a pas osé le voir ou l'assumer. Je lui ai dit : "Mais bon, tu as quand même écrit." Il a déclaré : "Mais oui, parce qu'ils m'ont tanné, je suis bien élevé." » Elle rit de bon cœur.

Est-ce qu'une histoire comme celle-ci peut arriver à n'importe quelle femme ? Elle ne prend pas le temps de la réflexion. Elle est catégorique : « Oui, si tu as l'esprit assez ouvert pour regarder un peu ce qu'il y a derrière les faits. Bon, moi, c'est un hold-up qui a dérapé, ce n'est pas un tueur de sang-froid, ce n'est pas un pervers, je fais une distinction. Mais, oui, ça peut arriver à toutes les femmes. »

Je lui demande si elle comprend malgré tout le regard négatif que la société peut porter sur les femmes amoureuses de criminels ? « Moi, je pense que si elles sont contentes, si elles les croient, si elles les sentent bien, si elles sont convaincues qu'ils peuvent changer, chacun peut faire franchement ce qu'il veut. »

Je dis à Sofia que je vais raconter son histoire et qu'elle va forcément susciter des réactions, positives ou négatives. Est-elle prête ? Ne redoute-t-elle pas les commentaires négatifs ? Elle balaye cela d'un revers de main : « Chacun peut penser ce qu'il veut. C'est mon histoire, notre histoire. Moi, je ne me permets pas de juger les histoires des autres. Il y a des gens qui présentent bien et qui pourtant molestent leur petit neveu de 14 ans à la maison. Pour moi, c'est pire, bien pire que d'aimer un homme qui a payé sa dette. »

Je l'interroge aussi sur les réactions que suscitent, par exemple, des femmes comme Élisabeth, à qui on impute presque les crimes de ceux qu'elles aiment et qui auraient autant de sang sur les mains. Sofia s'interroge à voix haute : « Pourquoi ? Elle n'a commis aucun crime. Elle n'était pas avec lui au moment du crime. Ça, je ne peux pas l'accepter. C'est lui qui l'a fait et il va payer pour ça. Et il faut qu'il paye pour ça. Mais elle ? »

Elle marque une pause. Elle me signifie qu'elle m'a tout déballé. Elle a fini. Elle veut tout de même me montrer une photo de lui. De Marcello. Elle fouille dans son portable. Elle en fait défiler quelques-unes devant moi, des selfies d'eux, toujours souriants, seuls ou entourés d'amis. Je découvre un bel homme, élégant, cheveux courts poivre et sel. Je lui dis qu'il est beau, qu'ils ont l'air heureux. Elle acquiesce : « Oui, il est beau. » Elle rayonne.

Je remercie Sofia d'avoir accepté de se livrer, elle qui cloisonne tant sa vie, qui n'a besoin de l'approbation de personne et ne cherche pas la

lumière. Elle me sourit : « Ça m’a fait plaisir, me dit-elle, de te raconter mon histoire. »

Clap de fin.

« Celle qui aide les hommes »

Le puzzle si complexe des femmes amoureuses que je côtoie depuis neuf mois aurait été incomplet si je n'y avais pas ajouté le portrait d'une militante abolitionniste. Il m'est apparu évident que je devais aller aussi à la rencontre de celles qui, dans le cadre de leur militantisme, se sont éprises d'un prisonnier confiné dans le couloir de la mort des années durant.

Ces femmes ont un idéal, une conviction pour laquelle elles se battent : l'État ne peut pas tuer au nom de la justice, peu importe le crime commis. C'est pour elles une question de morale et d'éthique. Mais elles ne veulent pas que leur combat disparaisse derrière ces histoires d'amour.

Parmi elles, une femme en particulier a attiré mon attention : Sandrine Ageorges-Skinner. Sait-elle seulement ce que signifie son prénom ? Quel génie malicieux a compris qu'il lui irait comme un gant ? Un génie décidé à troubler le quotidien des mortels en envoyant dans leur jardin, ou plutôt leur pré carré, l'une de ces femmes à la volonté d'airain, l'une de ces amazones qui bouleversent l'ordre établi ? La signification de ce prénom, Sandrine ? Il vient du grec *alexein* et *andros*. *Alexein* signifie

« repousser pour protéger » et *andros* « homme, viril, guerrier ». Par extension, selon les uns, Sandrine est « celle qui repousse l'ennemi », et selon les autres, « celle qui aide les hommes » ou « celle qui protège ». Oui, ce prénom lui va comme un gant, comme vous allez le voir à travers l'histoire, son histoire.

En 2010, la presse s'était penchée sur cette femme dont l'énergie et la détermination forcent l'admiration, que l'on approuve ou non le sens de son combat. Ce combat, elle avait choisi de le médiatiser pour sauver la peau de l'homme qu'elle aimait, Hank Skinner, condamné à mort au Texas pour un triple homicide. Il devait être exécuté le 24 février 2010. Sandrine alertera la presse et réalisera même un documentaire sur sa bataille. Le report de l'exécution aura finalement lieu… trente-cinq minutes seulement avant l'heure prévue !

C'est par écrit que je contacte pour la première fois Sandrine. Je lui explique longuement ma démarche. Elle me répond assez rapidement pour m'annoncer qu'elle est au Texas et que mon propos l'intéresse, même si elle refuse désormais la plupart des demandes d'interview, car les angles, dit-elle, sont pauvres ou sensationnalistes. Ça la désole. Mais elle me donne ma chance. Nous convenons donc d'un rendez-vous téléphonique à son retour.

Vingt jours plus tard, je l'ai au téléphone. La conversation est chaleureuse, je lui explique à nouveau l'objet du livre. Je la sais réticente, mais je m'emploie à lui démontrer le bien-fondé de mon travail, mon souci de compréhension, loin des jugements et du sensationnalisme. Elle pose des questions précises, veut connaître mes sentiments et mes avis, me parle peine de mort, État de droit, justice américaine et justice française. J'ai en ligne une femme intelligente qui, par la force des choses, s'est plongée dans le système judicaire américain, qu'elle connaît sur le bout des doigts. Elle a une démarche à la fois d'intellectuelle et de femme de terrain, qui ne cherche ni l'approbation, ni la sympathie et encore moins un statut de victime. D'emblée, elle met de côté son histoire d'amour, qui n'affecte ni en bien ni en mal son militantisme : « Ce sont deux choses différentes », dit-elle. À ses yeux, évoquer cette relation avec Hank Skinner n'a d'intérêt que si elle lui permet de parler

des erreurs judicaires, des conditions de détention aux États-Unis, des couloirs de la mort et de la peine capitale.

Elle accepte de me rencontrer. Rendez-vous est pris quinze jours plus tard. Elle est dans le Sud et doit se rendre à Paris. Je lui propose de venir chez moi. Plus intime qu’un bistrot trop bruyant. Elle est d’accord.

Vingt-sept ans consacrés à sauver l'homme qu'elle aime !

Sandrine est une femme d'une soixantaine d'années, aux cheveux gris coupés court. Je ne m'y attendais pas. Je n'avais vu d'elle que des photos et son documentaire, dans lequel elle portait encore les cheveux longs. Mais je l'ai reconnue tout de suite quand j'ai ouvert la porte. Le même visage émacié, les mêmes yeux rieurs, en amande, qui vous transpercent derrière des petites lunettes d'intello. Sandrine regarde droit dans les yeux quand elle vous parle. Ça correspond à l'image que je me fais d'elle.

Elle me paraît immédiatement sympathique, bien qu'elle impose, au début du moins, une certaine distance. C'est une maîtresse femme, j'en suis convaincue depuis notre premier échange. La suite de notre discussion me donnera raison.

On s'installe sur le canapé, devant une tasse de café. La conversation démarre, il n'y a aucun sentiment de gêne, pas de blancs. Elle sait pourquoi elle est là, alors elle me donne tout, immédiatement, sans faux-semblants. Elle n'a rien à cacher, me dit-elle, et je sais qu'au fond elle est là parce qu'elle veut inlassablement persuader de la justesse de son combat contre la peine de mort, convaincue de l'innocence de Hank – broyé par le système judiciaire et carcéral américain –, et accessoirement pour exposer son histoire d'amour passionnelle avec cet homme à qui elle a donné vingt-sept ans de sa vie.

Elle va se raconter durant plus de trois heures. Trois heures à dire ses vérités, ses combats, ses moments de joie et d'abattement, ses colères, ses angoisses, ses bonheurs et ses peines.

Son combat contre la peine de mort ne date pas d'hier. Il remonte à l'affaire Ranucci[1]. Elle a à peine 15 ans : « Je n'avais pas réalisé avant ça que la France exécutait encore. Je savais vaguement que la peine de mort existait. Ça m'a bouleversée quand le président Valéry Giscard d'Estaing a refusé sa grâce. Ce qui m'avait interpellée, c'était son âge : 22 ans. Venant d'une soit-disant démocratie, je me suis dit : "Ce n'est pas possible ! Il faut qu'on se débarrasse de ce truc !" »

Quarante ans plus tard, elle paraît toujours sincèrement choquée, révoltée. Je l'interroge sur l'argument avancé par les partisans de la peine de mort, selon lequel elle ne ciblerait que les meurtriers particulièrement horribles, « irrécupérables », les meurtriers d'enfants par exemple. Elle m'arrête. « Non, je pense qu'on ne peut pas faire de catégorie. C'est philosophique, éthique et moral : on ne tue pas. On ne peut pas tuer quelqu'un pour dire qu'il ne faut pas tuer ! De mon point de vue, c'est une ineptie totale. J'ai donc milité en France pour l'abolition de la peine de mort. Quand elle a finalement été abolie, en 1981, j'habitais à Londres, où j'ai fêté l'événement. »

Je cherche à savoir d'où lui vient ce sens du militantisme. A-t-elle été une ado rebelle, ou au contraire, a-t-elle hérité ce sens de l'engagement d'une famille particulièrement active, voire activiste ? Elle m'explique que sa famille n'était pas engagée, mais qu'il y avait des « principes ». Elle me décrit un environnement ouvert et tolérant. Et la religion dans tout ça ? Y a-t-il un fond de charité chrétienne dans cette tolérance ? Mais je sens que la religion n'est pas sa tasse de thé, j'en ai immédiatement la confirmation : « On est cathos dans la famille, c'était la tradition. C'est-à-dire que, socialement, on baptisait les enfants. On m'a baptisée, j'avais deux mois, on ne m'a pas demandé mon avis et je me bats depuis des années pour me faire sortir de ce foutu registre du Vatican… Je n'ai rien contre les gens qui sont croyants. En revanche, je déteste les institutions religieuses, quelles qu'elles soient. »

Bon. J'en suis quitte pour ma psychanalyse à deux balles. La jeune adolescente grandit et, tout en continuant de militer, passe son bac à Marseille, où son père, médecin légiste, travaille au laboratoire de police. « Grâce à lui, j'ai pu rencontrer le médecin qui avait expertisé Ranucci après sa garde à vue et j'ai pu lui poser plein de questions. J'adorais aller au labo ! » Elle me raconte avec amusement ses souvenirs dans cet endroit qui lui plaisait tant. « À l'époque, on pouvait rentrer n'importe où n'importe comment. La balistique, par exemple, tu savais que la clé était au-dessus de la porte et tu pouvais rentrer sans problème, ou le labo pour les stups, où il y avait de la came partout ! C'était très drôle, mais moi je trouvais ça fascinant comme milieu ! C'était génial. Il y avait la

graphologie aussi qui m'intéressait beaucoup. Je voyais toutes ces lettres qui étaient agrandies sur le mur, c'était impressionnant ! »

Le monde judiciaire la passionne donc déjà, même si elle le prend avec légèreté et n'imagine pas un instant qu'il sera au centre de sa vie de femme.

Les années passent. Professionnellement, Sandrine bifurque vers la télévision et le cinéma, d'abord comme directrice de production, puis comme régisseuse générale, tout en continuant à militer à Amnesty International. Après un séjour à Londres, elle revient en France, où elle accouche d'une petite fille. Elle ne sait pas encore que sa vie va bientôt basculer.

Nous sommes en 1995, elle a 36 ans. Le destin frappe à sa porte sous les traits d'un ami qui fait sa thèse sur la peine de mort et lui en envoie une copie : « Et là, je tombe de l'armoire. J'avais toujours eu cette vision des États-Unis, comme beaucoup de gens, d'un pays progressiste, moderne, plus avancé que nous en matière de justice. C'était faux ! C'était une justice politique qui n'avait rien à voir ni avec le droit ni avec la vérité ! »

Un choc. « Mon ami me dit alors qu'il travaille avec une association au Texas montée par des condamnés à mort et gérée par eux en interne. Ils publient une newsletter tous les trimestres. Il y en a qui parlent de leur dossier, d'autres qui écrivent des poèmes ou font des dessins. Il me demande si j'aurai le temps de traduire cette newsletter. Je lui donne mon accord. J'en traduis deux ou trois, et puis il m'explique que, si je le souhaite, je peux correspondre avec quelqu'un dans le couloir de la mort au Texas. »

Jusqu'alors, Sandrine n'avait jamais pensé écrire à des prisonniers, ni en France ni ailleurs. Elle n'accepte pas franchement cette proposition, mais se dit « pourquoi pas ». « Alors il m'a envoyé trois noms de condamnés avec les numéros d'écrou, puis je crois que c'est dans le mois qui a suivi que j'ai envoyé à chacun un mot. Ils m'ont tous répondu, d'ailleurs. »

Sandrine n'imagine pas un instant que, parmi ces trois noms, ces trois hommes qui attendent leur exécution dans le couloir de la mort, il y a

celui qui va littéralement bouleverser sa vie. Que disaient ces mots qui ont tout déclenché ? Rien d'incroyable, selon elle : « Je me suis juste présentée en disant : "Mon ami m'a donné vos coordonnées, je le connais parce que je traduis la newsletter '*The lamp of hope*[2]' et je voulais me présenter, savoir comment vous allez." Je n'avais même pas du tout cherché à savoir pourquoi ils étaient condamnés à mort. »

Je suis étonnée par son manque de curiosité à ce sujet. Pourquoi n'a-t-elle pas essayé d'être au fait de la raison pour laquelle ces hommes étaient accusés ? N'en avait-elle pas le droit ou ne voulait-elle pas avoir de préjugés ? Elle me répond avec un haussement d'épaules et un naturel confondant, comme si cette curiosité était malsaine :

« Non, j'avais le droit de me renseigner, puisque c'est sur le site de l'administration pénitentiaire, on y trouve tout ce qu'on veut, mais moi ça ne m'intéressait pas. Ce qui m'intéressait, c'étaient les personnes, les êtres humains, pas leurs crimes.

– Vous ne pensiez pas qu'il était important de savoir qui étaient ces hommes avant qu'ils soient condamnés ?

– Si, bien sûr, mais je ne me voyais pas me renseigner avant d'écrire pour savoir pourquoi ils avaient été condamnés à mort. De toute façon, j'ai appris beaucoup plus tard que tout ce qui est publié par l'administration pénitentiaire ne reflète pas du tout la teneur des dossiers, puisqu'ils mettent à peine trois lignes : X est condamné pour un triple homicide, le nom des victimes, leur âge et le lieu. C'est tout ce qu'ils donnent. Ça ne m'intéressait pas. Ce qui m'intéressait, c'était de voir comment, en tant qu'être humain, ils pouvaient rebondir sur une correspondance. Sur les trois détenus, il y en a un qui a été commué, il est toujours en prison, il a tué son beau-père, sa mère et son petit frère, il avait un parcours d'enfance terrible. Mais de toute façon, dès que j'ai commencé à mettre le nez dans les dossiers, quand j'ai vu leur parcours de vie, c'était terrible… Au départ, on se dit : lui, c'est une exception ; et en fait non, ils ont tous des parcours de vie terribles. »

Aucun voyeurisme dans sa démarche, aucun besoin de jouer à se faire peur, aucune exaltation à aller flirter avec le mal. Sandrine est une militante avant tout. Elle ne s'arrête pas aux crimes, si monstrueux soient-ils, mais elle se plonge immédiatement dans les parcours des

condamnés, elle veut contextualiser. Si comprendre n'est pas excuser, certains pourraient toutefois le lui reprocher et parler de « culture de l'excuse ». Tous les gamins ayant eu une jeunesse chaotique ne deviennent pas des tueurs.

Je lui demande alors à nouveau si aujourd'hui, après toutes ces années à côtoyer cet univers et malgré les parcours souvent atroces de ces hommes, elle n'est pas, parfois, ébranlée. Son éthique, sa morale ne sont-elles pas secouées à l'épreuve des faits divers sordides ? Comment continuer de tendre la main à des hommes dont elle sait la dangerosité ? Elle acquiesce : « Ça arrive rarement, mais de temps en temps on croise des regards au parloir qui font froid dans le dos et on se dit qu'on est contente d'être derrière une vitre ! On le sent, on sent dans le regard des trucs un peu dangereux. Mais ça n'ébranle pas mon militantisme. Je prends un exemple : un homme comme Battaglia[3], qui était un salaud qui racontait comment il tapait sa femme et pourquoi il aurait dû la tuer, n'aurait jamais dû être exécuté. Pourtant c'était une ordure. Il avait eu un droit de visite pour aller voir ses filles. Il était en conditionnelle, on devait lui enlever sa conditionnelle parce que je ne sais plus ce qu'il avait fait comme conneries. Bref, il a demandé à son juge d'application des peines une autorisation de sortie, en disant : "Laissez-moi encore la journée de demain, comme ça, au moins, je vois une dernière fois mes filles avant de retourner en prison." On la lui a accordée. Il en a profité pour les tuer ! Même ça, ça ne remet pas en cause mon militantisme… Quoi qu'un homme ou une femme ait fait, l'État ne peut pas se substituer et devenir lui-même un bourreau. Surtout qu'il le fait en notre nom ! Quand un président refuse une grâce, il le fait en notre nom, et ça, c'est non ! Même si on a aboli la peine de mort en France il y a plus de quarante ans, on n'est toujours pas dans un débat de fond, ni sur la prison, ni sur les longues peines, qui n'est pas une solution non plus. Il est inimaginable qu'au xxi^{e} siècle on en soit encore là. »

Vingt-sept ans qu'elle côtoie cet univers, mais ses convictions sont encore là, puissantes, peut-être plus fortes encore. Sandrine me raconte les histoires sordides des condamnés à mort, leurs passages à l'acte, leurs crimes ignobles, les innocents en prison, mais aussi les coupables. Pour elle, elle en est convaincue, les débats de fond n'ont pas eu lieu, le sujet

encombre, la poussière est mise sous le tapis, dans les deux pays. Les longues peines en France ou la peine de mort aux États-Unis n'ont rien résolu. On veut faire plaisir et rassurer l'opinion publique, mais les conditions de détention sont taboues et le sujet vite caricaturé. J'entends ses arguments. Elle n'est pas si éloignée de ce qu'a pu m'en dire Wilfried Fonck, lui aussi sur le terrain, mais de l'autre côté, du côté des surveillants. Je l'interroge néanmoins. Si en France les longues peines ne sont pas une solution, qu'imagine-t-elle alors ? Que faire d'un type qui a tué, torturé, violé, si ce n'est le condamner à la peine maximale ?

« Je pense qu'on met surtout nos peurs derrière les barreaux, on ne résout pas les problèmes. Alors oui, il faut protéger la société, c'est évident. Mais, moi, je suis contre le principe de la prison en tant que telle, je pense d'ailleurs qu'il y a beaucoup de gens qui n'ont absolument rien à faire en prison, plus particulièrement les mineurs. Quand les gens ne tournent vraiment pas rond et qu'ils sont dangereux, il faut les mettre dans des établissements spécialisés. Ce n'est pas la prison qui va les aider. En outre, ça ne protège pas le personnel pénitentiaire, sans parler des conditions de détention lamentables. » Je la mets devant ses contradictions en lui rappelant qu'elle-même, quelques instants plus tôt, m'a dit avoir croisé le regard d'un type dans le couloir de la mort qui lui avait fait froid dans le dos.

Elle ne se démonte pas, ça fait trente ans qu'elle réfléchit à la question : « Oui, mais moi je l'aurais mis dans une institution psychiatrique ! Aujourd'hui, on enferme des gens et on ne prépare pas, ou très peu, les sorties, leur réinsertion. Les mineurs, ça ne leur fait rien, ils vont ressortir. Les petits délinquants peuvent être multirécidivistes, c'est vrai, mais envoyez-les dans une ONG au fin fond de l'Afrique ou de l'Asie, envoyez-les construire des puits, des villages, apprendre la vie ! Ces réformes-là sont nécessaires depuis très longtemps, mais elles ne peuvent pas se faire sur une durée courte et sur un calendrier électoral, puisque aujourd'hui c'est tout ce qui intéresse les politiques, malheureusement. Alors, c'est vrai, il y a aussi des gens qui s'éduquent en prison, qui en profitent. Dans le couloir de la mort, c'est différent, c'est compliqué. En tout cas aux États-Unis, car dans la plupart des États ils ne peuvent pas prendre de cours par correspondance, à part des cours de droit, puisqu'on estime que c'est pour leur dossier. La vie en prison, c'est très dur ; et pour les détenus et pour les matons. C'est dur pour tout

le monde. Le manque de respect est réciproque et il est permanent, c'est un cercle infernal. Alors, oui, dans le lot, quelques-uns vont profiter de ces situations pour s'évader et pour tuer quelqu'un, OK… »

Comment ça, « OK » ? Je sursaute. Je l'arrête et lui demande si elle est prête à prendre le risque ? Elle est droite dans ses bottes : « Oui. Je pense qu'il faut prendre le risque parce que si tu en as 98 % pour qui ça fonctionne, alors oui, il faut le faire. Il y a peut-être 2 % qui vont déconner, peut-être que ça tombera sur ma fille ou ma petite-fille, je n'en sais rien, mais il y a un moment où il faut prendre le risque. On nous vend tout le temps du risque zéro. Eh bien, le risque zéro, ça n'existe pas ! »

Elle en est certaine, le jeu en vaut la chandelle. La réinsertion, une société apaisée passe par la vision qu'elle a de l'incarcération. Chacun se fera son opinion. Je la ramène sur le chemin de son histoire personnelle.

Elle a 36 ans, est mère d'une petite fille de 9 ans, est en couple, mène une carrière professionnelle tambour battant, c'est une militante abolitionniste qui donne des coups de main de temps en temps. Elle vient d'envoyer trois lettres à trois condamnés à mort au Texas. Comment le courrier de Hank Skinner se détache-t-il des deux autres ? Ses yeux pétillent à nouveau : « Quand j'ai lu sa lettre, elle était très longue, parce que Hank est très prolifique, il écrit un petit peu moins maintenant, avec l'âge et l'usure du temps, mais je dirais que, pendant les quinze premières années, ses lettres faisaient au minimum quarante pages ! Et puis c'est un très bon conteur, il raconte bien, dans le détail, il a une mémoire assez incroyable. Bref, je commence à lire la lettre, à l'époque j'avais déménagé, j'étais dans le Sud-Ouest, en pleine cambrousse. Arrivée à la moitié de la lettre, j'ai arrêté de lire. Cette lettre, c'était vraiment comme si on reprenait une conversation. C'était hallucinant ! Je me suis dit : "Tu imagines des choses, tu débloques, ma fille, va faire un tour." Donc, quand je suis revenue de la balade, je me suis assise, je me suis fait un petit café, après je me suis fait un apéro et j'ai lu la totalité de la lettre. Je me suis dit : "Attends, calme-toi, ma fille ! On va laisser venir les choses." Je lui réponds, mais je ne lui dis rien de ce que j'ai ressenti. Et on s'est écrit de façon relativement régulière, je dirais une ou deux fois par mois. »

La première lettre de Hank est donc un choc, l'impression de rencontrer épistolairement une âme sœur. C'est romanesque, mais assez irréel. Qu'une lettre d'un étranger au bout du monde bouleverse ainsi une femme me semble improbable. Cela me paraît digne d'un film hollywoodien ou d'un roman de Gustave Flaubert. Pourtant, Sandrine n'a rien d'une madame Bovary exaltée. Elle décide de taire les sentiments que suscite ce premier courrier.

Curieuse, je lui demande la teneur de la correspondance qui va suivre. Que peuvent se raconter deux inconnus, à des milliers de kilomètres l'un de l'autre, l'un dans un couloir de la mort, l'autre en liberté, vivant à cent à l'heure dans un milieu artistique.

Sandrine s'anime : « On se parle de tout. De tout ! Que ce soit le quotidien, la vie, les autres, la famille, la religion, le sexe, la drogue, la géopolitique, tout ! Et ce que je trouve assez remarquable, c'est qu'au sein d'une relation dans le monde libre, tu vas rencontrer quelqu'un à une soirée, tu as une affinité, tu as une attirance ; et puis tu revois la personne, tu vas boire un pot, tu vas te faire une toile, ça se construit, tu découvres la personne petit à petit, tu ne te dévoiles pas tout de suite… alors que, là, c'est l'inverse. C'est-à-dire que tu mets tout sur la table, parce qu'en plus il y a le facteur temps pour les condamnés à mort, tu vas à l'essentiel donc, tu mets tout à plat, tu te dévoiles.

– Mais vous aviez un compagnon à ce moment-là ?

– Oui, mais ça s'est terminé peu de temps après. Je suis extrêmement fidèle, que ce soit en amour ou en amitié. Je ne peux pas avoir deux histoires en même temps, ce n'est pas possible. J'aimerais bien, mais je n'y arrive pas. »

Malgré tout, elle patientera quatre ans avant d'avouer ses sentiments à Hank.

Sandrine toujours entière, Sandrine qui ne sait pas faire autrement, Sandrine qui se donne à cent pour cent, Sandrine qui ne peut vivre dans la demi-mesure.

Sandrine est donc amoureuse d'un homme qu'elle ne connaît qu'à travers ses lettres, un homme condamné à mort, un homme à qui elle n'a

pas encore révélé ses sentiments. Et s'ils parlent de tout, parlent-ils enfin de l'affaire qui l'a conduit derrière les barreaux ? A-t-elle finalement essayé d'en savoir plus sur le crime qui a conduit Hank dans le couloir de la mort ? « C'est lui qui en a parlé. Je ne lui ai pas posé de questions. C'est lui qui m'a expliqué pourquoi il a été condamné à mort. Il m'a envoyé des documents et il m'a dit : "Ne me crois pas sur parole, mais voilà ce que je peux te montrer de mon dossier, ce qui existe et qui est public en tout cas." Je me suis dit : "Ce n'est pas possible !" Mais je n'ai jamais parlé de mes sentiments avec lui pendant les quatre premières années de notre correspondance. »

Ce n'est pas possible ? Qu'est-ce qui n'est pas possible ? Je cherche à comprendre. Ce n'est pas possible de tomber amoureuse d'un homme au dossier si lourd, accusé et condamné pour la mort de trois personnes ? Ou ce n'est pas possible qu'il soit condamné à mort parce qu'elle le croit innocent ? « Ce n'est pas possible parce que je découvre le dossier et qu'il est complètement bancal ! Comment peut-on condamner à mort quelqu'un sur ces bases-là ? D'ailleurs, il a toujours dit : "Ne me croyez pas sur parole, mais regardez le dossier." Tout est documenté, c'est factuel. Les faits sont là, les expertises scientifiques on les a, on a tout ce qu'il faut. À l'époque, on n'avait pas encore les tests ADN et il a fallu se battre pendant douze ans pour les obtenir ! »

Si Sandrine l'amoureuse ne dit rien de ses sentiments à Hank, Sandrine la militante, elle, a une intime conviction sur la base du dossier : Hank est innocent. Elle va s'employer à l'aider à le démontrer. « Celle qui repousse l'ennemi » va tout apprendre du droit américain, se jeter corps et âme dans le dossier qu'elle connaît sur le bout des doigts, travailler d'arrache-pied avec les avocats. Elle va se battre inlassablement à ses côtés, nous y reviendrons.

Pour l'heure, nous n'en sommes qu'aux prémices. Ni l'un ni l'autre ne se sont réellement déclaré leur flamme. Pendant les quatre premières années, la correspondance entre ces deux-là est soutenue, le registre n'est ni simplement amical, ni ouvertement amoureux : « C'était entre les deux, je dirais, mais pas amoureux, non, ni lui ni moi ne dévoilons nos sentiments à ce moment-là. Ce qu'il s'est passé, c'est que moi j'avais un planning de folie entre mes tournages, un film qui finit, un autre qui

repart. Je travaillais principalement en prod' sur les films américains qui se tournaient en France. Il s'est trouvé qu'à cette période-là j'avais du boulot planifié sur deux ans. Et il faut savoir qu'un prisonnier qui se trouve dans le couloir de la mort ne peut mettre que dix noms sur la liste des visiteurs autorisés à le voir et il ne peut modifier cette liste que tous les six mois. Hank m'avait mise sur la liste deux ans auparavant, mais je n'avais pas pu venir, il avait donc retiré mon nom pour mettre quelqu'un d'autre, ce que je conçois tout à fait. Mais cette fois était la bonne et je lui ai écrit pour lui dire que je venais au mois de juin, on devait être début mai, en 2000. J'en avais très envie. »

Quatre ans de correspondance. Sandrine saute enfin le pas. Elle va voir celui qu'elle aime. Je lui demande si, malgré tout, elle n'avait pas peur, de la prison, de lui, d'être déçue, de la réalité ?

« Je n'avais jamais mis les pieds dans une prison, mais je n'avais pas peur. Je laisse ma fille, je pars trois semaines. Je n'étais jamais allée aux États-Unis. J'arrive à Houston, je loue une voiture. J'achète une carte, puisqu'à l'époque il n'y avait pas de GPS, et je taille la route. Je suis descendue dans un petit motel. Il faut que je précise que, parmi les trois prisonniers à qui j'avais écrit, il y en a un avec lequel j'ai continué à correspondre aussi, Gene. En revanche, avec le troisième, je n'ai pas trop accroché. Je décide donc de réserver une visite à Gene en plus de Hank. Et là, je reçois une réponse de Hank en panique qui me dit : "Je ne peux pas changer ma liste de visiteurs avant que tu viennes puisque c'est tous les six mois, c'est à date fixe et ils ne font pas d'exception. Je vais demander au directeur, mais ça m'étonnerait qu'il fasse une exception." Donc je suis là, j'arrive de France, je suis au Texas, mais je ne peux pas le voir ! Je vois Gene plusieurs fois, mais pas Hank ! »

La frustration est telle que Sandrine ne peut plus cacher ses sentiments : « Je sais qu'il est là, il est dans ce bâtiment et je ne peux pas le voir ! Il sait que je suis là et que je vois quelqu'un d'autre… Alors je lui écris et je lui déballe tout ce que je ressens et tout ce que j'ai ressenti depuis le début. Dans le même temps, sans le savoir, il m'écrit une lettre, le même jour, qui me dit la même chose ! »

L'amour impossible. Deux mondes que tout oppose. Roméo et Juliette… « Ah ! ça, c'est sûr, poursuit Sandrine. On a dû faire tomber des barrières pour se voir, pour continuer. Il y a les gens qui nous ont mis

des bâtons dans les roues pour faire exploser notre relation. Alors, durant les quatre premières années de correspondance, je ne cache pas qu'il y a eu des périodes où ça a pété, parce que lui est très, très demandeur de certaines choses. Et il t'envoie balader, il ne mâche pas ses mots. »

Demandeur ? C'est un discours que j'ai souvent entendu au cours de mon enquête dans ce monde parallèle des femmes de prisonniers, d'Élisabeth à Sandrine. Il semble qu'il y ait chez le détenu un besoin incessant que l'on s'occupe de lui, que l'on pense à lui – et uniquement à lui. Certaines, comme Élisabeth, se laissent emprisonner et subissent, quitte à se laisser manipuler. D'autres, comme Sandrine, ne se laissent pas dicter leur conduite : « Parfois, il ne va pas apprécier ce que je lui ai dit et je vais m'en prendre plein la tête ! Une fois, entre deux tournages, je lui réponds du tac au tac sur le même ton qu'il avait employé. Quand on en a reparlé, il m'a dit qu'il ne pensait pas que j'allais lui répondre après ce qu'il avait écrit. On s'est frittés quand même quelques fois assez fort. Comme il est en prison, il est demandeur, il veut que tu fasses ci, que tu fasses ça, que tu t'occupes de son dossier. Et toi, tu as l'impression que tu n'en fais jamais assez, que ce n'est jamais assez bien. Mais moi je n'allais pas le laisser me culpabiliser ! Je le lui ai dit : "Tu ne vas pas me faire culpabiliser parce que moi je suis libre et que toi tu es dedans !" »

Souvenez-vous d'Élisabeth, elle aussi se sentait coupable d'être dehors. Sandrine est catégorique : « Je comprends qu'ils soient demandeurs, qu'ils aient vraiment besoin d'aide, parce que leurs vies sont en jeu. Que ferais-je à leur place ? Une fois, on s'était accrochés au cours d'un parloir. Quand je suis revenue, il était étonné de me revoir. "Tu sais quoi, coco, lui avais-je répondu, si je t'envoie balader, je le ferai entre quatre yeux, mais je ne vais pas juste arrêter de t'écrire ou ne plus t'écrire du tout, c'est trop simple, n'imagine pas que ça se passera comme ça. Donc, mon coco, oui, on peut se fritter, mais non je ne suis pas une victime et je ne culpabilise pas." »

Je reviens sur cette lettre où, enfin, après quatre ans de correspondance, elle lui ouvre son cœur et ose dire ses sentiments. Ses yeux pétillent à nouveau au souvenir de ce moment charnière de leur histoire. « Je déballe tout, cartes sur table. Je n'ai pas encore reçu sa lettre, la lettre où lui aussi me déballe tout, parce qu'il l'a envoyée en

France et que moi je suis aux États-Unis. Je lui écris presque tous les jours pendant ces trois semaines. J'étais dans ce petit motel miteux, dans ce patelin paumé, mais je me sentais mieux après avoir crevé l'abcès. J'avais besoin d'évacuer tout ce qui s'était accumulé pendant quatre ans. » Puis c'est le retour en France, Sandrine découvre alors la lettre de Hank. À l'évocation de ce souvenir, vingt-sept ans après, elle affiche encore un immense sourire et ses yeux pétillent.

Sa joie est compréhensible, ses sentiments sont partagés, elle est donc comblée, mais je m'interroge : ne s'est-elle pas immédiatement posé la question de l'effet d'une telle histoire sur sa vie ? « Non, répond-elle, catégorique. Je n'ai pas du tout envisagé comment ça allait affecter ma vie, mon quotidien, ma vie de famille, ma vie sociale, ma vie professionnelle. J'avais redémarré un film. J'avais décidé de retourner le voir après ce film. »

Comme toutes les autres femmes que j'ai rencontrées, la question ne la préoccupe pas, du moins au début. Toutes à leur histoire d'amour, elles ne pensent pas à l'impact sur leur existence. Elles vivent dans l'instant présent, incapables de se projeter hors de leur bulle amoureuse.

Une sensation de retrouvailles

Arrive enfin la première rencontre. Sandrine va voir et parler à celui qu'elle aime depuis plus de quatre ans : « Lors de la première visite, une visite spéciale, on a deux fois quatre heures, sur deux jours. Ça compte comme une visite quand on se trouve à plus de 500 kilomètres de la prison. On accorde un parloir plus long. On est séparés par une vitre[4]. Même après vingt-sept ans, je ne connais pas son épiderme, je ne connais pas son odeur ni le goût de ses baisers. La seule mémoire sensorielle qu'on a l'un de l'autre, ce sont nos regards, nos voix, le son de nos voix, le son de nos rires. Quand on met la main contre la vitre, on ne se touche pas… [Elle prend un ton grave, sa voix se fait plus rauque.] Je ne l'ai jamais étreint. Je ne pourrai le prendre dans mes bras que s'il est libéré… ou s'il est exécuté. On me rendra alors son corps, tout de suite après, pendant qu'il est encore chaud. Voilà… C'est comme ça que ça se passe, les familles récupèrent les corps super vite, justement pour cette raison. Et même lors de la dernière visite, on ne peut pas se toucher, à un moment on avait essayé d'obtenir qu'il soit transféré à la prison de Huntsville, parce que les cellules y ont des barreaux, pour au moins se tenir la main… C'est une torture terrible. Je me souviens d'une visite à la Saint-Valentin où on s'est dit des choses très personnelles, très tendres… C'était confidence sur l'oreiller, mais par téléphone interposé. On était tout près malgré la vitre. On était seuls au monde. On avait oublié l'environnement toujours très bruyant de ces parloirs. Parfois, au contraire, il y a des visites insupportables, où on ne s'entend plus, où on n'arrive même plus à se parler. Les rares fois où j'ai rêvé de lui, on était au parloir et à un moment on va pour poser nos mains sur la vitre… mais il n'y avait plus de vitre ! C'était magique. Une autre fois, je l'ai vu mort. Une seule fois. Mais je n'ai pas vraiment fait de cauchemars tout au long de ces années. »

Elle se reprend. Elle revient à sa première visite. Ses yeux s'illuminent à nouveau : « Quand je me suis assise, il était là, de l'autre côté de la vitre. Je n'ai pas tout de suite décroché le téléphone. On s'est regardés. Je n'étais pas du tout intimidée. J'ai eu le sentiment qu'on se retrouvait. Et

on a décroché le téléphone. Avant de prononcer le premier mot, on a éclaté de rire. On avait vraiment cette sensation de retrouvailles, comme si on ne s'était pas vus depuis je ne sais pas combien de temps. Je souhaite à tous les couples dans le monde de vivre des moments d'une telle intensité. Combien de fois je vois dans la rue ou dans le métro des couples qui se tiennent par la main sans même se regarder, qui s'effleurent, ce sont des gestes tendres, je te remets ton col ou je te remets tes cheveux ; et il y a des moments où ça me détruit parce qu'ils ne savent pas la chance qu'ils ont ! Nous, la séparation physique est imposée. Un jour, j'étais chez des copains qui se sont engueulés pour une histoire de poubelle, je les ai regardés et je leur ai demandé d'arrêter. "Vous vous rendez compte, je leur ai dit. Vous vous aimez, vous êtes ensemble, vous êtes en bonne santé, vous avez deux enfants qui vont bien et vous êtes en train de vous prendre le chou pour une histoire de poubelle ! Vous savez, moi, ce que je donnerais pour pouvoir avoir le centième de ce que vous avez !" Ces deux fois quatre heures sont passées hyper vite. On ne s'est pas ennuyés une seconde. On a ri ! Aujourd'hui encore, il y a des parloirs où l'on éclate de rire, on se raconte des trucs, on chante. Parfois c'est dur, c'est triste. On a un copain qui a été exécuté en août et il était en dernière visite pendant qu'on était au parloir. Hank n'a plus beaucoup la notion du temps. Comme la plupart d'entre eux, il a été placé à l'isolement dès son arrivée dans le couloir de la mort. Vingt-trois ans qu'il est à l'isolement ! Psychologiquement, les ravages sont énormes ! Mais oui, ce parloir est plein de vie. Eux, les détenus, vivent avec la mort, c'est évident. Depuis que Hank a été incarcéré, en mars 1995, il y a eu quasiment cinq cents exécutions rien qu'au Texas ! Il a perdu beaucoup d'amis. Ça restera son plus gros traumatisme. Dans la survie, il y a aussi beaucoup de joie. Ils sont très solidaires les uns envers les autres, si on met à part les gangs et ceux qui ne peuvent pas se supporter, les Noirs, les Hispaniques, les Blancs…

– Et vous tombez amoureuse de Hank lors de cette première visite ?

– Je ne vais pas tomber amoureuse, je vais retrouver un homme. Je me reconnais. On peut tomber amoureux comme on tombe en désamour, aimer quelqu'un et être amoureux, ce n'est pas du tout la même chose. Enfin, je pense que ce n'est pas la même chose. Aimer, c'est une évidence et c'est un engagement. Pour moi, c'est un engagement à vie. Marié ou pas marié, peu importe. Être amoureux, c'est génial, c'est une

forme d’ivresse, c’est un truc qui te porte, qui te transporte, tu es dans les nuages jusqu’au jour où, pour une raison ou pour une autre, tout peut basculer. Quand on aime réellement quelqu’un, on s’aime toujours. On s’aime différemment, mais on s’aime toujours. Donc oui, on s’est retrouvés, comme si on s’était toujours connus et qu’on reprenait le cours d’une conversation. On n’est pas toujours d’accord, mais on s’est reconnus…

– Vous êtes pourtant très différents sur beaucoup de points…

– Culturellement, c’est vrai, on vient de milieux extrêmement différents, on a des perspectives très différentes. Par exemple, le féminisme, ce n’était pas son truc. Mais c’est normal, lui vient de la cambrousse, en Virginie, il est né en 1962. Moi aussi, je suis née à la campagne, mais il a une culture très différente : il est l’aîné d’une fratrie de quatre, il a vécu vraiment dans cette cambrousse – si je trouvais un équivalent en France, je dirais qu’il est né au fin fond de l’Ariège –, en outre il a grandi avec des hippies. Moi, je suis la fille d’un médecin de campagne, d’une mère au foyer. Alors oui, il y a des différences, mais comme tu peux avoir des différences d’opinion avec n’importe qui, au travail ou ailleurs. Mais ces différences sont complémentaires pour moi et pour lui. Elles nous rapprochent et c’est d’autant plus fort. Et on s’écoute beaucoup. Parfois, quand je lui dis qu’il a raison, il n’en revient pas, il se marre. Il me chambre toujours en me reprochant de toujours donner raison aux femmes. Ce que j’apprécie aussi chez lui, c’est qu’il est le premier à reconnaître quand il a tort. Au début, il était toujours très brut de décoffrage, très cassant, sans prendre en compte la sensibilité de ses interlocuteurs. Moi, j’étais très diplomate, peut-être trop. J’ai appris à casser certaines barrières et lui a appris à modérer et à moduler sa façon de s’exprimer. Je suis restée trois semaines. Deux fois quatre heures de visite la première semaine. Les deux suivantes, on a eu deux heures, parce que c’est un parloir par semaine dans le meilleur des cas. Il m’est arrivé de faire des allers-retours au Texas pour le voir juste deux heures ! Bref, après ces trois semaines, je suis rentrée en France. »

Cette première rencontre aurait pu mettre un terme à cette histoire somme toute lointaine et épistolaire. Mais Sandrine a la confirmation qu’elle attendait. C’est lui. Pour elle, c’est une évidence. Dans quel état

est-elle après cette première secousse ? Après ce rendez-vous tant attendu et la découverte concrète de cet homme, de la réalité de sa condition ? Je l'interroge sur ce retour en France. Ce premier voyage après quatre ans de lettres l'a donc confortée dans son idée, dans son amour. Est-ce le moment de le dire autour d'elle ? À sa fille notamment ?

« Non, je ne lui ai rien dit parce que je ne savais pas où ça allait m'emmener. Elle avait 14 ans, on avait déménagé juste avant, je m'étais séparée de son père, il y avait l'année scolaire à finir. Cela dit, elle s'est très vite rendu compte qu'il était très présent dans ma vie, qu'on s'écrivait souvent, d'autant que j'y suis retournée deux fois encore, en 2000 et en 2001. Aujourd'hui, ma fille a 35 ans. Je pense que, pour elle, Hank lui a pris sa mère, enfin, le Texas lui a pris sa mère, la lutte abolitionniste lui a pris sa mère. Il faut dire que je l'ai élevée toute seule. Un jour, je lui ai demandé comment elle aurait réagi si j'avais refait ma vie. Elle m'a répondu qu'elle ne l'aurait jamais accepté. On est très proches, mais c'est moi qui en parle. Elle ne me pose jamais de questions. Quand elle a eu 18 ou 19 ans, j'ai essayé de crever l'abcès, mais elle m'a reproché d'être trop souvent au Texas, que je ne me préoccupais pas d'elle. »

Comment ne pas comprendre les reproches non avoués d'une adolescente de 14 ans qui voit bien que sa mère vit une situation inhabituelle et qu'elle lui échappe ? Comment ne pas comprendre les interrogations d'une jeune fille elle-même en train de se construire ? Il y a forcément une part d'égoïsme chez Sandrine. Je ne la juge pas. Elle a fait ce qui lui semblait juste pour son enfant. Elle a probablement voulu la protéger.

Je lui demande si les revendications de sa fille étaient liées au fait qu'elle avait un homme dans sa vie, ou au fait qu'il s'agisse de cet homme-là précisément ? « Les deux à la fois. Il y a le fait qu'elle m'a quand même demandé à plusieurs reprises si j'étais sûre qu'il était innocent. Le fait qu'il aurait pu être un vrai meurtrier l'inquiétait. C'est ce qu'elle m'a dit. Quand j'ai fini mon documentaire[5], la monteuse l'a gravé sur un DVD. On a eu un déjeuner de famille chez ma sœur et je l'ai montré. Toute la famille l'a regardé. Elle n'a rien dit, mais j'ai vu qu'elle avait pleuré. Elle m'a dit : "C'était dur, mais on en reparlera plus tard." Elle ne supporte pas que je souffre et là elle m'a vue dans une situation

extrême, juste avant la date d'exécution, cette pression qui monte, qui monte. Je pense surtout qu'elle a peur pour moi. Cela me préoccupe. Ce n'est pas qu'elle rejette Hank. Il lui a écrit une super lettre. Elle ne lui a pas répondu. Moi, j'aurais bien aimé l'emmener voir Hank, mais à l'époque non seulement on n'avait pas les moyens, mais en plus je ne pense pas qu'elle aurait été partante. Je pense que, si elle l'avait rencontré, ce serait sans doute très différent. »

Sa fille a peur pour sa mère, peur qu'elle soit amoureuse d'un homme dangereux, mais peur aussi qu'elle souffre. Cette histoire d'amour affecte évidemment les proches. Et les amis ? Qu'en est-il ? Chez toutes celles que j'ai interviewées, rares sont ceux qui n'ont pas déserté. Sauf pour Sofia, évoluant dans le même milieu professionnel que Sandrine. « Avec les amis très proches, on en parle assez librement. Certains ne savent pas trop comment aborder la question. Je les y encourage pourtant. Quand on sent que les gens n'osent pas aborder la question, qu'ils tournent autour du pot, qu'ils essaient de me ménager, en fait, ça me met mal à l'aise. Je préfère les questions directes. Dans ma famille, personne ne m'a dit : "Non mais, tu es folle ! Comment tu peux faire un truc pareil ? Tu te rends compte dans quoi tu as mis les pieds ?" Ça ne veut pas dire qu'ils ne l'ont pas pensé, mais c'est un autre débat. »

Le voilà donc, le premier impact concret : le rapport aux autres, aux copains, à la famille et à sa fille en particulier. Même si Sandrine a la chance d'avoir une fille et une famille aimantes, ainsi que des amis à l'esprit ouvert, il y a tout de même cette distance, cette gêne et ces interrogations, ces craintes que son histoire suscite chez ceux qui l'aiment.

Quand les nuages s’accumulent

Second impact, matériel celui-là : ces voyages, il faut bien les financer. « Il est obligatoire de faire des arbitrages, explique Sandrine. Pas de vacances, notamment. Je ne sais même plus ce que veut dire le mot “vacances”. »

Je lui pose une question qui me trotte dans la tête depuis que j’ai découvert son existence : est-ce la militante qui est tombée amoureuse du condamné à mort ou est-ce la femme qui est tombée amoureuse d’un homme ? « C’est la femme, répond-elle sans hésiter une seconde. Ce qui a fait que nos vies se sont croisées, c’est le militantisme, parce que je ne me serais pas forcément intéressée à des condamnés si je n’avais pas été militante, mais notre relation personnelle n’a rien à voir avec mon militantisme. Ce sont deux choses séparées. »

La vie de Sandrine est désormais rythmée par ces allers-retours. Et puis il y a eu le 11 septembre 2001, l’attaque des islamistes, les Tours jumelles de Manhattan qui s’effondrent et changent la face du monde… « Plus de courrier, plus rien pendant des mois, se souvient-elle. Juste avant, j’étais allée au Texas pour le voir. Il était censé avoir deux visites de deux heures dans le mois, puisqu’il était au niveau deux. Mais il était encore au mitard et, quand j’arrive, on m’annonce qu’il est au niveau trois et qu’il a déjà eu sa visite du mois ! Je suis repartie la mort dans l’âme. Je ne savais rien. Je ne savais pas s’il allait bien ou mal, ni dans quel état il était. On se moque de savoir que le visiteur vient de loin comme moi. Il est au mitard. Point. Je ne savais pas s’il avait été passé à tabac ou s’il avait un problème de santé. Je n’ai pas eu de nouvelles pendant plusieurs mois ! »

Je constate que Sandrine s’efface quand elle me raconte son histoire. Elle me parle de Hank, encore Hank, toujours Hank. Elle craint pour lui, s’angoisse pour lui, se bat pour lui, mais j’ai l’impression qu’elle s’oublie. Alors elle, dans cette histoire, comment va-t-elle, comment vit-elle ? Elle me dit qu’elle vit au jour le jour. J’insiste : comment se sent-elle ? *Quid* de ses états d’âme ? Sandrine ne se cache pas derrière son

petit doigt, elle ne joue pas les héroïnes, la femme de fer que rien n'atteint : « À ce moment-là, reconnaît-elle, je suis hyper angoissée ! Je rentre, je reprends l'avion, alors que je ne l'ai pas vu. Seize mille kilomètres aller et retour pour rien. À l'époque, cette prison était extrêmement violente. Donc j'imagine tout ! Tout. Comme il était au mitard depuis déjà un bon moment, j'ai pensé que ça devait être l'enfer ! Que s'était-il passé ? Et j'attends. J'attends des nouvelles et je n'en ai pas puisqu'on n'a pas de courrier… »

Bien évidemment, cela a un impact sur sa vie. Elle est sur les nerfs. Le stress se conjugue au quotidien. Peu de gens peuvent comprendre, dit-elle. Psychologiquement, cela devient très dur. L'impression de ne plus rien maîtriser, de ne plus rien contrôler, d'être au bout de sa vie. Elle est épuisée. Aucune aide pratique sur laquelle compter, sur le plan médical notamment. Depuis des années, elle cherche un psy, elle en a vu un à deux reprises. Pas plus. Trop cher. J'apprends ainsi qu'elle est au RSA depuis trois ans. Il faudrait qu'elle en voit un rapidement, parce qu'elle estime que le point de non-retour n'est plus très loin… Elle n'en peut plus. Vingt-sept ans de combat, vingt-sept ans à vivre au gré des décisions de l'administration pénitentiaire l'ont épuisée. Sandrine la battante, Sandrine la combative, Sandrine qui refuse de baisser les bras admet être usée, fatiguée.

« Celle qui protège » aurait besoin d'être protégée. « Celle qui aide les hommes » aurait besoin d'être aidée…

Sandrine vit donc désormais au RSA : son histoire d'amour pour Hank a-t-elle aussi eu raison de son boulot ? « Disons qu'il y a une concomitance de choses : il y a le fait qu'à partir du moment où Hank a eu des dates d'exécution – en 2010-2011, il y en a eu trois, dont une où il est passé vraiment tout près –, je n'étais pas du tout disponible. Ce n'était pas le moment pour les tournages de deux ou trois mois. »

J'en conclus que ses employeurs ont dû se lasser, mais surtout qu'elle a hypothéqué sa vie pour cette histoire. Elle le concède en tempérant : « Ma vie n'est pas entièrement tournée vers Hank, mais elle est clairement coupée en deux. La difficulté, c'est d'arriver à exister dans ma vie ici, tout en étant là-bas avec lui. Il a mis du temps à comprendre, car ce qu'il voudrait, c'est que je m'installe là-bas. Je lui ai expliqué

pourquoi c’est impossible pour moi de vivre aux États-Unis, surtout pas au Texas, je ne peux pas ! Entre la malbouffe, les mentalités, enfin tout… Même si j’ai de très bons amis au Texas qui sont abolitionnistes, qui sont des militants formidables… mais je ne peux pas ! Quand j’y reste deux mois, je suis contente de rentrer. »

Point positif : comme pour Sofia, le monde du cinéma ne lui a pas tourné le dos. Une fois encore, je me demande s’il en aurait été de même dans un autre milieu. Je repense à Élisabeth, lâchée par ses amis d’avant, qui n’ont pas accepté qu’elle puisse vivre une histoire avec Lelandais.

Sandrine ne se contente pas d’aimer Hank et de lui envoyer des lettres. Très vite, elle se plonge dans son dossier. Avant même de lui avouer ses sentiments, elle travaille sur son affaire, convaincue de son innocence. Ce sera le combat de sa vie.

« Je dirais que je m’y suis collée probablement au bout de la deuxième année de correspondance, en 1998. À l’époque, je n’avais pas de contact avec son avocat. J’ai dû me plonger dans le droit américain pour comprendre le fonctionnement entre la juridiction fédérale et celle de l’État. C’est assez complexe. Même les avocats ont du mal à s’y retrouver. Il y a eu des audiences où je me suis rendue.

– Pourquoi ce besoin d’être aussi présente, pourquoi ne pas laisser faire les avocats ?

– Je voulais qu’il sache qu’il était soutenu à 100 %, quoi qu’il arrive. Ça me permettait aussi de l’aider à prouver son innocence, mais ce n’était pas pour me rapprocher de lui, on était déjà très proches. Je ne pouvais pas juste lui écrire pour lui parler de la pluie et du beau temps…

– Si vous l’aviez cru coupable, vos sentiments auraient-ils été différents ?

– Ça, franchement, je ne sais pas, répond Sandrine après avoir marqué une pause. Je ne sais pas vraiment, parce que d’abord l’innocence, la culpabilité, on n’en est jamais sûr à 100 %. On a travaillé très longtemps avec un très grand professeur de journalisme aux États-Unis, qui d’ailleurs l’a sauvé puisqu’il a fait rouvrir son enquête par des étudiants. Ce professeur m’a dit de faire attention. Je lui ai répondu que je n’étais pas née de la dernière pluie, sachant très bien que quelqu’un sous

l’emprise de la drogue et de l’alcool peut faire des choses dont il ne se souvient absolument pas. Moi, mon point de vue, ma conclusion, se basent sur des faits avérés, des éléments scientifiques, entre sa condition physique, la scène de crime, ce qu’on a pu retrouver… et puis les résultats des tests ADN. Mais si, à un moment donné, on avait trouvé son sang mélangé à celui des victimes, je ne sais pas ce que j’aurais fait. Émotionnellement, est-ce que ça aurait créé une rupture ? Je ne pense pas…

– Vous sentez-vous responsable envers lui ?

– Il y a un engagement. Je ne m’étais jamais mariée et j’ai toujours dit que je ne me marierais qu’une seule fois. Je le lui ai dit quand il me l’a demandé…

– C’est lui qui vous a demandée en mariage ?

– Oui, il a mis un P.-S. au bas d’une lettre…

– Un P.-S. ? Un *post scriptum* ?

– Oui. “P.-S. : Au fait, il faut qu’on se marie !” C’était en mai 2008. Quinze jours après, on était interdits de visite et de courrier !

– Drôle de demande !

– Oui. “Il faut qu’on se marie”, comme ça, sans explication ! Dans ma réponse, je lui ai dit qu’on en parlerait quand on se verrait. Et je lui ai demandé s’il y avait une urgence, tout en lui expliquant que je n’avais jamais ressenti le besoin de me marier. Il voulait que notre relation soit vraie, reconnue, qu’elle existe et que mon engagement aille jusque-là. »

Vu de l’extérieur, j’ai le sentiment que Hank ne cesse d’exiger des gages. Je lui demande si ce n’est qu’une vue de l’esprit de ma part. Elle réagit : « Je pense qu’il avait besoin d’être rassuré. Il a vécu des déceptions amoureuses dans sa vie, quand il était encore en liberté. Il avait du mal à faire confiance à quelqu’un. Qu’il ne me fasse pas confiance – c’est arrivé – m’était insupportable ! Qu’il puisse remettre en question ce rapport de confiance entre nous, avec la hauteur de mon engagement, avec tout ce que j’ai donné, c’était insupportable. Je lui ai expliqué que, si la confiance n’existait pas entre nous, on était en train de perdre notre temps tous les deux.

– Au fond, vous vous êtes mariée plus pour lui que pour vous ?

– C’est vrai que ça n’a pas changé ma vie… Enfin si, les choses ont changé quand il y a eu des dates d’exécution. Étant mariée, j’ai eu droit aux dernières visites bien sûr, puisque ça, ils ne pouvaient pas me les enlever, même si j’étais interdite de visite… »

Quatre ans d'absence

À la suite de ce courrier de 2008, avec ce *post-scriptum* dénué du moindre accent romantique, Sandrine se rend à nouveau au Texas. Mais les choses vont encore se corser : « Je vais au parloir et je vois sur mon bon de visite un code inscrit à côté de mon nom. Je ne sais pas ce que c'est. Hank me dit que ce sont des codes liés aux autorisations de visite. Il signifie que je peux le voir "à la discrétion du directeur". Je n'en sais pas plus. La semaine suivante, je reviens et Hank me conseille de voir le directeur pour avoir des explications. J'apprends ainsi que le code signifie que le directeur est en train de m'interdire de visite ! Je lui demande de m'expliquer pour quelle raison. "Vous allez recevoir une lettre", me répond-il. Je lui rappelle que je suis au Texas et que la lettre va arriver en France. Et comme une idiote, je lui demande si on pourra toujours s'écrire. Il me répond par l'affirmative. Mais, quand je reçois la lettre, il avait rajouté l'interdiction de correspondance ! Donc on est interdits de visite et de correspondance !

– Pourquoi une interdiction aussi radicale ?

– Même si la médiatisation du dossier de Hank ne plaît pas à l'administration, ce n'est pas la raison principale. C'est plutôt parce qu'ils n'ont jamais eu aucun moyen de pression sur Hank. C'est un rebelle. Il se bat pour ses droits et ceux des autres détenus. Il a déposé des plaintes contre l'administration pénitentiaire, qu'il a gagnées au tribunal. Rien ne le faisait plier. Quand il a demandé qu'on se marie, ils en ont conclu que j'étais le maillon faible. En plus, entre-temps, le sous-directeur avait décidé de réinterpréter le règlement des visites spéciales, qui ne pouvaient plus avoir lieu une fois par mois pour les visiteurs qui venaient de loin, mais une fois par voyage ! Alors j'ai lancé une pétition que j'ai envoyée aux journalistes locaux. C'est remonté jusqu'au directeur de l'administration pénitentiaire, qui a publié un démenti complet. Le sous-directeur m'a haïe. Ils ont riposté en montant une cabale contre Hank, l'accusant de m'avoir transmis un code pour envoyer de l'argent à d'autres détenus pour faire du trafic ! J'ai dû prendre une avocate pour récupérer et m'envoyer la lettre du directeur arrivée en France afin de faire appel. Cela m'a coûté mille dollars ! On peut faire

appel tous les six mois quand on est privé de visites et de courrier. Donc on a fait appel tous les six mois pendant les trois premières années. Après, j'ai arrêté. Je n'en pouvais plus. »

Pendant quatre ans, de 2008 à 2012, Hank et Sandrine ont donc été séparés par la force d'une administration tracassière. Quatre ans sans voir celui ou celle qu'on aime. « Heureusement, pour la correspondance, me raconte-t-elle, le consulat de France m'a beaucoup aidée. Ils ont essayé de récupérer mon droit de visite, en vain. En revanche, l'administration n'avait jamais parlé de la correspondance et Hank avait une date d'exécution fixée au mois de février 2010. Après le refus d'une visite, le consulat a rétorqué qu'il y avait une date d'exécution et que j'aurais pu récupérer au moins mon droit à la correspondance. L'administration a été prise de court et a donné son accord. J'ai pu lui écrire quinze jours avant la date de l'exécution. »

Je comprends la rage qui anime Sandrine, sa passion, sa fougue et en même temps l'immense fatigue qui la terrasse depuis toutes ces années. La seule façon de tenir ? Être dans l'action. « C'est pour ça que le dossier a été très médiatisé en France et aussi beaucoup aux États-Unis, où j'ai été interviewée sur une radio. J'ai même été invitée chez le très célèbre Larry King, sur CNN. Je n'ai accepté aucune autre interview aux États-Unis. Il n'aurait été question que de moi et de mon combat abolitionniste, au détriment du dossier de Hank. Et moi je ne veux que ça : qu'on en parle. Je veux que les journalistes se focalisent sur les faits contenus dans son dossier. À cette époque, je suis dans l'action, tout le temps : réseaux sociaux, pétitions, manifestations, demandes de tests ADN, passes d'armes avec la procureure, avec le shérif, etc. La liste des dysfonctionnements et des lacunes dans le dossier ne cessait de grossir ! Tout ça m'a portée. Heureusement que je pouvais au moins écrire à Hank. »

Sandrine m'explique avoir rencontré des amis aux États-Unis, devenus très proches, eux aussi abolitionnistes. Ils se soutiennent mutuellement. Notamment une très bonne amie chez qui elle loge depuis 2002, à Houston, loin des chambres impersonnelles et déprimantes des motels texans.

Dans ce va-et-vient incessant entre deux continents, dans ce combat à l'issue incertaine, dans ce quotidien fait de plus de déceptions que de satisfactions, face à l'hostilité, face à un amour qui ne peut totalement s'exprimer, Sandrine est-elle heureuse ?

« Je ne suis pas heureuse de vivre coupée en deux, me confesse-t-elle sans hésiter. Je ne suis pas heureuse quand je pars, quand je le quitte et qu'il est encore dans cet enfer et que je ne sais pas s'il en sortira vivant et lui non plus, même s'il est quand même relativement optimiste par rapport à la décision de la cour d'appel qu'on attend. Mais bon, tout reste possible. De toute façon, le bonheur, c'est très subjectif. Qu'est-ce qui rend heureux ? Chacun voit midi à sa porte…

– Avez-vous des regrets, parfois ?

– Ah non ! Si c'était à refaire, je le referais. Il y a certaines choses avec lui que je ferais sans doute différemment, mais je ne regrette rien. Je pense que trop longtemps je l'ai laissé me dicter les choses. J'ai accepté trop de choses. Il y avait une forme d'emprise parfois difficile à vivre. Quand je l'envoyais balader, il était très étonné parce que jamais personne ne lui tenait tête. On est un couple comme les autres en fait. On s'adore comme on s'engueule. J'ai appris à apprécier des choses toutes simples de la vie de tous les jours, ces choses qu'on prend pour acquises quand on est dans le monde libre parce qu'on ne se pose pas de questions. J'y pense par exemple quand je vais au supermarché, quand je vois le choix qu'il y a et quand je vois comment eux mangent mal. Cette vie coupée en deux a changé beaucoup de choses, surtout dans ma vie professionnelle. On avait des échéances courtes avec Hank et j'étais concentrée là-dessus. Mais il faut vivre. Les factures continuent de tomber… Quand je devais être au bureau tôt le matin pour préparer un tournage, je me levais à 5 heures parce que j'avais des choses à faire en ligne pour Hank avant de partir. Ça n'a jamais affecté mon travail, les producteurs et l'équipe ne s'en sont jamais rendu compte. Pourtant, quand mon histoire a été connue, ceux qui me faisaient travailler ont dû penser que je vivais d'amour et d'eau fraîche, d'autres ont eu peur et ne l'ont pas dit et ont cessé de travailler avec moi. Ils sont charmants au demeurant, si on se croise on s'appelle, mais c'est un sujet qui est… embarrassant. Ça les gêne, ça les dérange, c'est un sujet qui met les gens mal à l'aise.

– Vous a-t-on dit, à un moment ou un autre, que vous étiez dingue, folle, tarée ? Qu'il fallait avoir perdu la tête pour tomber amoureuse d'un homme condamné à mort pour un triple homicide ? C'est ce que j'ai entendu tout au long de mon enquête quand j'évoquais autour de moi le sujet de mon livre, et c'est ce que j'ai lu sur les réseaux sociaux à la suite d'articles évoquant ces amours hors norme…

– Personne ne me l'a jamais dit. Ça ne veut pas dire qu'on ne l'a pas pensé. Mais en face, non, jamais. Il ne faut pas se leurrer, on te fait des ronds de jambe quand on a besoin de toi et puis après tu prends des coups de couteau dans le dos quand tu n'es pas là. Cela dit, ce que pensent les autres, franchement, je m'en fous.

– Et aujourd'hui, maintenant que vous êtes au RSA, comment vivez-vous ?

– J'ai dû faire beaucoup de sacrifices. J'ai lâché mon appartement il y a deux ans. J'ai une amie suffisamment argentée qui est une sorte de mécène qui me donne une enveloppe tous les ans pour mes voyages. Si jamais il y avait une urgence dans le dossier et que je ne pouvais pas partir, ce serait un drame ! Ça m'angoissait terriblement. Et tous les ans, elle mettait de côté une enveloppe de 3 000 ou 4 000 euros. Heureusement qu'elle est là, sinon je n'y arriverais pas. Même en habitant chez ma sœur, vivre avec 500 euros par mois, c'est compliqué. »

Que de sacrifices pour cet amour si particulier. Une vie scindée en deux au gré des évolutions du dossier de son mari, une impossibilité de partager une intimité, même relative, avec lui, une bagarre constante contre l'administration et la justice, plus de boulot, des collègues qui se détournent, une famille qui ne vous comprend pas toujours : il faut avoir une conviction chevillée au corps pour résister à tout cela et dire encore après vingt-sept ans : « Non, je ne regrette rien ! »

« Je paye le prix fort, insiste-t-elle, mais je précise que je ne suis pas masochiste. [Elle rit.] Je le redis, je ne regrette pas. Je morfle, mais je ne regrette pas.

– Qu'est-ce qui vous fait encore tenir debout ? Le militantisme ?

– Non, l'amour. C'est l'engagement. Quand on aime quelqu'un, on ne le laisse pas tomber. Jamais. On a eu des hauts et des bas, comme tous les

couples, mais je n'ai jamais regretté d'être restée. Là, ça va faire un peu plus de vingt-six ans que ça dure. Je vais avoir 62 ans dans deux mois. Tous les deux, on est super fatigués. Je crois qu'en vingt-six ans c'est la troisième fois que je le vois avec le moral dans les chaussettes. Je lui ai donné le peu d'énergie qu'il me reste pour le remonter, mais là je suis vidée… Je viens de rentrer, je suis à genoux, je n'en peux plus, je suis extrêmement fatiguée, mais je vais me remonter, il faut que je recharge mes batteries. »

Sandrine est un mélange de force et de vulnérabilité. Elle refuse d'être une victime. Elle a choisi sa vie, elle assume. Tout. En même temps, elle est lucide, elle sait ce que lui a coûté cette histoire, elle sait que les combats qu'elle a menés l'ont usée, elle sait combien la route est encore longue. Mais elle tient par amour, avec cette conviction inébranlable que le dossier de Hank a été mené en dépit du bon sens, que les preuves de son innocence sont irréfutables. Sandrine le crie haut et fort : son mari est innocent des crimes qu'on lui impute.

Nous en étions restés à ce *post-scriptum* sur une lettre où Hank la demande en mariage. À quoi ça ressemble, un mariage avec un détenu confiné dans le couloir de la mort d'une prison du Texas ?

« À l'époque, le Texas n'autorisait pas les mariages dans les prisons, il fallait se marier par procuration. Problème : c'est le moment où je n'avais pas le droit de lui écrire ! Donc c'est l'amie chez qui j'habitais à Houston et avec qui il correspondait de temps en temps qui lui écrit, qui lui envoie le formulaire. Comme j'étais allée retirer une licence de mariage, il y avait un papier à remplir. Il fallait qu'il choisisse la personne qui allait le représenter, puisque lui ne pouvait pas y être, évidemment. Il a écrit à sa mère pour lui demander un certificat de naissance, le temps que je récupère tout ça, puis en octobre 2008 je reviens pour un documentaire – je travaillais avec Anne Gintzburger, qui faisait un documentaire sur Thomas Miller. Je suis restée peut-être une dizaine de jours de plus. Il a vite fallu caler une date parce que la licence de mariage n'est valable qu'un certain nombre de jours. Et c'est ma meilleure amie de Houston qui a pris la place… de Hank ! J'ai eu l'impression de me marier avec elle ! C'est un juge de paix qui nous a mariées dans une salle de tribunal. Après, elle lui a envoyé une copie de nos vœux, qu'avait préparée le juge

de paix. Voilà comment on s'est mariés. Je suis allée dîner avec mon amie et une autre très bonne amie que j'appelle ma "mama texane". »

Quelle étrange cérémonie. Je l'imagine, seule, dans un bureau anonyme et déprimant, disant oui à une amie figurant Hank et repartant avec son papier sous le bras. Même si elle n'est pas de celles qui rêvent d'un mariage de princesse, celui-ci doit tout de même laisser un goût amer ? « Non, je suis triste parce qu'il n'est pas là et que je ne peux même pas lui dire ce que je ressens, parce que je ne peux pas lui parler. » Une fois de plus, Sandrine prend sur elle. Ce mariage, elle ne l'a encore annoncé à personne, ni à sa fille, ni à sa sœur, ni à sa mère. Elle leur dira à son retour en France : « Je n'ai pas pensé à leur envoyer un mail avant. À mes yeux, cela ne les concernait pas. »

La voici devenue Sandrine Ageorges-Skinner. Pour autant, cela ne change rien à ses interdictions de visite : « Je le revois en 2010, avant ses dates d'exécution, où on était censés avoir deux jours et demi pour nous. Mais ses filles, qui ne le connaissaient pratiquement pas – l'une ne se souvenaient pas de lui et l'autre l'avait vu la dernière fois quand elle avait 5 ans –, se manifestent. Évidemment, je leur ai laissé ma place. Donc, au lieu de se voir deux jours et demi, on s'est vus une fois une heure et une fois cinq minutes le dernier jour avant qu'ils ne l'emmènent à Huntsville. »

Cela signifie qu'elle se marie en 2008, mais ne revoit son mari que deux ans plus tard, la veille de ce qui devait être son exécution ! Il faut pouvoir tenir le choc. Comment ce couple n'a-t-il pas volé en éclats ? Il faut aussi sacrément aimer cet homme pour endurer tout cela, il faut être sûre que cet amour passionnel est réciproque, sûre du combat que l'on mène et de l'innocence de celui qu'on aime envers et contre tout !

Je note qu'elle n'a pas d'alliance. « Ma sœur m'a offert notre alliance, qui était trop petite, elle me l'a fait élargir, après elle était trop grande et il y a deux ans je l'ai perdue… Hank, lui, n'a pas le droit d'en porter une. Quand les condamnés arrivent dans le couloir de la mort, s'ils sont déjà mariés et qu'ils ont une alliance, ils peuvent la garder. Mais s'ils se marient pendant, c'est non. Ils n'ont droit à aucun bijou. Alors, de temps en temps, il se fabrique une fausse bague qu'il met pour les visites… »

Si Sandrine parle volontiers de sa sœur, elle ne dit rien de son frère. Je l'interroge à son sujet : « Il n'en parle pas. Ça le met mal à l'aise, m'a dit ma sœur. Ça le met mal à l'aise… Quant à ma mère, je sais qu'elle ne comprend pas, mais elle me soutient à sa façon. Elle me l'a dit. L'important est qu'elle soit là.

– Et les copines ?

– Je ne pense pas qu'elles me jugent, je pense que ça les intrigue. Elles posent des questions. J'ai remarqué qu'il n'y a pas le même regard entre les copains et les copines. D'abord les copains, les mecs, il y en a très peu qui en parlent. Peut-être par pudeur ou par gêne, ils ne savent pas trop comment aborder le sujet. Les filles, elles, sont beaucoup plus à l'aise pour parler de leur relation affective, de l'engagement. Je suis désolée de le dire, mais, sur toutes les grandes causes, il y a quand même beaucoup plus de femmes. Pour elles, l'engagement n'est pas un vain mot. Et l'amour est un engagement. Je me suis posé la question quand je me suis mariée. Je savais qu'il en avait besoin, tout en sachant qu'il n'y aurait pas de retour en arrière.

– Pensez-vous avoir changé après toutes ces années ?

– On a beaucoup changé tous les deux. J'ai appris à être plus tolérante. Lui aussi. Mais en même temps c'est conflictuel, parce qu'à l'isolement ils ont tous un ego surdimensionné, puisqu'ils ne vivent qu'avec eux-mêmes. Ils ne fabriquent pas de nouveaux souvenirs, ils revivent le passé, ils ruminent le passé. En plus, ils ont une mémoire qui se fane, c'est comme une vieille photo un peu sépia… On a beaucoup travaillé avec des experts sur l'isolement carcéral. Il connaît tous les symptômes qui sont liés au syndrome de l'isolement. Je les connais aussi. Les cycles d'humeur à l'isolement sont des cycles de parano, d'agressivité. Tous ces types sont des cocottes-minute, sans soupape. Donc c'est moi qui prends, alors j'ai besoin, moi aussi, de me sentir soutenue. »

Deux ans après son mariage, Hank doit mourir. Il va mourir. L'un et l'autre connaissent la date de l'exécution. Qui connaît la date programmée de la mort de celui qu'il ou elle aime ? Une souffrance abyssale. Un calvaire pour les familles. Certains diront : ils ont tué, ils méritent de mourir, tant pis pour les familles, les femmes et les enfants. Chacun pense ce qu'il veut. Personnellement, je ne peux m'empêcher

d’avoir de la compassion, non seulement pour les familles des victimes, c’est évident, mais aussi pour les proches des condamnés à mort, victimes également, d’une certaine façon.

Sandrine a bien sûr pris l’avion et se trouve au Texas. Elle me raconte cette « dernière » journée en apnée.

« La dernière visite se termine à midi. On s’était arrangés pour que ses filles passent en premier. Pas parce que je ne voulais pas qu’elles soient les dernières à le voir, mais parce qu’on est extrêmement maltraités quand on passe en dernier, on vous vire *manu militari*. Pour tenir, je suis encore dans l’action. Même à une demi-heure de la fin. Pas d’acceptation, jamais. On est suspendus à une décision de la Cour suprême. La stratégie de Hank l’a sauvé. Contre l’avis de ses avocats. Je m’explique. C’est compliqué. Quand il a demandé les tests ADN au civil, on le lui a refusé en lui disant qu’il fallait faire la demande au pénal. Au pénal, on lui avait déjà refusé deux fois et, dans certains États, on peut les demander au civil et pas au pénal, dans d’autres on peut demander au civil ou au pénal. Il y avait donc un problème d’uniformité au niveau fédéral. Et Hank a posé la question à la Cour suprême : “Est-il normal que dans l’État du Texas on ne puisse se pourvoir qu’au pénal pour demander des tests ADN, alors que dans un État voisin on peut se pourvoir au civil et dans d’autres États au civil et au pénal ?” La Cour suprême a fini par accepter cette question. Donc je suis là, dans le combat. J’arrive pour ce tout dernier parloir, la dernière heure. Tout le temps, je me disais : “Respire, respire, respire !” Quand j’arrive, la surveillante m’annonce que je ne peux pas rentrer parce que les filles de Hank sont là, toutes les deux, et il ne peut pas y avoir plus de deux personnes au parloir en même temps. J’insiste et lui dis d’en faire sortir une. En deux jours et demi, je n’ai vu Hank que trois quarts d’heure ! Je leur avais donné du temps de visite, mais moi aussi j’avais besoin d’être avec lui. C’est Nathalie qui sort, sa fille aînée, avec qui il a beaucoup d’affinités. Quand j’arrive, son autre fille est en train de pleurer. Hank me fait des signes désespérés, il ne sait plus quoi faire… Je la prends dans les bras, je la rassure, je lui dis que ça va aller et qu’il va avoir un sursis… Je le dis parce que je le pense et pour me rassurer aussi. Là-dessus arrive un prêtre pour une cérémonie religieuse. Hank est d’accord. Il m’a dit de ne pas m’inquiéter, que ça allait prendre dix minutes. Et ça a duré vingt bonnes minutes. Nous n’avions plus que cinq minutes pour nous dire au

revoir. On était quasiment la tête collée contre la vitre. Puis j'ai vu deux gardiennes qui m'attendaient. À midi moins deux, alors que la visite était censée finir à midi, elles m'annoncent que c'est l'heure ! Je lui ai dit : "À tout à l'heure. J'en suis sûre, à tout à l'heure ! – Je te retrouverai, m'a-t-il répondu, d'une façon ou d'une autre. – Je ne suis pas inquiète, je sais que tu vas vivre. Je t'aime, à tout à l'heure…" Et ils l'ont emmené à Huntsville, chaînes aux pieds, à la taille et aux poignets. Moi, je dois quitter la prison, encadrée par les deux gardiennes. Elles ne m'adressent pas un mot, pas un regard. Une fois sur le parking, elles avancent vers ma voiture, je les suis et là, autour de ma voiture, une dizaine de gardiens, avec chapeaux de cowboys et armes automatiques. Maryse Burgot, une journaliste de France 2, était là aussi. Elle a ouvert son coffre en vitesse pour prendre sa caméra. Elle se fait hurler dessus parce qu'elle n'avait pas demandé l'autorisation de filmer. Je regarde les policiers et je leur demande s'ils craignent que je tente une prise d'otage avec mon petit porte-monnaie et mes clés ! Cela m'a mise en colère, mais ça m'a boostée ! Ça m'a mis un coup d'adrénaline ! Je suis retournée à l'hôtel, j'ai récupéré sa fille aînée, on a rangé nos affaires. J'avais perdu la notion du temps. Hank m'a téléphoné, il devait être 15 heures. Il me raconte que les gardiens qui le détestent le plus lui ont fait une haie d'honneur en lui disant des horreurs, qu'il allait souffrir, qu'il allait mourir, qu'il aurait ce qu'il mérite, etc. "Tu crois qu'il va se passer quoi ?" me demande-t-il. Quand je lui ai dit qu'il allait vivre, il a eu un éclat de rire phénoménal, un éclat de vie. Pour moi, c'était un éclat de vie. Puis on s'est dit qu'on se rappellerait plus tard. J'avais oublié l'heure. Il était un peu plus de 17 heures et l'exécution était prévue à 18 heures. Je suis en mode zombie. Je me disais encore "Respire, respire !" Cela ne m'était jamais arrivé d'être en apnée comme ça ! J'ai des amis qui sont venus exprès. Ils étaient dans le lobby de l'hôtel. On se dit bonjour. Ils me demandent si j'ai des nouvelles de la Cour suprême. Et puis on s'apprête à partir. Il devait être 17 h 20, 17 h 25, quand j'entends quelqu'un qui hurle dehors. C'est une copine abolitionniste que je connais très bien. Je sors, je tourne la tête et elle me dit : "*There's a stay ! There's a stay !*" "Il y a un sursis ! Il y a un sursis !" Je suis tombée dans les bras d'une autre copine, mes jambes ne me portaient plus. Je n'arrivais plus à me décrocher de son cou. Hank m'a dit plus tard que pour lui c'était pareil. Quand son avocat

l’a appelé pour lui dire qu’il y avait un sursis, il est tombé contre le mur et il a glissé. Il s’est laissé tomber… »

Quelle scène ! Comment ne s’est-elle pas effondrée ? Je ne peux m’empêcher de ressentir de l’admiration, ou du moins une forme de respect pour sa force de caractère. Elle me bluffe, au fond. D’ailleurs, immédiatement, elle remonte sur le ring. Ce n’est qu’une étape de plus. Le combat continue. Pas le temps de digérer la nouvelle, pas le temps de pleurer de joie ou de rire nerveusement.

« Le sursis était indéfini dans le temps, donc on était tranquilles. Ma première question concernait le dossier. Ils ne l’avaient pas encore accepté ! Ils pouvaient encore le refuser. Ils se réunissaient tous les vendredis et ils annoncent le lundi les dossiers qu’ils vont instruire ou pas. On a attendu trois mois jour pour jour après le sursis, l’estomac noué tous les lundis devant l’ordinateur à attendre une décision. Quand ils ont accepté le dossier, le 24 mai, on a pu souffler, sachant que l’audience se tiendrait en octobre. »

De victoires en défaites

2010-2022. Hank n’a toujours pas été exécuté, mais n’a pas non plus été libéré. La femme assise en face de moi n’a rien lâché. Elle s’est battue comme une lionne contre le système carcéral et judiciaire américain.

Comme je l’évoquais au début de ce livre, certains cataloguent un peu vite ces femmes, si différentes les unes des autres malgré leurs évidents points communs. Non, disent les scientifiques dont je reprends les propos, il n’y a pas que des « tordues » ou des « déviantes ». Elles n’ont pas de trauma à régler, ont souvent fait des études, ont un métier, une vie de famille classique et sont insérées dans la société. Elles vont pourtant tout balayer pour une histoire hors norme. Si l’on excepte le mari, c’est le portrait de Sandrine… ni tordue ni déviante. Souvenez-vous également des propos du criminologue Alain Bauer : « On s’éloigne de l’histoire d’amour pour entrer plutôt dans une sorte de bataille judiciaire dont l’un des éléments est l’amour. […] Oui, c’est ça, réparer une erreur judiciaire, sortir de prison un innocent. »

Sandrine, elle, ne s’est à aucun moment éloignée de son histoire d’amour. Cette dernière a même été le moteur de son combat, jusqu’à se confondre avec lui. Elle s’est battue au nom de cet amour pour Hank. Hank qui tient le coup, lui aussi, tout entier dévoué à sa stratégie pour prouver son innocence, soutenu tant bien que mal par l’amour que lui porte Sandrine.

Elle revient sur cette période charnière : « Alors que Hank dépose plainte au civil, contre la procureure, un nouveau texte de loi était en préparation pour faciliter l’accès aux tests ADN en appel. Jusqu’alors, les critères étaient tels que personne n’y avait jamais droit. D’ailleurs, aucun condamné à mort n’en avait bénéficié, leurs appels avaient toujours été rejetés. Et si cette loi passait, ils auraient ses tests ADN. Le texte de loi est voté en mai 2011, Rick Perry – qui était à l’époque en campagne pour les primaires pour la Maison-Blanche – fait d’un seul coup de la justice son cheval de bataille, lui qui a fait exécuter un grand nombre de gens ! Il

nous a d'ailleurs pas mal soutenu avec les avocats, parce qu'il ne comprenait pas qu'on puisse exécuter Hank sans faire des tests ADN. Dans son dossier, 95 % des scellés n'ont pas été testés. En juin, on est soulagés parce que la loi est applicable au 1er septembre, qui tombe un lundi. Mais c'est le *Labor Day*, donc il dépose le dossier le 2, et tout le monde part en vacances l'esprit léger. J'appelle tout de suite les avocats, je me souviens qu'on était à la maison du barreau à Paris, avec la coalition mondiale contre la peine de mort. À un moment, je suis descendue. Je voulais voir les décisions qui tombaient. Quand j'ai eu les avocats pour les féliciter, ils m'ont demandé de rappeler deux jours plus tard. Ce que je fais. Là, c'est la douche froide… J'apprends que le dossier va être envoyé vers la cour inférieure et, à partir du moment où il n'est plus entre les mains de la Cour suprême, le sursis est levé ! Plus rien n'interdit au juge de signer un nouveau mandat d'exécution ! »

Revivre ces heures semble peser sur ses épaules. Sandrine se voûte, plongée dans ses pensées. Sa vie n'est plus rythmée que par les événements judiciaires. La faute à qui, sinon à la sienne propre ? diront les plus intolérants. Pour autant, ne peut-on lui témoigner un peu d'empathie ? Surtout que les mauvaises nouvelles ne lui laissent aucun répit.

« Là, on est donc en mai, fin juin arrive. Ma copine qui habite Houston va rendre visite à Hank et me demande si j'ai un message à lui transmettre. Quand je me lève le lendemain matin, il fait nuit au Texas. Elle m'a envoyé un message en rentrant : "Hank est en *death watch*, il a une date d'exécution pour novembre !" »

Rebondissements, espoirs déçus, angoisses répétées. Sandrine poursuit son incroyable récit. « Je savais que Rob, l'un des avocats, était en vacances en Europe. Je lui envoie un texto. Pas de nouvelles. J'appelle l'autre avocat, Doug, que je n'avais jamais appelé avant. Je lui demande s'il est au courant. Il me dit qu'il l'a appris par mon mail. Il m'annonce qu'il a prévenu le juge. Celui-ci a attendu le 6 ou le 7 novembre pour répondre à la demande de tests ADN qu'il a rejetée sans motiver sa décision. Il y avait juste quatre lignes ! La cour d'appel l'a retoqué en lui expliquant que sa décision n'était pas motivée et que ses critères ne sont plus applicables puisqu'il y a une nouvelle loi. »

Sandrine se retrouve une nouvelle fois au parloir du couloir de la mort la veille de l'exécution. Elle est à nouveau en apnée. Elle refuse de baisser les bras.

« C'était en 2011. Nous étions au parloir avec la fille aînée de Hank quand le directeur est venu lui annoncer qu'il avait un sursis. Il nous a laissés finir le parloir jusqu'à 17 heures. Il devait être 15 h 30. »

2011, c'est aussi l'année où Sandrine écrit son histoire dans un livre, *Lettres à Hank*. Un livre thérapeutique, dit-elle. « Ça m'a fait énormément de bien… J'ai écrit un premier jet, j'étais à peu près aux deux tiers et je l'ai envoyé à mon éditrice. Il a été accepté immédiatement. Ça m'a fait énormément de bien. Ce livre, c'est aussi un pont avec ma fille. Elle a commencé à le lire, elle a arrêté. Je ne lui ai pas demandé si elle l'avait repris. »

Sandrine remporte d'autres victoires. En juin 2012, l'État du Texas et la défense signent un protocole pour pratiquer des tests ADN. Il ne peut plus y avoir de date d'exécution. « Cela a coûté une fortune au contribuable, remarque-t-elle. Quand j'ai vu le protocole, je l'ai envoyé à Hank. Il y a une partie des tests qu'on a payés parce qu'ils ne se font pas au labo de police. Ce sont les tests mitochondriaux pour remonter la souche maternelle de l'ADN. J'ai levé des fonds, on en a eu beaucoup plus et tant mieux parce que ça nous a permis de payer des experts pour les audiences suivantes. Les tests ont été faits entre 2012 et 2013. »

Les résultats concluent que l'ADN de Hank se trouve dans la maison où ont eu lieu les crimes. C'est normal, puisqu'il y habitait. Mais son ADN n'est jamais mêlé à celui des victimes. Surtout, il y a l'ADN partiel d'un homme inconnu mêlé au sang des victimes. Mais, selon l'accusation, il n'aurait rien à voir avec le crime et ça ne remet pas en cause la culpabilité de Hank ! Évidemment, Sandrine et les avocats font appel. Nouveau rebondissement. Entre-temps, le FBI a contacté tous les cabinets d'avocats en les alertant sur leurs clients qui ont eu des tests ADN sur des profils mixtes : il y a un problème avec la formule de calcul des résultats, il y a trop de faux positifs. Il est donc conseillé aux avocats de contacter leur labo de toute urgence !

L’urgence ? Faute d’un logiciel qu’il faut reconfigurer, Sandrine et Hank vont devoir patienter… jusqu’à la fin de l’année 2014, voire le début de l’année 2015 ! « En 2015, nouvelle audience devant le même juge qui a toujours tout rejeté, raconte Sandrine. Le procureur arrive aux mêmes conclusions : oui, l’ADN de Hank est dans la maison parce qu’il y habite ; oui, il y a bien un ADN partiel d’un inconnu. La défense ajoute qu’il est mêlé à celui des victimes, donc ce n’est pas Hank le coupable, mais cet inconnu. Non, rétorque la partie adverse, ça n’a rien à voir avec le crime et ça ne remet pas en cause sa culpabilité. On en est là depuis 2015 ! On a fait appel de cette décision qui a été acceptée par l’État. La cour d’appel est donc assise sur le dossier depuis trois ans et demi. Ça fait plus de neuf ans qu’on a ces résultats et on attend ! Pendant ce temps-là, Hank est en train de mourir à petit feu dans sa cellule du couloir de la mort ! »

Voilà la vie de Sandrine. Voilà la vie de cette femme animée par une conviction plus forte que tout, adossée à un amour fou pour cet homme. C’est elle et lui contre le reste du monde. « Ma vie, c’est sa vie, dit-elle. Ou, plus exactement, la moitié de ma vie est sa vie. Voilà. Je ne peux pas le décrire autrement. Ce n’est pas toujours facile de trouver les bons mots. C’est compliqué à exprimer. L’amour, ça ne s’explique pas. »

Je suis touchée par Sandrine, conquise par la force de son amour et tout ce qu’elle jette à cœur perdu dans cette bataille sans fin, dans ce combat qu’elle livre seule ou presque. Sa vie est une suite de renoncements l’obligeant à puiser au fond d’elle une force qui, parfois, lui fait défaut au point de l’épuiser. N’a-t-elle pas eu envie, ne serait-ce qu’un instant, de dire stop, ça suffit, maintenant je jette l’éponge ?

« J’ai des copines qui ont fait une partie du chemin et qui ont arrêté, dont une que j’aime beaucoup, mais qui était très jeune quand elle a commencé à correspondre avec un détenu qui n’a rien à voir avec Hank, un Chicano, chef d’un gang assez violent. Il voulait qu’elle l’épouse aussi, au bout de quelques années. Elle a finalement pris conscience et a dit non. Elle ne voulait pas être veuve à 22 ans. Je pense qu’elle a bien fait…

– Et vous, lorsque Hank a souhaité vous épouser, vous ne vous êtes pas dit que vous seriez une veuve en sursis ?

– Non, parce que ce n’est pas un métier d’être mariée ou d’être veuve. Quand on me pose des questions à ce sujet, je réponds que j’existe en tant que femme, ensuite en tant que mère, grand-mère et aussi en tant qu’épouse.

– Justement, que dites-vous à vos petites-filles sur cette histoire ?

– Mes petites-filles commencent à me poser beaucoup de questions. L’année dernière, l’aînée m’a demandé si j’avais un amoureux. Évidemment, c’est *la* question. Elle a eu 7 ans au mois d’avril. Elle est née le même jour que Hank. Je lui ai répondu que, oui, j’ai un amoureux et qu’on est mariés, c’est mon mari. Je ne lui ai pas dit pourquoi il est aux États-Unis. Elle m’a demandé pourquoi on ne le voyait jamais. Je lui ai dit que pour le moment il ne pouvait pas venir. Elle nous a déjà vus en photo tous les deux. Bien sûr, elle ne sait pas ce qu’est un parloir de prison. Sa sœur vient d’avoir 5 ans. Elle aussi m’a demandé où était mon amoureux. Plus elles grandiront, plus on en parlera. Je me souviens, quand la grande est née le jour de son anniversaire, Hank a été très ému. »

Certes, Sandrine remporte des victoires, mais à quel prix ? Aujourd’hui, elle est fatiguée par vingt-sept années d’une relation qui la ronge plus qu’elle ne voudrait le reconnaître. La vie de Hank et la sienne sont deux vies parallèles, l’une et l’autre appartenant à des temporalités différentes. Lui, derrière les quatre murs d’une prison, avec la menace d’être exécuté à tout moment. Elle, à l’air libre, qui ne sait pas ce qu’il vit au quotidien, elle qui a tout vécu : l’interdiction de le voir et de lui écrire, les dates d’exécution, les sursis qui sont autant de tortures…

Les lettres arrivent tardivement, elles ne disent pas tout. Le reste du temps, il faut se battre encore et encore. Leur lien, c’est l’écriture : « Parfois, je lui dis : “Je sais que tu es fatigué, mais ces derniers temps tu m’écris une fois tous les deux mois, ce n’est pas suffisant. Je suis loin, je ne sais pas ce qui se passe, il peut arriver n’importe quoi…” Une fois, à Noël, des copains qui étaient au parloir pour voir leur fils ou leur frère, je ne sais plus, m’ont envoyé un mail pour m’avertir que Hank était au mitard avec quatre autres détenus, nus, dans des cellules vides, sans même de matelas sur le sommier métallique ! Plus tard, il m’a raconté qu’il avait crevé de froid, tournant en rond dans la cellule en se tapant sur

les bras. Le froid et les fouilles à corps nu pratiquées par les gardiennes. Quand les avocats ont appelé la prison à ma demande, on leur a dit qu'il y avait bien un matelas, alors que c'était absolument faux ! Ce qu'on lui reprochait ? Deux des quatre détenus avaient essayé de blesser des gardiens, ils s'étaient fait des pics. Il y en a un qui était séropositif et l'autre avait une hépatite C et ils ont essayé de piquer les gardiens. Les gardiens n'ont pas fait dans le détail et ont envoyé les quatre détenus, dont Hank, qui se trouvaient dans les quatre cellules côte à côte. Ils les ont raflés tous les quatre sans distinction ! »

Comment cet amour peut-il ainsi perdurer ? Comment fait-elle ? Comment, malgré tout, cet amour peut-il nourrir sa vie ? « C'est une frustration physique, sensorielle, m'explique Sandrine. C'est un vrai manque. Mais je tiens, même si je ne compense pas vraiment cette frustration… Pendant des années, il m'a conseillé de me "faire plaisir". Je lui ai dit que je n'en avais pas envie. De sa part ce n'est même pas un feu vert, c'est une façon de me dire : "Je sais que je ne peux pas t'offrir ça", parce que lui aussi se met à ma place, sachant qu'il ne pourrait pas vivre une abstinence aussi longue. Cela dit, au fil des années, il est devenu jaloux. Parce que la distance, parce que la séparation, parce qu'il ne me connaît pas dans le monde libre, il ne sait pas comment je me comporte avec les hommes. »

C'est le moment d'évoquer l'avenir, le sien et celui de Hank. Et si elle gagnait son combat ? Si les tests ADN étaient enfin pris en compte et qu'il était innocenté ? A-t-elle imaginé cette vie à deux ?

« On a envisagé plein de choses, oui. Tout serait à construire. On ne connaît pas nos habitudes, notre façon de vivre au quotidien. Sa réadaptation serait longue et compliquée.

– Vous redoutez ce futur éventuel ? Le rêvez-vous ?

– Je ne le fantasme pas, je ne le rêve pas, parce que je sais que ça va être difficile. Je connais suffisamment de condamnés à mort qui ont été innocentés et libérés pour savoir que ce n'est pas simple. Je sais à quels problèmes ils seront confrontés jusqu'à la fin de leur vie. Comme, par exemple, se mettre devant une porte et ne pas oser toucher une poignée, ne plus appuyer sur un interrupteur, ce sont des réflexes qu'ils ont abandonnés. Oui, on se pose beaucoup de questions, comme de savoir

combien il faudra de temps pour qu'il récupère un passeport américain pour pouvoir voyager, ou encore où va-t-on habiter ? Et puis il y a les problèmes de santé. Il a été hospitalisé trois semaines et a failli mourir deux fois. Il est diabétique, ça veut dire qu'il faudra aussi pouvoir le soigner.

– Et si tout s'effondrait ? Et si finalement ça ne fonctionnait pas ? Si sortir de cette configuration avait raison du couple ?

– Je l'ai envisagé. On a construit une relation virtuelle. Ce n'est pas la réalité du quotidien et peut-être que ça ne marchera pas, on le sait. Tous les deux, on en est conscients. Lui, je pense moins que moi. Lui ne s'imagine pas que ça ne puisse pas marcher. Mais moi je suis lucide parce que je l'ai vu. J'ai vu des relations qui capotaient à la sortie. On peut être follement amoureux et être confrontés à des choses incompatibles au quotidien. Il va falloir apprendre, découvrir nos manies respectives…

– Qu'aimeriez-vous qu'on retienne de votre histoire ?

– D'abord que l'amour, ça ne s'explique pas, que les rencontres sont ce qu'elles sont, que toute personne mérite d'être aimée. Je pense beaucoup aux coupables quand je dis ça, parce qu'il y en a qui restent quand même très soutenus par leur femme ou leur famille et il y en a qui sont complètement abandonnés.

– Justement, que pensez-vous de celles qui sont amoureuses d'un coupable, d'un homme qui a reconnu avoir tué ? Comprenez-vous qu'on puisse traiter ces femmes de tous les noms ?

– C'est compliqué, mais une chose est sûre, si Hank avait été coupable, je ne me serais pas menti à moi-même, je n'aurais pas continué à le dire innocent si des preuves scientifiques affirmaient le contraire.

– Vous ne m'avez pas vraiment répondu. Jetez-vous la pierre à ces femmes amoureuses de meurtriers avérés ?

– Je ne veux pas les juger, parce que chacun a son parcours de vie. Alors oui, c'est peut-être malsain, ça, on est tout à fait d'accord. C'est malsain d'aller chercher un mec qui est un tueur en série. On dit souvent que les prisonniers sont manipulateurs. Peut-être. Mais moi, je vois autant de visiteurs qui manipulent les condamnés à mort que l'inverse. L'emprise peut être dans les deux sens ! Elle est beaucoup dans les deux

sens. Ils sont demandeurs, tu en as qui sont tout seuls, jamais de visite, qui n'ont pas de courrier, qui n'ont personne, alors évidemment qu'ils sont demandeurs. Et ils se retrouvent à la merci de certaines nanas qui ne sont franchement pas très équilibrées. Tu as envie de leur conseiller d'aller voir un psy. Il ne faut pas oublier que la survie mentale, psychologique et affective d'un prisonnier dépend de toi, tu ne peux pas faire joujou avec ça ! Toutes ces femmes ne sont pas des sorcières. Beaucoup ont une démarche de main tendue très saine au départ. Jamais je n'ai envisagé comment cette relation allait transformer ma vie. Est-ce que j'allais poser des barrières pour me protéger ou pas ? Je ne me suis jamais posé la question, parce que c'était une évidence et que, de toute façon, ça allait suivre son cours, où que ça m'emmène. »

Je demande à Sandrine si elle redoute la sortie de mon livre, son nom exposé, les réactions que son témoignage peut susciter. Elle s'anime : « Je n'ai rien à cacher ! Je me moque des commentaires. La plupart des gens qui donnent leur avis ne savent pas de quoi ils parlent. Après, chacun a le droit de penser ce qu'il veut, pourvu qu'on n'en arrive pas aux insultes. Quand je dis que je m'en moque, ce n'est pas tout à fait vrai. En fait ça m'attriste. Pas pour moi, mais ça m'attriste que des gens aient des points de vue obtus et mal informés. Mais ça ne me blesse pas personnellement. Ça ne me remet pas en cause, ça ne me fait pas vaciller dans mes convictions. Cela dit, le regard que la société porte sur nous est très difficile à vivre. C'est aussi pour ça qu'on en parle peu, qu'on ne veut pas trop en parler, parce qu'on est fatiguées de se faire tirer dessus à boulets rouges. À leur décharge, j'ai vu des femmes pas très équilibrées au parloir. J'en ai croisé qui se sont mariées à des condamnés à mort et qui avaient été abusées par des hommes. Celles-là sont rassurées, entre guillemets, parce que leur mari est dans une cage. J'ai l'impression qu'elles viennent voir leur canari une fois de temps en temps, ça leur fait plaisir. »

Je remarque qu'elle évoque, elle aussi, ce dont m'avait fait part Daniel Zagury : l'existence d'une typologie de femmes qui ont elles-mêmes été victimes de violences et qui, en cherchant l'amour d'un meurtrier, se mettent *de facto* sous la coupe d'un homme fort qui terrorise tout le monde, sauf elles. Elles y trouveraient une forme de puissance par

procuration, ajoutée à un sentiment de domination sur cet homme entravé dont elles n'ont pas besoin de partager le quotidien.

Malgré son énergie, malgré sa détermination, malgré l'amour qu'elle porte à Hank, Sandrine accuse ces vingt-sept années de lutte. Je la sens toujours combative, mais tout de même usée : « J'ai juste besoin de me reconstruire, me confesse-t-elle. J'ai l'impression qu'il y a des choses qui se mélangent. Du coup, ce sont des obstacles pour continuer à avancer. Pas dans ma relation avec lui, parce que notre relation est vraiment à un point de maturité, mais dans la vie de tous les jours. Là, il va falloir que je monte mon dossier de retraite parce que ça va être pitoyable. J'ai très bien gagné ma vie quand je travaillais dans le cinéma, mais ça fait quasiment dix ans que je n'ai pas eu de travail salarié, je fais des traductions et j'ai besoin d'en faire plus. Du coup, je me dis que si c'est trois fois plus que le RSA, ça va être Noël ! Il faut que je prenne le temps de souffler. Un ami m'a récemment conseillé de me reposer. Mais le repos, c'est quoi ? Le repos, c'est me vider la tête, un peu comme un disque dur sur lequel tu fais *reset* et que tu effaces des fichiers pour qu'il y ait à nouveau de la place, de l'espace, pour manœuvrer, pour travailler, pour réfléchir, pour s'amuser. C'est ça qui me manque, je crois. »

L'entretien s'achève. Nous échangeons depuis trois heures. Il fait nuit. Elle me promet de me tenir au courant de la situation. Je la remercie de s'être ainsi livrée avec, je crois, beaucoup de sincérité et de franchise.

Quelques jours plus tard, je reçois un SMS. Sandrine m'annonce un coup de tonnerre. La nouvelle vient de tomber : malgré les appels, les recours, les avocats, malgré le dossier, malgré les tests ADN, le dernier appel de Hank a été rejeté. Il a une nouvelle date d'exécution programmée. Une nouvelle épée de Damoclès au-dessus de la tête. Le 13 septembre 2023. Sandrine a reçu la nouvelle de plein fouet. Elle qui demandait un peu de répit, elle qui voulait y croire, se retrouve à nouveau jetée dans la bataille. Elle se dit « dépitée et très inquiète ». Il n'y a quasiment plus aucun recours. Sandrine est épuisée, mais prête à jeter ses forces finales dans cet ultime combat.

Le toucher, lui prendre la main,
l'embrasser, enfin

Alors que j'écris ces lignes, le 14 décembre 2022, Sandrine m'apprend que Hank a été hospitalisé il y a une semaine en réanimation. Il va mieux, mais le diagnostic n'est pas bon. Il doit subir une intervention assez risquée. Une fois encore, Sandrine s'angoisse. Elle est loin, en France. À nouveau, elle doit subir les événements, impuissante. Elle qui vit dans le combat ne peut rien faire, juste « croiser les doigts et les orteils », comme elle me l'écrit. Après l'opération, elle décidera si elle part au Texas avant Noël ou tout de suite après.

Demain, c'est une opération périlleuse pour Hank ; demain, c'est aussi l'anniversaire de Sandrine… J'essaie de lui remonter le moral en lui disant que c'est un signe. Elle me répond : « Je veux y croire aussi. »

Jeudi 6 mars. Je suis en plein tournage, il me reste encore quelques minutes avant la fin de l'émission. Sur la table, je vois mon téléphone vibrer, le nom de Sandrine s'affiche. J'ai le cœur qui palpite. J'attends fébrilement qu'on rende l'antenne. À 21 h 16, j'écoute le message. Les nouvelles sont mauvaises. Aucune précision. Je la rappelle. C'est le répondeur. Elle me rappelle une demi-heure plus tard. Hank est mort. Sandrine est calme, presque sereine. Comme toujours avec elle, pas d'effet de manche, elle ne pourrait pas intégrer le clan des pleureuses toutes de noir vêtues.

Après son opération, Hank a dû être réhospitalisé, le jour de la Saint-Valentin. Il n'aura jamais pu lire la dernière lettre de Sandrine. Elle lui est revenue. L'amour comme un boomerang…

Hank avait finalement été diagnostiqué, tardivement, d'un cancer du cerveau stade 4. Ce n'est pas une injection létale qui a eu raison de lui, c'est la maladie. Hank s'est éteint le 17 février 2023. Son exécution était planifiée pour le 13 septembre. Il continuait de clamer son innocence. Sandrine était à ses côtés. Comme toujours. C'est elle qui a accepté qu'on le débranche. Au service de réanimation, alors qu'il était plongé dans le coma, elle a pu le toucher, enfin, lui prendre la main, enfin,

l’embrasser, enfin… Et lui parler. Un ami médecin lui a dit que, « même dans le coma, ils peuvent nous entendre ». Au moins, il sera mort dans ses bras. « Il m’a attendue pour mourir, et moi, je l’ai libéré de cet enfer. »

Quand je raccroche, j’ai la conviction qu’elle ne lâchera pas le combat. Je la connais, Sandrine Ageorges-Skinner, « celle qui protège », « celle qui aide les hommes », « celle qui repousse l’ennemi », continuera de se battre pour faire reconnaître l’innocence de son mari. Elle ne cessera pas de lutter contre la peine de mort, pour les innocents comme pour les coupables.

CONCLUSION

Toutes ces rencontres m’interrogent sur moi-même, sur mes *a priori*, mes jugements de valeur, mes condamnations aussi (trop rapides ?) et mon empathie (déplacée ?). J’oscille constamment entre la compréhension et le rejet pur et simple. Je pense aux familles des victimes, puis je me dis que ce n’est pas le sujet… avant de me reprendre, en colère contre moi-même. Instinctivement, j’opère des hiérarchies entre ces femmes, je ne peux pas m’en empêcher. Et je m’en veux. Je me dis qu’il y a celles qui l’ont cherché et celles qui n’y sont pour rien.

Après quatorze mois d’enquête, quatorze mois de dialogues intenses, quatorze mois de réflexion intérieure, d’introspection aussi, ces femmes m’obligent à m’interroger. Elles me secouent. Je voudrais pouvoir les embrasser d’un même regard compatissant. Il y a celles pour qui j’ai de la tendresse, celles envers qui j’éprouve de la colère, celles qui me touchent, mais que je ne comprends pas, celles que je mets à distance parce qu’elles m’effraient, celles qui me bluffent.

Ces portraits de femmes, leurs histoires uniques, sont un révélateur de ce que nous sommes profondément, de la société, de nos peurs et de nos

angoisses, de notre rapport à la violence, à la mort, à l'amour. Ces femmes sont uniques et en même temps universelles. Elles me ressemblent et ne me ressemblent pas.

J'ai essayé de comprendre, de faire partager aux lecteurs et lectrices mes interrogations, mes incompréhensions, mais aussi mes réponses et celles de mes interlocuteurs et interlocutrices. Je n'ai voulu ni attaquer ces femmes, ni les défendre, ni les comparer aux Érinyes, ces déesses infernales de la mythologie grecque, celles qu'on appelle aussi les Furies chez les Romains. Elles ne sont ni la haineuse, méchante et hargneuse Mégère, ni sa sœur la vengeresse Tisiphone ou son autre sœur, l'implacable Alecto.

Cette référence à la mythologie m'interpelle depuis que mon premier interlocuteur, Alain Bauer, l'a évoquée, car elle démontre que les hommes et les femmes, leurs passions, leurs dérives, sont toujours les mêmes. Les auteurs grecs avaient prévu tous les cas de figure. Il suffit de se plonger dans la mythologie pour y retrouver les sœurs d'Élisabeth, Marie, Sofia, Sandrine et de toutes celles, anonymes, que je n'ai pas eu le temps de rencontrer ou qui ont préféré rester cachées, par peur de la vindicte, du jugement hâtif, de l'arbitraire, mais aussi de cette violence qui les a chassées sur d'autres terres.

Ces déesses que nous livre la Grèce antique n'en sont pas moins des femmes qui, parfois, se perdent, elles aussi, par amour, victimes abusées, ressemblant à s'y méprendre à certaines de ces amoureuses que l'on croise dans les parloirs ou les antichambres des couloirs de la mort.

Trouver des réponses aux nombreuses questions que suscitent ces amoureuses appartenant à un univers sombre et sans perspective : c'est en cela qu'elles m'intéressent et qu'elles m'aident, ces déesses tragiques. Comme Ariane qui sauve Thésée de la tyrannie de son père et finit par être abandonnée. Comme Circé qui renonce à ses pouvoirs pour l'amour d'Ulysse. Comme Gaïa qui se venge du joug que lui impose son mari pour délivrer ses enfants. Comme Déméter qui se heurte à l'ordre établi par les dieux pour retrouver sa fille.

Oui, tant et tant de questions que ce livre et de multiples rencontres n’ont pas suffi à étancher. En sera-t-il de même pour la lectrice ou le lecteur ? Dans leur errance, avec leurs faiblesses, leur force ou leur folie, ces femmes méritaient qu’on s’arrête de courir pour prendre le temps de les observer.

REMERCIEMENTS

Comme vous venez de le lire, ces quatorze mois d’enquête ont été pour moi une plongée riche en émotions.

Au fil de ces jours, des calmes trompeurs aux tempêtes impitoyables que j’ai traversées, je voudrais ici remercier celles et ceux qui ne m’ont jamais lâché la main et qui ont tenu le cap à mes côtés.

En premier lieu, mon compagnon et mon fils, aux premières loges, ils n’ont jamais perdu patience face mes humeurs changeantes et mon obsession, qui parfois m’a tenue éloignée d’eux. Mes parents, souvent inquiets mais toujours supporters. Les amies mises dans la confidence aussi, Géraldine, Daliny, Ludivine, spectatrices lointaines mais bienveillantes, et ceux qui, d’une façon ou d’une autre, m’ont apporté une aide précieuse : Alexis Gramblat, Johanna Bedeau, Ingrid Durimel.

Et puis je voudrais donner ici une place particulière à celle qui a cru immédiatement en moi et en ce livre et m’a donné la chance de réaliser cette enquête : mon éditrice, cette incroyable guerrière toujours positive et combative, Isabelle Saporta. Aucun de mes appels (fussent-ils tardifs et désespérés), aucun de mes mails et autres messages (tour à tour enfiévrés, exaltés, euphoriques ou angoissés) n’a eu raison de son

enthousiasme et de son accompagnement sans faille. Merci aussi à ma directrice littéraire, Margaux Russo, qui elle aussi a connu les messages à 23 heures et les SMS du week-end sans jamais se départir de son immense sourire, toujours de bon conseil, inspirée, chaleureuse et disponible pour écouter mes états d'âme et m'insuffler l'énergie dans les moments de doute. Merci les filles, quel duo vous faites !

Merci à Franck Heriot, mon premier lecteur, au regard si aiguisé et aux conseils si pertinents. Je te dois beaucoup, cher ami.

Enfin, merci évidemment à celles et ceux qui ont accepté de témoigner pour me permettre de toucher du doigt la complexité de ce sujet et tout d'abord celles qui se sont livrées sans fard et avec beaucoup d'honnêteté : Élisabeth, Marie, Sofia et Sandrine. Merci mesdames de m'avoir ouvert un pan de votre vie. Je sais les efforts qu'il vous a fallu faire et la confiance que vous m'avez accordée, j'espère en avoir été digne.

Merci aussi à Alain Bauer, au docteur Alain Zagury, au docteur Pierre Lamothe, à maître Jakubowicz, à maître Alfort, à maître Pons, Jacques Dallest, Martine Monteil et Wilfried Fonck, qui m'ont permis à la fois de prendre de la hauteur et de comprendre la réalité d'un monde dont j'ignorais tout ou presque.

Enfin, merci à vous, chers lecteurs, d'avoir ouvert votre cœur et accepté de chercher à comprendre avant de juger.

NOTES

LE SYNDROME DE BONNIE AND CLYDE

1. *Le Dauphiné libéré*, 14 janvier 2022.

2. Les paraphilies sont des fantasmes ou des comportements sexuels fréquents et intenses portant sur des objets inanimés, des enfants ou des adultes non consentants, ou bien impliquant la souffrance ou l'humiliation de soi-même ou de son partenaire.

3. Guy Georges a été condamné, pour sept meurtres, le 5 avril 2001 à la réclusion criminelle à perpétuité assortie d'une peine de sûreté de vingt-deux ans.

4. Aujourd'hui âgé de 55 ans, Patrice Alègre a été arrêté le 5 septembre 1997, et condamné le 21 février 2002 à la réclusion criminelle à perpétuité, assortie d'une période de sûreté de vingt-deux ans, pour cinq meurtres, une tentative de meurtre et six viols.

5. Il s'est marié avec Anthony Jolin, un codétenu, en juin 2017.

6. Gourou halluciné d'une communauté en pleine période hippie à la fin des années 1960, Charles Manson, aujourd'hui décédé, se rend célèbre par une série d'assassinats dans la région de Los Angeles en 1969. Il est reconnu coupable, en 1971, du meurtre de l'actrice Sharon Tate, épouse du réalisateur Roman Polanski, alors enceinte de huit mois, et de quatre de ses amis.

7. De libérations conditionnelles en compléments d'enquête, Dany Leprince est aujourd'hui en liberté. Le 1er mars 2021, ses avocats ont déposé une nouvelle requête en révision.

Voir « Dany Leprince, une nouvelle vie devant soi », lejournaldu dimanche.fr, 10 juillet 2010 ; « Béatrice Leprince : "On va vivre comme un couple normal" », elle.fr ; « Dany et Béatrice ont divorcé », ouestfrance.fr, 04 août 2015.

L'EFFET VOLDEMORT

1. Professeur de criminologie appliquée au Conservatoire national des arts et métiers, Alain Bauer enseigne également au John Jay College of Criminal Justice à New York, à l'université de la police de Pékin, et à l'Institut international de l'anti-terrorisme à Herzliya en Israël.

2. Florence Nightingale (1820-1910) est une infirmière britannique, considérée comme la pionnière des soins infirmiers modernes.

3. Auteure américaine qui a publié la bible sur le sujet : *Women Who Love Men Who Kill. 35 True Stories of Prison Passion* (*Ces femmes qui aiment des tueurs. 35 histoires vraies de passion en prison*), Diversion Books, 2021.

4. « Ne rien supposer, ne rien croire, tout vérifier. »

5. Montage financier frauduleux qui consiste à rémunérer les investissements des clients par les fonds des nouveaux entrants. Si l'escroquerie n'est pas découverte, la fraude apparaît au grand jour quand le système s'écroule, c'est-à-dire lorsque les sommes procurées par les nouveaux entrants ne suffisent plus à couvrir les rémunérations des clients. Son nom vient de Charles Ponzi, devenu célèbre après avoir mis en place une opération basée sur ce principe, à Boston, dans les années 1920.

6. Condamné à 150 ans de prison, en 2009, pour avoir réalisé une escroquerie de type « système de Ponzi » portant sur soixante-cinq milliards de dollars.

LE DÉSIR FÉMININ

1. Avec Florence Assouline, Pocket, 2010.

2. Pocket, 2022.

3. « Elle veut épouser Patrice Alègre », Éric Moine, *La Dépêche du Midi*, 28 avril 2009.

4. *Ibid.*

5. *Ibid*.

6. Chanson traditionnelle francophone.

7. La femme du tueur en série Michel Fourniret.

8. Voir « Monique Olivier, de rabatteuse complice à ultime gardienne des secrets de Michel Fourniret », Juliette Campion, franceinfo.fr, 18 juillet 2021 ; « Affaire Fourniret : soumise ou manipulatrice, qui est Monique Olivier, la complice de l'Ogre ? », sudouest.fr, 26 novembre 2023.

Au jour de l'ouverture de son procès pour complicité dans les enlèvements et meurtres de Marie-Angèle Domèce, Joanna Parrish et Estelle Mouzin, Monique Olivier continue d'affirmer avoir agi sous la menace : « Elle savait, mais elle a continué, l'a suivi et l'a assisté tout au long de son périple meurtrier. "Il me disait : 'Tu obéis, tu cherches pas à comprendre. Obéis et c'est tout'", assure celle qui affirme avoir toujours eu peur de lui. […] C'est la ligne de défense de Monique Olivier, qui n'a de cesse d'affirmer qu'elle était soumise aux volontés de son "ogre" de mari » (« Procès de Monique Olivier : "Je ne dis pas que je ne mérite pas la prison", assure la complice de Michel Fourniret au premier jour d'audience », Juliette Campion, franceinfo.fr, 28 novembre 2023).

9. *Tel qu'il est*, Maurice Alexander, Charlys, Maurice Vandair, interprétée par Fréhel, 1936.

10. *Ibid.*

11. Les surveillantes sont aujourd'hui environ 4 000 – sur les 300 000 que compte le personnel de surveillance –, exerçant pour la plupart dans des établissements masculins. Pour le personnel administratif et les travailleurs sociaux, la féminisation est nettement plus importante. Les travailleurs sociaux sont les conseillers d'insertion et de probation. Ils ont pour mission de favoriser le maintien des liens familiaux et sociaux des détenus et de les préparer à la réinsertion sociale.

12. « L'étudiante avoue aimer Guy Georges, violeur et meurtrier », ladepeche.fr, 20 septembre 2004.

13. En 1987, surnommé le « tueur de vieilles dames » et le « monstre de Montmartre », Thierry Paulin avoue les meurtres de vingt et une personnes commis par étranglement ou étouffement tandis que la justice lui en a attribué dix-huit. Ses victimes sont des dames âgées vivant seules, dont il vole les économies.

14. Selon Sigmund Freud, le psychisme est constitué de trois instances : le ça, le moi, et le surmoi. Le ça se situe dans l'inconscient. Il est le siège des pulsions. Le Surmoi est une sorte d'instance morale, héritière de l'autorité parentale, qui indique les formes par lequel le désir peut être réalisé, ce qui peut se faire, se dire.

15. *Pénélope*, Georges Brassens, 1960, 57 SARL Éditeur.

16. « L'étudiante avoue aimer Guy Georges, violeur et meurtrier », art. cité.

17. En 2017, Nordahl Lelandais est mis en examen pour séquestration et meurtre dans l'affaire Maëlys, puis pour assassinat dans la mort du caporal Arthur Noyer. Il nie avant de reconnaître les faits. Il reconnaît avoir tué Maëlys de Araujo (8 ans et demi), mais affirme que c'était un acte involontaire, une simple gifle l'ayant assommée à mort. Concernant le meurtre d'Arthur Noyer, il prétend qu'une bagarre aurait mal tourné. Les enquêteurs rouvrent alors plusieurs dossiers de meurtres et de disparitions dans les départements voisins, suspectant Lelandais d'être un tueur en série.

18. Les UVF sont des appartements de deux ou trois pièces dans lesquels un ou une détenu(e) peut recevoir sa famille et ses proches. La durée de ces visites peut être de six heures la première fois, de vingt-quatre ou quarante-huit heures les fois suivantes et soixante-douze heures une fois par an.

19. En 2004, Marc Dutroux est reconnu coupable de l'assassinat de six jeunes femmes, dont certaines mineures, de viols sur mineurs, de séquestrations, d'association de malfaiteurs et de trafic de drogue. Lors de son procès en 2004, mettant en avant le fait que « sa sexualité n'est pas uniquement orientée vers les enfants », des experts le décrivent plus « vrai psychopathe » que pédophile.

LA PAROLE EST À LA DÉFENSE

1. « Alain Jakubowicz, avocat de Nordahl Lelandais : "Sans la goutte de sang, je le faisais acquitter" », Laurent Valdiguié, Marianne.net, 21 février 2022.

2. « Elle avoue avoir fourni des portables à Nordahl Lelandais en prison et témoigne de leur relation », Frédéric Chiola, *Le Dauphiné libéré*, 14 janvier 2022.

3. Le fait pour un détenu d'améliorer son quotidien en achetant différentes denrées à la cantine de la prison.

4. « Exclusif : elle avoue avoir fourni des portables à Nordahl Lelandais en prison et témoigne de leur relation », art. cité ; « “J’ai été utilisée par Nordahl Lelandais” : elle se dit son ex-compagne et témoigne », Frédéric Chiola, *Le Dauphiné libéré*, 15 janvier 2022.

5. Voir « Affaire Maëlys : café, clope, cocaïne, porno… La “no-life” de Nordahl Lelandais », Caroline Girardon, 20minutes.fr, 10 février 2022 ; « Procès de Nordahl Lelandais : café, clope et cocaïne, c’était ça mes journées », Mathilde Vinceneux, radiofrance.fr, 03 février 2022.

« MOI, ÉLISABETH… »

1. Voir « Nordahl Lelandais surpris en plein ébat sexuel au parloir », ledauphinelibere.fr, 29 avril 2022 ; « Nordahl Lelandais surpris en plein ébat sexuel au parloir de la prison », ouestfrance.fr, 30 avril 2022.

2. Voir « La bisexualité de Nordahl Lelandais, un axe d’enquête pour la justice », Jean-Marc Ducros et Éric Pelletier, leparisien.fr, 04 février 2018 ; « Nordahl Lelandais : son ex-amant Richard témoigne sur sa sexualité sans limite », Nicolas Schwart, gala.fr, 05 mai 2021.

3. Voir « Exclusif : elle avoue… », art. cité ; « “J’ai été utilisée par Nordahl Lelandais”… », art. cité.

4. Voir « Affaire Maëlys… », art. cité ; « Procès de Nordahl Lelandais… », art. cité.

5. C’est notamment le cas de son propre avocat, par définition habilité à parler en son nom, qui dénie toute crédibilité à cette femme.

LE TUEUR AUX YEUX BLEUS

1. « Pourquoi le *serial killer* ne va pas sortir de prison de sitôt », Béatrice Colin, *20 Minutes*, 8 mars 2021.

2. Éric Moine, ladépêche.fr, 18 avril 2009.

3. *Ibid.*

4. *Ibid.*

5. « “Patrice Alègre porte un regard doux sur moi” : femmes de meurtriers, elles témoignent », Marine Mazéas, *Marianne*, 4 mars 2021.

6. *Ibid*.

7. *Ibid.*

8. *Ibid.*

9. *Ibid.*

10. « “Patrice Alègre pose un regard doux sur moi” : femmes de meurtriers, elles témoignent », art. cité.

UNE AVOCATE EN COLÈRE

1. Cf p. 59, chapitre 3, « Le désir féminin ».

2. « L'étudiante avoue aimer Guy Georges, violeur et meurtrier », ladepeche.fr, 20 septembre 2004.

3. J'ai décidé de vous livrer le témoignage de maître Solange Doumic, l'avocate de l'une des victimes de Guy Georges, sur ce fameux geste qui a révélé cette double personnalité du tueur en série. Témoignage daté du 7 janvier 2015, à lire sur tf1.fr : « Alors que circulaient, entre les mains des magistrats, jurés, avocats et accusés, les dossiers avec les clichés pris sur les scènes de crime, quelque chose m'a interpellée. J'ai demandé à Guy Georges s'il était droitier ou gaucher, ou les deux. Il m'a répondu "droitier". Je lui ai alors fait remarquer que, certes, il tenait les photos avec la main droite, mais qu'en revanche il bougeait le micro et faisait circuler les dossiers avec les photos avec la gauche. Il s'est alors emmêlé les pinceaux, il m'a dit : "Oui, pour les photos, je suis droitier, mais pour le reste gaucher." Il s'est ensuite emporté, a élevé la voix, puis fait un geste de coup de poing en l'air avec sa main droite. Je lui ai alors dit : "Donc, quand vous frappez avec un couteau, c'est avec la main droite ?" Il m'a répondu "Oui", puis a mimé l'acte, avant de se rendre compte de ce qu'il venait de faire. Il s'est rassis et j'ai juste dit : "Merci beaucoup, monsieur." Frédérique Pons, une de ses avocats, s'est adressée à lui, en lui disant qu'il avait probablement tenté de dire quelque chose maladroitement. Il est alors devenu comme fou et s'est mis à hurler quelque chose comme : "Mais non, c'est elle, elle m'a eu, elle m'a piégé." Il m'a menacée ensuite du doigt puis du regard. Ma stagiaire était terrorisée, elle s'est accroupie pour qu'il ne la voie pas. Jamais je n'oublierai ce regard. »

RENDEZ-VOUS DERRIÈRE LES BARREAUX

1. Union fédérale autonome pénitentiaire-Union nationale des syndicats autonomes.

2. Chiffres parus dans www.observatoire-disparité-justice-penale.fr : le personnel pénitentiaire-Disparités dans la justice pénale.

3. Islamiste algérien déchu de sa nationalité française, plusieurs fois condamné pour des faits liés au terrorisme.

4. « Surveillante de prison, elle était tombée amoureuse d'un détenu », *Sud-Ouest* (avec AFP), 22 juillet 2020.

5. « Nouvelle histoire d'amour entre un détenu et une surveillante », elle.fr.

6. « À la prison d'Argentan, une surveillante sous l'emprise d'un détenu », Ronan Folgoas, *Le Parisien*, 3 décembre 2019.

7. « Poitiers : le mariage du détenu et de l'ex-surveillante de prison accepté », Emmanuel Coupaye, *Centre Presse*, 29 décembre 2020.

8. « Poitiers : le mariage du détenu et de l'ex-surveillante de prison accepté », art. cité.

9. « Une avocate surprise en pleins ébats avec un détenu en Charente-Maritime », *L'Union*, 4 août 2021.

10. « Une avocate et un détenu surpris en train de faire l'amour à la prison de la Santé », Denis Courtine, *Le Parisien*, 4 janvier 2022.

11. « À Annœullin, l'enseignante de 50 ans amoureuse d'un détenu de 20 ans », Cécile Gout, *La Voix du Nord*, 3 juillet 2018.

12. « À Liège, une prof épouse son détenu », Sarah Rasujew, *DH Les Sports*, 30 novembre 2017.

13. « Moi, psychologue, et lui, détenu, nous sommes les amants maudits de Clairvaux », Marine Mazéas et Julien Mignot, *Closer*, 05 octobre 2018.

14. *Ibid*.

15. *Ibid*.

16. *Ibid*.

17. *Ibid*.

18. *Ibid*.

19. *Ibid*.

20. *Ibid*.

UN CAPRICE DU HASARD

1. Sofia est un prénom d'emprunt.

2. Terme anglais qui définit le fait d'engager une conversation à l'aide de sujets anodins.

3. Le terme *catering* est un anglicisme équivalent en français au traiteur. Dans le domaine du cinéma, notamment sur un tournage, il s'agit de la cantine réservée aux artistes et aux techniciens.

« CELLE QUI AIDE LES HOMMES »

1. Âgé de 22 ans, Christian Ranucci est condamné à mort et exécuté à la prison des Baumettes le 28 juillet 1976, pour l'enlèvement et le meurtre, deux ans plus tôt, de Marie-Dolorès Rambla, âgée de 8 ans. Une polémique s'ensuivra sur sa culpabilité ou son innocence, certains défendant la thèse de l'erreur judiciaire.

2. « La lumière de l'espoir ».

3. John Battaglia a été condamné à mort en 2002 pour avoir assassiné ses deux filles alors âgées de 6 et 9 ans. Il avait pris soin d'appeler son ex-épouse pour qu'elle entende les coups de feu. Il a été exécuté en 2018 par injection létale au Texas.

4. Dans le couloir de la mort, au Texas, les condamnés à mort sont toujours derrière une vitre lors des parloirs, y compris lors du dernier parloir avant l'exécution.

5. *Un moment dans la vie de Hank Skinner*, réalisé par Jordan Feldman, en 2011. Le documentaire suit Sandrine dans son combat pour libérer son mari et se termine alors que Hank décroche un sursis *in extremis*, trente-cinq minutes avant son exécution.

Notes

1. *Tout est bien qui finit bien*, 1608.
2. *Marie Stuart*, 1934.

Couverture : Le Petit Atelier

© Librairie Arthème Fayard, 2024.

ISBN : 978-2-213-72469-0

Table

Couverture

Page de titre

Le syndrome de Bonnie and Clyde

L'effet Voldemort

Le désir féminin

- *D'un psy à l'autre*
- *Au-delà de l'horreur*

La parole est à la défense

« Moi, Élisabeth… »

- *Quatre heures de confessions*
- *La fêlure*
- *La toute première fois*
- *Un nouveau credo*
- *La fin du temps des secrets*
- *Le temps d'un procès*
- *Prise de conscience*
- *Vingt-quatre heures dans la vie d'Élisabeth*

« C'est un crime de l'avoir aimé »

Le tueur aux yeux bleus

L'homme qui plaisait aux femmes

Quelque chose de très malsain

« Je l'aime, c'est la femme de ma vie »

La femme cachée

Une avocate en colère

Il n'est plus celui qui a donné la mort

Rendez-vous derrière les barreaux

Parce qu'elle est surveillante,
parce qu'il est détenu

Des clients pas comme les autres

Les amants de Clairvaux et autres histoires…

Un caprice du hasard

Passionnée par la criminologie, les gangsters…

« Quand il m'a raconté son histoire,
je l'ai engueulé ! »

Acte II, scène 1

Justes noces

« Celle qui aide les hommes »

Vingt-sept ans consacrés à sauver l'homme qu'elle aime !

Une sensation de retrouvailles

Quand les nuages s'accumulent

Quatre ans d'absence

De victoires en défaites

Le toucher, lui prendre la main, l'embrasser, enfin

Conclusion

Remerciements

Notes

Page de copyright